

# Le Monde DES LIVRES

LITTÉRATURE ● ESSAIS

VENDREDI 5 JANVIER 2001

## L'ENFER DE TAZMAMART

Côté fiction  
avec Tahar Ben Jelloun  
dans le feuilleton  
de Pierre Lepape  
côté document avec le témoignage  
d'Ahmed Marzouki page II



PASCAL PIA  
page III

NIETZSCHE,  
HÉROS SOLUBLE  
La chronique  
de Roger-Pol Droit  
page V



YIRMIYAHU YOVEL  
page VI



LE MONDE DES POCHEs  
Un supplément de 16pages

## Symphonie astrale

**D**e toutes les qualités qui signalent un grand écrivain, la plus frappante est sans doute son aptitude à faire entendre une musique absolument singulière. D'autres, moins doués, maîtrisent l'art d'arranger les mots, celui de raconter une histoire et même, à l'occasion, la manière de façonner quelques jolies phrases, mais leurs textes ne produisent aucun son véritable. Leurs livres ? Etouffés, monocordes, presque sans voix. Thomas Pynchon, lui, ne se soucie visiblement pas d'engendrer un texte bien tenu, reposant, ni rien de léché comme un parterre débarrassé de ses mauvaises herbes. La jolie, pourrait-on dire, n'est pas son genre de beauté. Mais alors, quelle vigueur dans l'acoustique ! Plus qu'un récit, *Mason & Dixon* est une symphonie, le brassage extraordinaire d'un bouquet de sonorités étranges, orchestrées par un chef hors du commun.

Avec ce roman, son cinquième, l'auteur américain continue de s'affir-

mer comme l'un des écrivains les plus importants de son époque. Et l'un des plus secrets, par la même occasion : toujours aucune photo du personnage, en dehors d'un unique cliché datant de 1959 (un jeune homme aux oreilles vaguement décollées), pas d'interviews, pas de rencontres. Où vit-il, à quoi ressemble-t-il aujourd'hui ? Mystère. Lisez-moi, semble dire Pynchon à travers ses silences, écoutez-moi, laissez-vous prendre par la mélodie si particulière de mon écriture, voilà tout ce qui compte. Car cette musique est semblable au fameux « bruit de fond » perçu par les scientifiques à l'écoute de l'univers. Une insistante et puis-

Raphaëlle Rérolle

sante rumeur, qui veut dire les contradictions de l'homme dans sa conquête de la modernité.

Des scientifiques, justement, sont les héros de cet énorme roman que l'on pourrait dire d'aventures - à première vue, du moins. Charles Mason et Jeremiah Dixon, astronomes anglais au service de la Royal Society, sont chargés d'aller observer le passage de Vénus, le 6 juin 1761, depuis l'île de Sumatra. Las ! De faits

d'armes en intempéries, les hommes se retrouvent au Cap, puis sur l'île de Sainte-Hélène, avant de retourner en Amérique du Nord. Là, ils mèneront à bien la besogne qui les fit, ironiquement, entrer dans l'Histoire. A la demande du sieur Penn et de Lord Baltimore, Mason et Dixon dessineront l'immense ligne qui séparera les Etats du Maryland et de la Pennsylvanie - ce tracé destiné à devenir, moins de cent ans plus tard, la frontière entre les tenants de l'esclavage et les abolitionnistes.

Or c'est une histoire de frontière (et, donc, de transgression) que conte Pynchon, par la bouche de son narrateur - et des multiples convives qui lui coupent fréquemment la parole. Le Révérend Cherrycoke, « grand voyageur » devant l'Eternel et soucieux de s'attirer les bonnes grâces d'un riche beau-frère, relate les faits et gestes de Mason et Dixon à ses neveux, pour les occuper. En plein siècle des Lumières, son récit renvoie, dos à dos, l'aspiration nouvelle à la raison et les vieilles passions de toujours. Entre les deux, une impalpable frontière, sans cesse franchie. « Nous sommes des hommes de science, tente bien d'affirmer Dixon au mélancolique

Contée par le Révérend Cherrycoke, l'histoire des astronomes Mason et Dixon, qui dessinèrent au XVIII<sup>e</sup> siècle la frontière entre Maryland et Pennsylvanie, devient, sous la plume de Thomas Pynchon, une épopée tourmentée et baroque. Une confrontation vertigineuse entre raison et passion

Mason. A nos yeux, les jours se doivent d'être identiques, et de comporter le même nombre de secondes, chacune n'avançant que dans une unique Direction, irréversible. » Mais il a beau faire, Dixon, et l'auteur a beau parsemer son roman de données physiques (« Les Astronomes vont s'efforcer de déterminer quatre moments de tangence parfaite entre le disque de Vénus et celui du Soleil »), les passions finissent toujours par l'emporter.

L'art de Pynchon consiste à présenter ces deux composantes de la nature humaine comme si, vraiment, raison et passion s'affrontaient en toute liberté dans le roman, presque indépendamment de la volonté de l'auteur. Ou, plus exactement, comme si la superstition, la sensualité, l'orgueil et la luxure, la violence, le chagrin, l'ivresse et la démesure ruiaient sans cesse entre les brancards de la science et du sérieux. Sainte-Hélène n'est-elle pas « l'île dont la malédiction ancienne et le nom secret sont Désobéissance » ? Le roman, très tôt, se fait le miroir vibrant de cette insoumission, dans sa forme même. Partant d'une coquetterie dont la langue anglaise faisait usage au XVIII<sup>e</sup> siècle, Pynchon gratifie les noms communs de majuscules en milieu de phrase (surtout les noms abstraits, mais pas uniquement). Les personnages s'interrompent dans le cours d'un développement logique, pour exprimer une sensation subite ou une impression fugitive - lesquelles peuvent être accompagnées de bruits variés : « Ahrrh ! », laissent échapper ces savants lorsqu'ils sont contrariés, « Aahckk ! », « Yaach ! ». On chante aussi beaucoup, dans *Mason & Dixon*, façon comédie musicale, pour illustrer un propos par quelques refrains. Et l'on se parle *in petto*, parfois, comme au théâtre. Pynchon, en somme, refuse de confiner son roman dans l'enclos du roman classique. Jouant des méta-

Carte astrologique tirée de « Sea Atlas or Waterworld » de Johannes Van Keulen (vers 1800)

morphoses de son style, il emboîte vingt romans dans un seul ensemble baroque, au gré des illusions d'optique, des fantasmes et des rêves de ses protagonistes. « Si un acteur ou un portrait peint peut représenter un personnage qui n'est plus vivant, ne pourrait-il exister aussi bien d'autres modalités de l'Apparence ? », s'interroge Mason, à qui sa défunte femme vient régulièrement rendre visite. Non, la Raison est étrangère à tout cela. » A la réfraction, aux lentilles et aux télescopes, répondent les facettes d'un texte qui tire le lecteur à hue et à dia, qui fait intervenir un chien parlant dès la page 21, des horloges philosophes et une oreille vivante, avide de confidences, au fond d'un bocal de formol. Cet organe, du reste, constitue le clou d'une scène sûrement inspirée de Lewis Carroll et de son Alice, où l'on passe magnifiquement de la science à la science-fiction.

Enchaîné à ses histoires pour gagner le gîte et le couvert (comme Schéhérazade l'était aux siennes pour sauver sa vie), le narrateur donne le ton en insinuant que le récit lui-même n'est qu'illusion. Où passe la frontière entre vérité, mensonge et fiction ? A quelles délices, à quels tourments n'est pas livré le narrateur, lorsqu'il se tient au carrefour de

tous les chemins sur lesquels peut se lancer son imagination ? « Comme s'il n'y avait pas un seul Destin, suppose Mason, mais bien plutôt une profuse quantité de Destins possibles. » Le vertige des possibles est l'apanage de cette « extrémité particulière du monde » où se déroule le roman. Sur la terre ? Oui, Pynchon n'a jamais cessé d'écrire l'histoire sombre et tumultueuse des pérégrinations humaines et celle de son pays, dont *Mason & Dixon* offre une nouvelle interprétation. La Terre, donc, mais sous l'influence des astres, et tout particulièrement de la Lune. Dans un univers nocturne, peuplé d'insomniaques (« le mal de l'astronome »), où les deux bouts du temps se rejoignent, où l'Eden touche la fin du monde. Là où, finalement, le temps n'existe pas et les frontières non plus. Ce monde obscur de la mort, dont la raison n'a jamais réussi à se rendre la maîtresse.

**MASON & DIXON** de Thomas Pynchon. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christophe Claro et Brice Matthieussent, Seuil, « Fiction & Cie », 768 p., 180 F (27,44 €).

★ Lire également page IV l'article de Serge Chauvin sur l'œuvre de Pynchon



## magazine littéraire

N° 394 - Janvier 2001

### Le retour des SCEPTIQUES

Pyrrhon. Sextus Empiricus. Montaigne. Descartes. Pascal. Hume. Wittgenstein. Marcel Conche. Stanley Cavell.

Entretien : Amin Maalouf

Chez votre marchand de journaux : 32 F

Le Magazine littéraire sur Internet : [www.magazine-litteraire.com](http://www.magazine-litteraire.com)

### OFFRE SPÉCIALE

6 numéros : 132 F

Cochez sur la liste ci-après les numéros que vous choisissez

- |   |  |  |
|---|--|--|
| <input type="checkbox"/> Italo Calvino        | <input type="checkbox"/> Lévi-Strauss      | <input type="checkbox"/> Cioran                                |
| <input type="checkbox"/> Virginia Woolf       | <input type="checkbox"/> Jean Genet        | <input type="checkbox"/> Schopenhauer                          |
| <input type="checkbox"/> Albert Camus         | <input type="checkbox"/> Roland Barthes    | <input type="checkbox"/> Jean Giono                            |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Duras     | <input type="checkbox"/> Georges Perec     | <input type="checkbox"/> Vladimir Jankélévitch                 |
| <input type="checkbox"/> Jean Starobinski     | <input type="checkbox"/> Céline, le Voyage | <input type="checkbox"/> Les Exclus                            |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Yourcenar | <input type="checkbox"/> Hermann Hesse     | <input type="checkbox"/> Ionesco                               |
| <input type="checkbox"/> Sade                 | <input type="checkbox"/> Rabelais          | <input type="checkbox"/> F. Scott Fitzgerald                   |
| <input type="checkbox"/> Witold Gombrowicz    | <input type="checkbox"/> L'existentialisme | <input type="checkbox"/> Descartes                             |
| <input type="checkbox"/> George Sand          | <input type="checkbox"/> Paul Verlaine     | <input type="checkbox"/> Oscar Wilde                           |
| <input type="checkbox"/> Joseph Conrad        | <input type="checkbox"/> Aragon            | <input type="checkbox"/> Le souci, éthique de l'individualisme |
| <input type="checkbox"/> Tchekhov             | <input type="checkbox"/> La Haine          | <input type="checkbox"/> Thomas Mann                           |
| <input type="checkbox"/> André Gide           | <input type="checkbox"/> Marx              | <input type="checkbox"/> André Malraux                         |
| <input type="checkbox"/> Rainer Maria Rilke   | <input type="checkbox"/> Michel Foucault   | <input type="checkbox"/> Apollinaire                           |
| <input type="checkbox"/> Guy de Maupassant    | <input type="checkbox"/> Ernst Jünger      |  |

Nom : .....  
Adresse : .....

Règlement joint par chèque bancaire ou postal

magazine littéraire

40, rue des Saints-Pères, 75007 Paris - Tél. : 01.45.44.14.51 - Fax : 01.45.48.86.36  
[www.magazine-litteraire.com](http://www.magazine-litteraire.com)





# Pynchon, aux marges de l'Amérique

**L'**homme invisible des lettres américaines. Trop souvent, on réduit Thomas Pynchon à cette étiquette commode, sous prétexte qu'il fuit toute apparition publique, ne livre aucune information biographique et refuse de montrer son visage. Résistance somme toute raisonnable à la médiatisation des écrivains, qui culmina lorsque Pynchon envoya un acteur recevoir à sa place le prestigieux National Book Award pour *L'Arc-en-ciel de la gravité* (1). Mais outre que cette attitude a alimenté les spéculations les plus folles (Salinger et Pynchon ne feraient qu'un !) chez certains admirateurs s'efforçant obsessionnellement de reconstituer ses faits et gestes, moins mystérieux d'ailleurs qu'on ne le croit, elle s'est révélée contre-productive : l'homme voulait s'effacer derrière l'œuvre, il tendrait plutôt à l'éclipser par son mystère même. Et on traque tous les signes qui révèlent quelque chose de lui, de la belle préface à la réédition de ses nouvelles, *L'homme qui apprenait lentement*, aux notes de pochette d'un album de Lotion, obscur groupe de rock new-yorkais.

A cela près qu'il ne susciterait pas une telle fascination si ses romans n'étaient devenus des livres « cultes », ouvrant des pistes inépuisables à l'exégèse, tant à l'Université que chez les lecteurs les plus disparates, et lui conférant un statut plus proche des romanciers populaires ou des icônes de la contre-culture que des figures de l'establishment littéraire. Peut-être tout simplement parce que ce descendant d'une longue lignée de puritains, réécrivant l'histoire de son pays du point de vue de ses exclus, incarne mieux que quiconque les contradictions irréductibles de l'Amérique.

Serge Chauvin

Et qu'il en est aujourd'hui le plus grand prosateur, dont l'influence sur les meilleurs de ses cadets est sinon revendiquée (Stephen Wright), du moins patente (Colson Whitehead, Jonathan Lethem). Et tout auteur de livre fleuve un tant soit peu ambitieux se voit accoler la réputation de « nouveau Pynchon », comme on parlait naguère de « nouveau Dylan ».

Pourtant, cette œuvre rare (six nouvelles et cinq romans, seize ans de silence entre *L'Arc-en-ciel de la gravité* et *Vineland*, huit entre ce dernier et *Mason & Dixon*) peut sembler intimidante, voire écrasante : à l'exception de la brève parenthèse de *Vente à la criée du lot 49* (1966), elle est scandée par des sommes monumentales, et surtout dominée par *L'Arc-en-ciel de la gravité* (1973), à l'aune duquel on évalue toute la production antérieure ou postérieure de Pynchon : *V* (1963) s'en trouve rétrospectivement éclipsé (trop classique dans son écriture, trop explicite dans sa structure), *Vineland* (1989) avec ses 400 pages fait figure de haïku paresseux (déception due à une attente trop longue et trop fervente, mais qui masque la beauté lyrique du texte le plus intime de son auteur, élégie à la révolution trahie des sixties) et *Mason & Dixon* (1997) d'exercice de style archaïsant (mais le titre laissait présager plutôt une réflexion sur le clivage Nord-Sud aux Etats-Unis). Or, si *L'Arc-en-ciel...* est incontestablement le *Moby Dick* du XX<sup>e</sup> siècle, il s'agit à ce titre d'un livre-continuum que le lecteur doit longuement et patiemment arpenter avant d'y trouver sa place. « Comme la baleine, la fusée

*Il est l'un des écrivains les plus importants de son époque. Et aussi – à l'instar de Salinger – l'un des plus secrets. Mais le mystère qui l'entoure n'a pas réussi à éclipser ses romans-chaos où se dessine l'histoire des Etats-Unis du point de vue des exclus. Celle d'une promesse trahie*

*dont la silhouette se profile sans cesse dans les lointains est à la fois la chose qu'on scrute, le monstre qu'on pourchasse et le manuscrit qu'on déchiffre : des divers aspects du V2 le roman fait une sorte de somme théologique », écrit dans son indispensable Histoire de la littérature américaine Pierre-Yves Pétilion, grand passeur de Pynchon en France (2).*

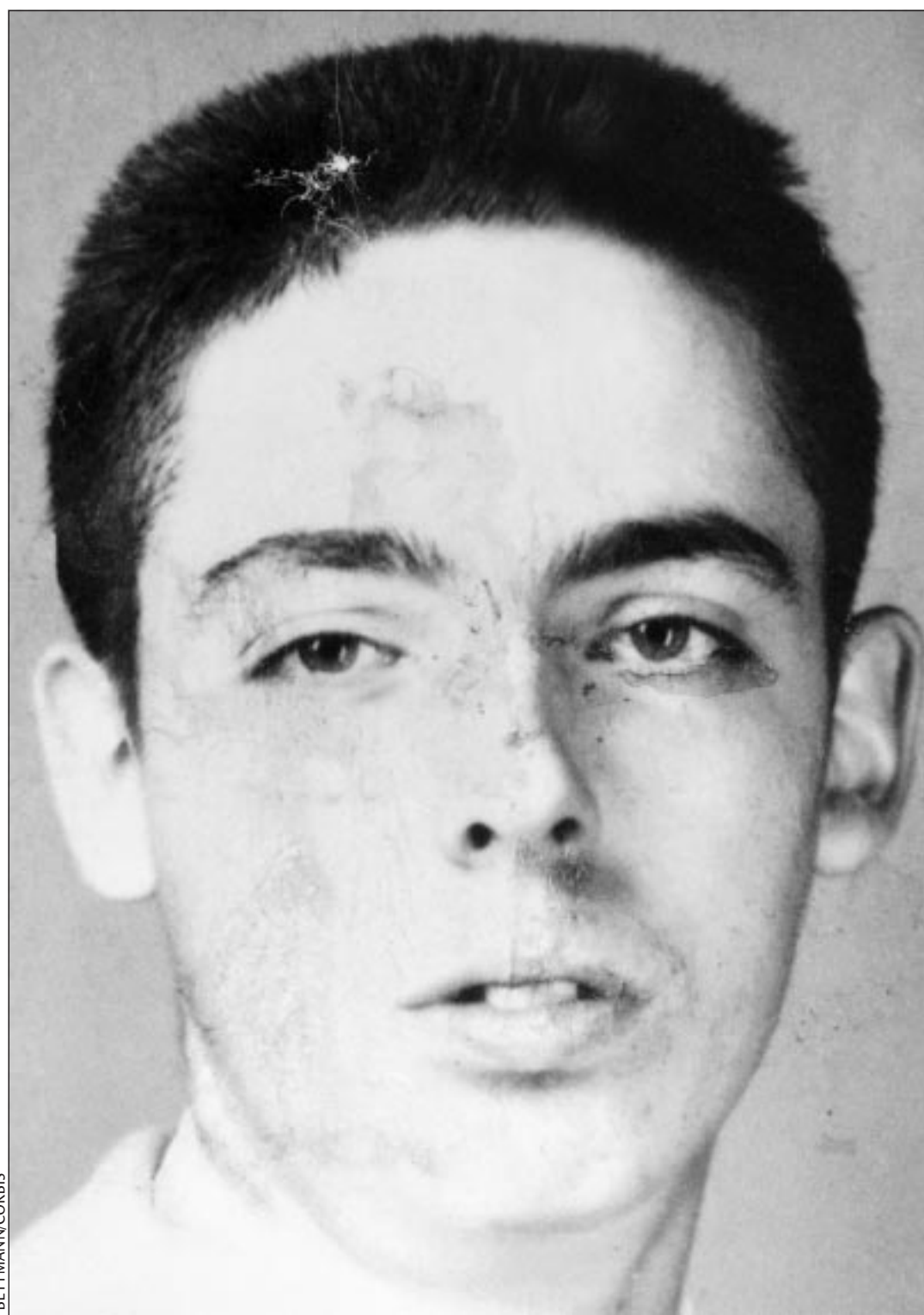
Et de fait, il est facile d'être rebuté par cet objet sans cesse fuyant, par la multiplication des personnages, l'obscurité des intrigues et des enjeux, la complexité et l'étendue encyclopédique des références (de la science la plus pointue à la culture populaire la plus triviale, celle de la bande dessinée et des séries B, en passant par les arcanes de l'ésotérisme) et surtout par une écriture proliférante qui joue avec tous les niveaux de langue, mêlant anglais et américain, argots et archaïsmes, vocabulaire technique et chansons paillardes. Chaque phrase de Pynchon est une aventure, un chemin susceptible de bifurquer à chaque instant et dont la destination est rigoureusement imprévisible. Non seulement il privilégie la digression, mais la moindre métaphore

peut se voir dotée d'une existence propre qui mérite un détour du récit. Le destin d'une ampoule électrique peut faire l'objet d'un chapitre entier, un sérum de vérité provoquer des cascades de jeux de mots, le souvenir d'un harmonica tombé dans une cuvette de WC conduire à une plongée dantesque dans le monde des égouts. Et le récit saisit la moindre occasion pour se muer, le temps d'une chanson imprévue, en comédie musicale qui doit moins à Busby Berkeley qu'aux Marx Brothers.

Et pourtant, cette tentation burlesque ne saurait faire oublier la gravité profonde de Pynchon, pas plus que la multiplication des personnages et des situations n'occulte la quête qui toujours sous-tend le récit. Plus exactement, celui-ci est typiquement écartelé, et ce dès les nouvelles de jeunesse, entre abandon paresseux aux aléas et quête monomaniaque. Dans *V*, les aventures picaresques d'un marin en bordée alternent avec les efforts d'un fils de diplomate pour reconstituer la vie de son père, présent dans toutes les crises oubliées du premier demi-siècle et constamment confronté à la mystérieuse *V*, femme réelle ou rêvée qui n'est peut-être que la métaphore de la déshumanisation croissante de l'Occident. L'Oedipa Maas de *Vente à la criée du lot 49*, apprenant par hasard l'existence d'un mystérieux et séculaire réseau de poste clandestine, finit par en découvrir l'ubiquité au point de se demander s'il s'agit d'un leurre, d'une hallucination, ou s'il lui faut réinterpréter l'Histoire à la lumière de ce fait, en attendant d'en percevoir, espère-t-elle, la véritable

nature. Dans *L'Arc-en-ciel de la gravité*, c'est un mystérieux prototype de V2 qui attire les convoitises des individus les plus inattendus, vrais-faux SS africains ou anarchistes argentins, espions alliés ou rescapés de l'expressionnisme berlinois, avec pour seul indice un jeune officier américain nommé Slothrop, dont les érections semblent entretenir des affinités troublantes avec les fusées en question...

Pynchon ne raconte peut-être pas l'histoire secrète du XX<sup>e</sup> siècle, où les grands événements ne seraient qu'épiphénomènes, mais à tout le moins il en explore les marges obscures : les crises oubliées entre grandes puissances, la colonisation allemande en Afrique australe et la politique d'extermination qui l'accompagna, le bombardement de Malte, les liens unissant avant guerre industriels allemands et américains... Si *L'Arc-en-ciel de la gravité* s'ouvre sur le second Blitz qui vit les V2 ravager Londres pendant l'hiver 1944, l'essentiel du roman se déroule dans l'Allemagne en ruine d'après l'Armistice, vaste « Zone » vacante et poreuse propice aux trafics, aux disparitions et aux quêtes les plus insensées. Ce no man's land, ou plutôt ce *waste land* (la « terre vaine » empruntée à T. S. Eliot), voit se croiser d'innombrables marginaux et personnes déplaçées, figures fantomatiques évoluant entre deux mondes. Hanté par l'*Orphée* de Cocteau, Pynchon s'attache à tous ces morts-vivants anonymes, laissés-pour-compte de l'Histoire ou de la société : sans-abri des friches industrielles et des dépotoirs californiens (*Vente à la criée du lot 49*), survivants suicidaires des destructions nazies dans



Thomas Pynchon en 1955

ges officiels. Quoi de plus satisfaisant alors qu'une hypothèse conspirationniste ? La théorie du complot a l'avantage de conférer une cohérence au chaos. Ainsi Oedipa Maas, l'héroïne de *Vente à la criée du lot 49*, se trouve-t-elle écartelée entre la tentation de la paranoïa, où la satisfaction d'y voir clair a pour prix la certitude d'être piégée, et le vertige de l'aléatoire, où les

se, et ce dévoilement hypothétique de la vérité prend l'allure aveuglante d'un anéantissement. Dans l'élan de l'Occident moderne vers le progrès, Pynchon débusque un inconscient *viva la muerte* : la conquête missionnaire du territoire, de la « frontière » américaine à la Namibie, conduit au génocide ; l'élan vers les étoiles, l'arrachement à la pesanteur représentés par la fusée interplanétaire, triomphe rêvé de la raison technicienne, sont inséparables de la retombée meurtrière des missiles. A moins, comme Slothrop, de se perdre dans l'anonymat, de se fondre dans le paysage, de s'éparpiller dans les détails plutôt que de pousser toujours plus avant vers la vérité et la vision globale des choses.

Pour Pynchon, au fond – et en cela encore il est bien, quoiqu'à rebours, l'héritier de la « jérémiade » puritaine –, l'Amérique est une promesse trahie : dans sa remontée vers la genèse de la catastrophe, il y a toujours ce moment de bifurcation où le pays a pris la mauvaise route. Oedipa Maas se demande ce qu'il est advenu de la terre des possibles à laquelle elle croyait, détrônée par un système binaire (celui du « Eux » contre « Nous »). L'ancêtre de Slothrop fut banni de Nouvelle-Angleterre par les puritains pour avoir préconisé une vie de jouissance terrienne et de fraternisation avec les Indiens, bref l'abandon à la luxuriance du nouvel Eden plutôt que sa confiscation et son exploitation au nom du profit ; c'est bien sûr la seconde solution qui chez ses successeurs l'a emporté. Et dans *Vineland* seules quelques communautés clandestines de planteurs de marijuana entretiennent encore – mais pour combien de temps ? – la mémoire de la « terre vaine » des découvreurs vikings.

*L'Arc-en-ciel de la gravité* s'autorise une brève rêverie, entre Rabelais et Tex Avery, qui voit les navires puritains gagner le Vieux Monde en marche arrière, et le vomir remonter dans le gosier des pèlerins pris de mal de mer.

Mais il est trop tard pour cette utopie-là : le film de l'histoire se déroule inexorablement, et le projeté à l'envers ne le rendra pas moins implacable. Le pire est arrivé, le reconstituer est un luxe de survivants, voire un récit d'outre-tombe : le plus terrifiant dans les bombardements de V2, premiers engins supersoniques, c'est qu'on ne pouvait les entendre qu'après leur chute. Le son de la trajectoire, postérieur à celui de l'impact, était le gage qu'on en avait échappé. Mais peut-être subsiste-t-il un instant infinitésimal entre vie et néant, 1 et 0. C'est vers lui que tend tout *L'Arc-en-ciel*, où la fusée destructrice lancée en 1945 semble prête à s'abattre sur l'Amérique de 1969 : en attendant l'apocalypse dans une salle obscure propice aux ébats, il reste aux victimes en sursis l'ultime consolation d'une communion dans le chant. Comme dans *Vineland* les rescapés des sixties remontaient en chœur l'histoire de leur musique, du rock'n'roll (« *l'une des dernières vocations honorables* », selon Pynchon) jusqu'au blues. Et Oedipa Maas trouve plus de vérité dans le chant d'un marin que dans une improbable révélation. Dans le chaos tonitruant que restituent ces romans-monstres, on entend alors comme un souffle, désinvolte et poignant, présence ténue et têtue : c'est la chanson de Pynchon.

(1) Tous les ouvrages de Thomas Pynchon sont traduits au Seuil, dans la collection « Fiction & Cie ».

(2) Fayard, 1992. Voir aussi *La Grand-Route*, Seuil, « Fiction & Cie », 1979.

## extrait

« Et voilà, explique Mason à son modeste public du *George*, purement et, pourrait-on dire, dangereusement, voilà un Temps auquel on doit nier sa liberté de s'écouler. Comme si, tant que ces jours restent gelés, la Mort elle-même ne pouvait faire valoir ses droits. A des lieues de la ronde, les habitants sentaient une Présence, – une chose beaucoup trop effrayante pour qu'aucun des domestiques habituels du Château de Shilburn ne s'en approche. Macclisfield dut embaucher des étrangers venus de loin, de très loin vers l'Est. (...) Sa Seigneurie, relate Mason, requit un peuple qui entretenait une relation tout à fait autre au Temps, – une relation qui, contrairement à la nôtre, ne nourrissait pas en son sein la terreur de l'écoulement du Temps, – préférant bien plutôt une indifférence au Temps, aussi pure et transparente que possible. Les verbes de leur langue ne possédant pas davantage de Temps que leurs noms de désinence du cas, – car ces gens restaient aussi insouciantes des séquences temporelles que déga-gés de toute préoccupation de sujet, d'objet, de possessif, ou même de tout ce qui parmi les Anglais requiert une préposition.

« Quant au genre, – eh bien, mon D..., c'est là encore toute une autre histoire, n'est-ce pas, bien sûr, enfin... Nonobstant, – grâce aux bons offices d'un intermédiaire Hongrois, – Protestations de toute la Compagnie.

« Quoi ? les genres ? Très bien, – des genres, ils en ont trois, – Masculin, Féminin, et le Troisième Sexe dont personne ne parle, – Mort. Quelles sont donc, vous êtes sans doute curieuse de le savoir, les relations émotionnelles entre Mâle et Mort, Femelle et Mort, Mort et Mort ? Hein ? Bon. *Quid* des triangles amoureux ? Deviennent-ils automatiquement quadrilatéraux ? Quand la Mort n'est plus simplement un départ, quand elle n'est plus la barrière ni la sanction qu'elle était, que deviennent les Vœux du Mariage, – comment devons-nous redéfinir la Fidélité... ? » (*Mason & Dixon*, pp.197-198).

*L'Arc-en-ciel...* Dans *Vineland*, il littéralise le caractère surmaturel de ces oubliés en dépeignant les Thanaoïdes, fantômes incapables de se détacher de l'humble quotidien de ce monde. Dans la théologie puritaine, sa faveur va aux Prétérites, ceux qu'a négligés le dessein de Dieu et qui n'ont droit ni à la damnation ni au salut. Exclue du choix binaire, ses personnages occupent un entre-deux presque imperceptible, une sorte de spectre sonore qui n'est ni parole ni silence. Et l'on comprend alors que la volonté d'exhaustivité de Pynchon n'est peut-être qu'un effort héroïque pour ne laisser rien ni personne sombrer dans l'oubli.

Ballottés par une histoire qui leur échappe, ses personnages s'acharnent donc à y trouver un sens ailleurs que dans les menson-

coïncidences ne révèlent rien, où le malheur et l'aliénation n'offrent même pas la consolation de la logique. S'il est séduisant de percevoir partout les signes d'un dessein, si mystérieux soit-il, il vient un moment où ces signes sont tellement omniprésents (comme l'emblème du système postal Tristero dans *Vente à la criée du lot 49*) qu'ils en perdent tout leur sens et sombrent dans l'insignifiance. C'est le danger inhérent à tout système. Reste alors un dernier espoir : celui d'une révélation ultime, qui laisserait voir le vrai visage de *V*, de Tristero ou de la V2. Les signes qui parsèment les romans n'auraient pas été alors de simples indices, mais des épreuves initiatiques, voire des présages divins. Mais le Livre des révélations, dans la Bible anglaise, c'est l'Apocalyp-

ÉT V D E S JANVIER 2001

Le chirurgien et le patient  
Olivier GAGEY

Pinochet enfin face à la justice ?  
Brigitte STERN

60 F - 144 pages - 14, rue d'Assas - 75006 PARIS - Tél. : 01 44 39 48 48  
<http://pro.wanadoo.fr/assas-editions/>

**NIETZSCHE. LES AVENTURES DE L'HÉROÏSME**

d'Antonia Birnbaum Payot, « Critique de la politique », 296 p., 145 F (22,01€).

**ŒUVRES**

de Nietzsche. T. I, sous la direction de Marc de Launay Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1 158 p., 310 F (47,25€) jusqu'au 31 janvier puis 360F (54,88€).

**HYPERNIETZSCHE,**

sous la direction de Paolo d'Iorio PUF, « Écritures électroniques », 204 p., 157 F (23,93 €).

**L**es héros anciens, chacun sait comme ils furent : carés, tranchés, silhouettes aux arêtes vives. Toujours bien découpés, impossibles à confondre. Glorieux, drapés dans de hauts faits, perpétuellement nimbés de mythes et entourés d'éclats. Reconnaissables à des signes extérieurs de vaillance, tuniques vives ou draperies d'or. Peu importe ce que furent leurs prouesses, à chaque fois différentes selon les temps et les circonstances. L'essentiel est qu'ils demeuraient singuliers, absolument. Figures sans pareille, individualités majeures, irremplaçable élite. Ils étaient au-dessus de l'humaine piétaille. Voisins des dieux, les héros étaient des gens lumineux, verticaux, hissés à l'étage au-dessus du nôtre. C'était au temps où existaient la transcendance, les arrière-mondes et Dieu lui-même. Autant dire il y a longtemps déjà.

Que devient le héros quand tout le monde s'habille à l'identique, et plutôt tristement, quand les cieus sont vides, le monde désenchanté, la foule égalitaire ? Qu'a voulu dire Walter Benjamin, contre toute apparence, en affirmant que « *le héros est le vrai sujet de la modernité* » ? Nietzsche offrirait-il une possibilité d'élucider cette énigme, et de saisir ce que sont à présent les héros ? C'est autour de ces interrogations qu'Antonia Birnbaum a construit un livre remarquable d'intelligence, de finesse et de clarté. Sa

# Nietzsche, héros soluble



réflexion est en effet nourrie de lectures très exactes, mais n'est pas subjuguée par la grande œuvre de Nietzsche. Elle ne tente pas de sauver à tout prix la totalité de ses affirmations. Antonia Birnbaum montre au contraire combien la question de l'héroïsme, centrale chez Nietzsche, est traversée par une tension majeure.

D'un côté, il conserve l'image du héros au-dessus du troupeau, insiste sur l'aristocratie et l'élitisme nécessaires à la politique à venir. Cette conclusion à laquelle Nietzsche se rallie, il faudrait, selon Antonia Birnbaum, la mettre à son passif. Il y aurait là un signe de cet aveuglement qui lui fait croire que la démocratie organise l'uniformité, alors que lui veut multiplier les différences. Le philosophe au marbre n'est donc pas ici suivi à tout

prix, aimé quoi qu'il dise. Sa politique finale ne parvient pas à tenir les promesses que contient pourtant sa conception du héros moderne. Car Nietzsche permet de dessiner une silhouette de héros tout à fait en rupture avec l'ancienne, celle du temps des mythes et de la transcendance. Le principal apport de ce livre est de mettre en lumière la figure nouvelle. Le héros moderne n'accomplit pas des exploits grandioses. Il lui faut plutôt endurer continuellement l'absence de signification du monde, supporter la découverte des mauvais penchants derrière les valeurs, persister dans le courage de connaître. Il lui faut aussi assumer sa propre liberté, découvrir la patience de demeurer dans notre solitude et notre heureuse errance, expérimenter avec le corps.

Peut-être le plus important est-il dans la disparition de la pesanteur des vieux héros. Ils étaient graves, sérieux, lourds jusque dans leurs envols. Les modernes sont légers, joyeux, imprévisibles et toniques comme l'écriture de Laurence Sterne. Leurs prouesses sont infimes, multiples, quotidiennes. Ils s'employaient à devenir de bons voisins des choses, à vivre partout des aventures, à suivre à chaque instant des routes inattendues et vite effacées. Ils prennent même la mort à la légère. Mourir pour eux n'est pas une grande affaire. Ce n'est ni un sacrifice ni un moment remarquable, juste une nécessité dont il y a peu à dire. Cela aussi est fort éloigné de la recette de l'héroïsme à l'ancienne, où un morceau d'os est toujours prescrit pour le fond de sauce. Il s'agit au contraire de prendre le

Changelement de conception de l'héroïsme, Pléiade, grand projet Internet. Le philosophe, mort en 1900, se porte bien en 2001

monde comme il vient, indéfiniment multiple et insensé pour nous tous, et d'y vivre aussi loin que possible d'étranges et obliques destins. Voilà les héros nouveaux : des gens qui rient, évidemment.

Conseil de Nietzsche : « *Vous devriez d'abord apprendre l'art de la consolation de l'ici-bas - vous devriez apprendre à rire, mes jeunes amis, si toutefois vous tenez absolument à rester pessimiste. Ainsi, peut-être qu'un jour en riant vous enverrez au diable toute cette consolation métaphysique - à commencer par la métaphysique elle-même !* » On trouve cette phrase dans l'Essai d'auto-critique qui précède la réédition, en 1886, du premier ouvrage de Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*, paru en 1872. Le premier volume de l'édition de Nietzsche dans la « Bibliothèque de la Pléiade », qui en comprendra trois, s'ouvre par ce texte. L'effet est assez curieux. Il s'agit de faire découvrir Nietzsche selon l'ordre chronologique de ses publications. Or est il étrange, avant d'aborder ce premier livre, de lire cette préface tardive où l'auteur dit pis que pendre de son travail de jeunesse : « *Aujourd'hui, c'est pour moi un livre impossible - je le trouve mal écrit, lourd, pénible, frénétique et chaotique dans l'image, sentimental, sucré ici et là jusqu'à l'efféminé, inégal dans le tempo (...)* ». Il eut sans doute été plus logique que ce désaveu fût renvoyé en fin de volume.

Cette nouvelle édition de Nietzsche dans « la Pléiade », que Marc de Launay a déjà présentée dans ces colonnes (1) fournit un outil de lecture complémentaire de la gran-

de édition Colli-Montinari déjà éditée par Gallimard. Les textes établis par Colli-Montinari et les traductions françaises de « l'édition grise » sont ici conservés, avec quelques rectifications, mais le principe est différent, puisque les œuvres sont accompagnées de notices et de notes qui éclairent les allusions ou les points difficiles. Les meilleurs spécialistes ont collaboré à cette édition (2) qui ne manquera pas de rendre de nombreux services à l'étudiant comme à l'honnête homme ». Il est à signaler également que ce tome contient bon nombre de textes publiés pour la première fois en français, notamment trois cahiers de 1868, en fin de volume, présentés tels qu'ils se trouvent dans les manuscrits. Ils permettent de se faire une idée de la manière dont travaillait le jeune Nietzsche et de lire de belles pages consacrées à Démocrite.

Paolo d'Iorio, qui présente ces Cahiers de jeunesse dans « la Pléiade », a pris d'autre part l'initiative de lancer un ambitieux projet de réseau Internet, intitulé HyperNietzsche. Ce projet, dont la conception informatique et juridique est déjà bien avancée, comme le montre le volume collectif publié aux PUF, consiste à mettre en ligne la totalité des manuscrits numérisés de Nietzsche, de leurs traductions disponibles et de leurs commentaires. Ainsi, en lisant tel aphorisme de Nietzsche, sera-t-il possible d'en comparer les différentes traductions, de savoir quels travaux en fournissent un commentaire et de s'y reporter immédiatement. Les spécialistes de Nietzsche pourront également publier leurs études directement sur HyperNietzsche, selon un dispositif précisément décrit. Il s'agit d'utiliser efficacement la puissance d'Internet au service de la recherche et de la connaissance. Bonne idée, à laquelle il faut souhaiter soutiens et succès. 2001, odysée Nietzsche ?

(1) Voir « Le Monde des Livres » du 25 août 2000.

(2) Ont collaboré à ce premier volume Michèle Cohen-Halimi, Marc Crépon, Pascal David, Paolo d'Iorio, Francesco Fronterotta, Max Marcuzzi, Pierre Rusch.

## Perpétuelles naissances de l'art

Avec « *Ouvrir le rien, l'art nu* », le philosophe Henri Maldiney livre sa méditation la plus ample et la plus rigoureuse

**OUVRIR LE RIEN, L'ART NU** d'Henri Maldiney. Ed. Encre marine (Fougères, 42220 La Versanne), 482 p., 16 reproductions, 350 F (53,36 €).

**L**es vieux peintres ont parfois des gestes d'aurore. Et certains philosophes aussi. Avec ce nouveau livre, Henri Maldiney, né en 1912, longtemps professeur d'esthétique et de philosophie à Lyon, nous donne ce qui forme, après *Regard, parole, espace* (éd. L'Age d'homme, 1974), *Art et existence* (éd. Klincksieck, 1985) et, plus récemment, *L'Art, l'éclair de l'être* (éd. Comp'act, 1993), sa méditation la plus ample et la plus rigoureuse sur l'art plastique. Ami de Francis Ponge et d'André du Bouchet, Maldiney a souvent écrit sur la poésie, mais ici, à l'exception d'une très belle étude sur l'architecture religieuse baroque au Brésil, l'ensemble de ce fort volume est consacré à la peinture. Introduction et conclusion établissent avec densité, dans un style tendu, les questions fondamentales d'une démarche phénoménologique novatrice, qui, nourrie de Husserl, d'Erwin Straus et de Heidegger, approfondit au-delà d'eux la dimension du sentir.

C'est autour de deux foyers que le livre s'organise. Le premier n'est autre que la peinture d'Extrême-Orient. En Occident, la peinture de paysage ne forme qu'un genre parmi d'autres, qui n'imposa que tardivement sa dignité et son autonomie par rapport à la peinture d'histoire. En Chine, sous le nom de *Montagne et Eau*, elle est en quelque sorte, dès l'origine, la peinture même. Loin de n'être qu'absence, le vide, longuement étudié par Maldiney à travers des œuvres variées, y est condition de la présence. De la présence, et aussi de la respiration, du mouvement et

de l'échange par lesquels les choses font, chaque fois, monde. « *Le vide est l'ouvert dans lequel toutes choses sont entre elles* », et nous avec elles. C'est lui qui dans l'art « *appelle le souffle rythmique générateur d'espace* », et donne aux formes un élan, un avenir, une vie qui vont au-delà d'elles, au-delà du tracé. On retiendra particulièrement la splendide analyse d'un lavais du XIII<sup>e</sup> siècle, quelques simples fruits dont la puissance n'est comparable qu'à celle de pommes de



**Extrait**

« Une œuvre d'art n'est pas un objet de représentation et je n'existe pas à me la représenter. Elle n'est soluble dans aucune représentation qu'on puisse se donner d'elle. Son existence se dérobe à toute activité consciente et libre qui en revendiquerait la responsabilité. Son altérité irréductible, opposable à son auteur tout autant qu'à son récepteur, est la marque de sa transcendance. Mais cette altérité soustraite à notre pouvoir n'est pas opaque comme celle de la chose. C'est une altérité rayonnante au point de disparaître dans son propre rayonnement » (p. 28)

Cézanne. Ainsi s'explique la première partie du titre, *Ouvrir le rien* : le peintre laisse l'ouvert de l'espace, qui n'est pas une chose, se déployer dans l'exclamation silencieuse de son geste.

Quant à *L'Art nu*, c'est l'art sans alibi, sans l'alibi de la représentation, l'art qui, selon la célèbre formule de Klee, « *ne rend pas le visible, mais rend visible* ». La seconde partie du livre, la plus longue, étudie la genèse et les diverses possibilités de la peinture abstraite au XX<sup>e</sup> siècle. Renoncer aux objets n'est pas s'enfermer du monde, ni créer un arrière-monde, mais ouvrir de nouvelles dimensions de communication avec sa réalité. « *L'art n'est pas constitué d'objectivités irréelles, mais de réalités inobjectives*. » Et l'artiste, s'il est, dit Maldiney, « *maître d'ouvrage* », n'est pas pour autant « *maître d'œuvre* », car l'appel qui se saisit de l'œuvre est plus haut que ses

propres desseins. Braque disait qu'il faisait ce qu'il pouvait, non ce qu'il voulait.

Le commerce de toute une vie avec les œuvres picturales donne aux analyses de Maldiney leur acuité peu commune. Il étudie tout d'abord les grands pionniers, Kandinsky, Robert Delaunay, Mondrian. L'étude de l'évolution de leur style au cours du temps est très éclairante, mais cette clarté ne va pas sans un regard critique parfois devant certaines fermetures et

petrifications. L'admiration ne s'affirme que dans la lucidité. Puis, sous le titre « Trois clairières de l'ouvert », Maldiney se tourne vers Jean Bazaine, Nicolas de Staël et son grand ami Pierre Tal Coat (auquel il a consacré de nombreux essais, recueillis en 1995 dans *Aux déserts que l'histoire accable*, éd. Deyrolle, d'un titre emprunté à Guillaume Apollinaire).

Au-delà des polémiques acrimonieuses entre les blasphémateurs et les inquisiteurs de la moderne religion de l'art, c'est à un regard pénétrant et serein, où la pensée trouve dans l'art une ressource pour exister impromptue et neuve, qu'Henri Maldiney nous convie.

Jean-Louis Chrétien

★ Signalons également l'essai *Penser l'homme et la folie*, publié aux éditions Jérôme Millon (« Le Monde des livres » du 13 mars 1992).

## L'art d'aimer l'art

Dans un livre magnifique, Hubert Damisch analyse comment et pourquoi il a tenté de modifier profondément les conditions d'exposition des œuvres d'art dans un musée

**L'AMOUR M'EXPOSE** d'Hubert Damisch. Yves Gevaert Editeur (Seuil diffusion), 134 p., 140 F (21,34€).

**E**n 1998, Hubert Damisch a conçu une exposition pour le musée Boijmans Van Beuningen de Rotterdam. Deux ans auparavant, il lui avait été demandé de choisir des œuvres du musée et de les disposer selon la méthode qui lui semblerait juste. Le projet s'appelait « *Moves* ».

Le livre, qui doit son titre à Racine, n'est pas seulement le récit de cette expérience. Des éléments d'autobiographie y sont insérés, éléments à partir desquels il serait facile - trop facile probablement - de croire reconstituer la naissance d'une vocation d'historien d'art. Damisch le serait-il devenu dès 1938, quand, enfant, il remporta « le second prix au concours de châteaux de sable de Juan-les-Pins » ? L'architecture et la perspective le préoccupaient déjà, alors qu'il découvrait l'Exposition universelle, qui eut lieu à Paris en 1937. La visitant, se promenant dans les rues entre Trocadéro et Alma, il aurait pu croiser Walter Benjamin - l'une de deux figures qui habitent le livre. Il aurait pu aussi, sans plus le reconnaître, croiser l'autre, Marcel Duchamp.

*L'amour m'expose* est en effet, aussi, une conversation à trois. Benjamin, Damisch et Duchamp - dans l'ordre alphabétique - y parlent du musée, de peinture, du jeu d'échecs, de séductions et de déceptions. Ils parlent librement, avec ce que ce ton suppose d'allusions, d'évocations et de légèreté. Il permet l'impertinence, l'ironie. Le musée en fait les frais. « *En tant qu'institution publique, le musée travaille à imposer, à travers la multiplicité et la diversité des œuvres qu'il accueille, une certaine idée de l'art, en même temps qu'il s'en présente comme le destin ultime*. » Le musée

réduit des objets extrêmement divers dans leurs intentions, leurs fonctions et leurs natures matérielles à un plus petit commun dénominateur, l'art, dont de surcroît personne ne peut raisonnablement espérer donner une définition satisfaisante. Aussi introduit-on des notions annexes - la rareté, la valeur marchande par exemple - qui, à défaut d'éclaircir la question, la règle d'autorité.

**LE POUVOIR DU MUSÉE**

Que le musée, sous couvert de conservation et d'exposition, réduise la portée des œuvres et limite le champ de leur action sensible et intellectuelle est, en soi, une déduction aussi attristante que banale. Observant l'art contemporain obnubilé par les lieux institutionnels, Damisch ajoute que production et présentation sont désormais, de plus en plus souvent, du ressort du musée et de ses personnels, échappant donc aux artistes. Le musée commande. Le musée organise. Le musée « *accorde son label à des entreprises sans autre garantie que celle que leur confère le fait de prendre place dans son enceinte* ». Il a le pouvoir. Il dirige le passé, en le recomposant, et le présent, en le sélectionnant. « *Entre l'histoire telle qu'on l'écrit et l'histoire telle qu'elle est en train de se faire, le musée travaille à abolir toute différence, sinon toute distance*. »

Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Formulée discrètement, presque sous-entendue, la conclusion n'en est pas moins radicale. Après Valéry, après Blanchot - qu'il cite -, Damisch condense en un chapitre parfait l'analyse de la machine-musée au XX<sup>e</sup> siècle : « *Il a pu sembler que l'entrée au musée constituait désormais le critère ultime de l'œuvre d'art, quoi qu'il en fût par ailleurs des apparences de celle-ci, de sa forme, de sa substance, voire de sa nature même*. »

Duchamp opine en silence. Ses *ready-made*, précisément, ont

démontré par l'expérience que le lieu et le mode de présentation peuvent transmuier l'objet industriel en objet réputé artistique. Suivant son conseil, Damisch joue aux échecs. Il y prend tant de plaisir qu'il décide qu'à Rotterdam les œuvres seront disposées sur un échiquier, cases blanches, cases noires. Ce dispositif a pour premier effet visuel de surprendre le visiteur, qui ne s'attendait pas à pareille mise en scène. Déconcerté, il regarde mieux, peut-on espérer. Il cherche les diagonales. Il soupçonne que des rapports secrets lient les œuvres, devenues pièces d'une partie géante. Donc, il les scrute. L'opération est réussie : à l'intérieur du musée, il aura été possible de rompre avec la mauvaise habitude du regard flottant et respectueux. Benjamin approuve. Les peintures, ainsi traitées, pourraient-elles retrouver leur aura d'autrefois ?

Autre mérite, plus allégorique : « *La distribution des pièces sur l'échiquier peut elle-même être considérée (...) comme le produit d'une histoire (la succession des coups dont elle est la résultante) ou comme une "position" - autrement dit un système - qui contient toute l'information nécessaire et suffisante (...)*. » Tout tableau - de Rembrandt, de Kandinsky ou de Magritte - apparaît donc simultanément comme un élément pris dans des trames historiques et causales et comme une singularité qui doit être considérée comme telle, hors de tout savoir complémentaire. Sa liberté est préservée, autant que le musée le permet. Tel est le modèle qui se dégage du livre : un grand amateur de peinture, qui est aussi un grand historien d'art, cherche et trouve le juste équilibre entre la science et la délectation - Duchamp aurait dit entre l'intellectuel et le rétinien. *L'amour m'expose* est une magnifique leçon sur l'art d'aimer les œuvres.

Philippe Dagen











## Les marchés sont dopés par la baisse des taux aux Etats-Unis

**SI LE PRÉSIDENT** élu George W. Bush se demandait qui est aux commandes de l'économie américaine, Alan Greenspan lui a apporté la réponse mercredi 3 janvier. Par un coup de baguette magique, le président de la Réserve fédérale a abaissé d'un demi-point son taux interbancaire, ainsi ramené à 6 %, et provoqué un spectaculaire rebond des marchés financiers, sérieusement malmenés ces derniers mois. Le Nasdaq, indice phare de la nouvelle économie, a enregistré mercredi le gain quotidien le plus fort de toute son histoire (14,2 %). Economistes, financiers ou politiques ont applaudi à ce coup de maître. George W. Bush a salué la décision de la Fed, dont il n'avait pas été averti : « Cette baisse était nécessaire, elle affirme fermement qu'il ne faut pas laisser notre économie dégringoler. »

Lire pages 17 et 18

## Balkans : les morts d'après la guerre

● Six jeunes Italiens, anciens « soldats de la paix » en Bosnie, sont morts récemment de cancer ● Quatre soldats français sont hospitalisés pour leucémie ● « Que l'OTAN dise la vérité ! », exige le président du conseil italien ● L'usage de munitions contenant de l'uranium appauvri est mis en cause

« **JE VEUX** savoir pourquoi je suis en train de mourir » : Salvatore Carbonaro, vingt-quatre ans, ancien « soldat de la paix » italien en Bosnie, atteint par une leucémie, écrivait cette supplique dans son journal intime. Il est mort, le

6 novembre 2000, sans savoir. C'est la révélation de son décès - le sixième d'un « soldat de la paix » italien de Bosnie - qui a provoqué la colère du président du conseil italien, Giuliano Amato. Quelles armes ont été utilisées en

Bosnie et au Kosovo ? Y a-t-il un lien entre l'usage d'obus ou de roquettes contenant de l'uranium appauvri et l'apparition de cancer chez de jeunes soldats, voire les populations civiles ? « *Que l'OTAN dise la vérité !* », exige Giuliano

Amato. En France, quatre soldats ayant servi en ex-Yougoslavie sont traités pour leucémie, révèle le ministère de la défense. Ces interrogations, ces inquiétudes, s'étaient déjà exprimées, mais avec moins de force, en Espagne, aux Pays-Bas, en Allemagne, au Portugal, en Grèce, et surtout en Belgique, où le ministre de la défense, André Flahaut, demande à l'Union européenne d'intervenir auprès de l'OTAN. Sur 12 000 soldats belges ayant participé à des missions en Bosnie et en Slavonie, 1 600 ont fait état de « *malaises divers et de problèmes de santé* ». L'OTAN rétorque qu'il n'existe « *aucune preuve scientifique que l'exposition à l'uranium appauvri puisse causer des problèmes sérieux de santé* ». En Bosnie, 11 000 projectiles de ce type ont été utilisés en 1994-1995, et 31 000 pendant le conflit du Kosovo. Après l'affaire du « *syndrome du Golfe* », il y a donc un « *syndrome des Balkans* ».

Lire pages 2 et 3 et notre éditorial page 16



CHARLES PLATTIAU/REUTERS

## SÉCURITÉ Mort d'un convoyeur

La sécurité des transports de fonds est encore au cœur d'une sanglante actualité. Un convoyeur de fonds de la Brink's a été tué, mercredi 3 janvier, d'une balle en pleine tête par deux malfaiteurs dans le hall d'accueil de l'Institut Gustave-Roussy de Villejuif (Val-de-Marne). Une table ronde réunissant « l'ensemble des parties prenantes » du secteur du convoyage de fonds devait être organisée, jeudi 4 janvier dans l'après-midi, au ministère des transports. p. 8

## Arafat : « Oui, mais » au plan Clinton

**YASSER ARAFAT** a accepté « avec des réserves » les propositions de Bill Clinton pour la reprise des négociations entre Israël et les Palestiniens. Israël a décidé de dépêcher à Washington Gilad Sher, le directeur de cabinet du premier ministre, chargé de s'informer de la position palestinienne. Yasser Arafat devait en rendre compte, jeudi 4 janvier, au président égyptien et au comité arabe de suivi et de soutien à l'intifada réuni au Caire. « *Aucune décision définitive palestinienne concernant les propositions américaines ne sera prise* » avant ces consultations, a déclaré le ministre palestinien de la coopération internationale, Nabil Chaath, en accueillant M. Arafat à l'aéroport du Caire jeudi matin.

Lire page 4

## Yvan Colonna écrit à « U Ribombu » pour nier être l'assassin du préfet Erignac

**LE PORTRAIT** d'Yvan Colonna, présenté par la justice comme l'auteur présumé de l'assassinat du préfet Erignac, le 6 février 1998, est affiché dans l'ensemble des commissariats et des mairies de France. Avec cette mention : « *individu dangereux et armé* ». Considéré, à l'instar d'Alfred Sirven recherché dans l'affaire Elf, comme une cible prioritaire par les policiers, il n'avait, à ce jour, laissé filtrer aucune information sur son état d'esprit ou sur les conditions de sa fuite. Tout juste avait-il indiqué, lors d'une conférence de presse, le 22 mai 1999, « *n'avoir aucune responsabilité* » dans la mort du préfet. Le lendemain, à 4 heures du matin, il parlait aux chèbres, « *prendre du recul* », comme il l'avait expliqué à ses parents, et échappait ainsi à l'intervention des enquêteurs qui investissaient son domicile deux heures plus tard. Et voilà que l'hebdomadaire nationaliste *U Ribombu* a eu des nouvelles d'Yvan Colonna, par le biais d'une lettre manuscrite rédigée en corse, reçue par ce journal fin décembre 2000, comme l'a révélé, jeudi 4 janvier, *L'Est républicain*. L'authenticité de ce courrier a été confirmée par son frère, Stéphane. Yvan Colonna

affirme, de nouveau, n'avoir joué aucun rôle dans l'assassinat du préfet. « *Je n'y suis pour rien dans cette affaire. Je ne comprends pas pourquoi deux membres du commando m'ont désigné comme étant le tireur* », déclare-t-il. « *C'est à eux de dire pourquoi ils m'ont accusé et c'est à eux aujourd'hui de rectifier leurs déclarations* », ajoute-t-il.

Le fugitif précise qu'il n'a nulle intention de se rendre à la justice faute de pouvoir faire « *confiance* » à ses représentants, notamment aux magistrats appartenant à la quatorzième section, dite antiterroriste, du parquet de Paris. Selon lui, dans l'esprit de ces personnes, son sort serait scellé et sa culpabilité démontrée d'avance. Yvan Colonna dément toute participation à l'attaque de la brigade de gendarmerie de Pietrosella (Corse-du-Sud), dans la nuit du 5 au 6 septembre 1997, au cours de laquelle avait été dérobée l'arme qui a servi à tuer le préfet Erignac.

Fils d'un ancien député socialiste des Alpes-Maritimes, Jean-Hugues Colonna, Yvan a vécu une partie de son adolescence à Nice avant de revenir avec sa famille à Cargèse (Corse-du-

Sud). Promis à une carrière de professeur de gymnastique, il opte, en 1981, pour la vie de berger. Membre du Mouvement corse pour l'autonomie, il adhère ensuite à la Cuncolta nazionalista. Père d'un enfant, qu'il a élevé en langue corse, homme d'action peu enclin au discours politique, c'est un personnage discret à tel point que son nom n'est apparu qu'au tout dernier moment dans l'enquête policière. Les arrestations des membres du commando Erignac avaient commencé depuis deux jours, lorsque le 23 mai 1999, à 2 heures du matin, Didier Maranelli a dit aux policiers pour la première fois : « *Yvan Colonna était chargé d'abattre le préfet et Alessandri de protéger Yvan* ». A 16 heures, Pierre Alessandri affirme, à son tour, qu'Yvan Colonna « *avait la charge d'assassiner le préfet au moyen de l'arme que nous avions dérobée lors de l'action contre la gendarmerie de Pietrosella* ».

Jacques Follorou

Lire nos informations page 30 et la situation économique en Corse page 11



F. VICTOR/MAXPPP

## THÉÂTRE, D'AVIGNON À PARIS Huppert recrée « Médée »

Le 12 juillet 2000, Isabelle Huppert créait *Médée*, d'Euripide, dans la Cour d'honneur du Palais des papes à Avignon. Elle reprend son rôle à l'Odéon, où le spectacle est présenté du 5 janvier au 10 février. A quelques jours de la première, elle raconte, dans un entretien au *Monde*, son voyage d'actrice, sa *Médée*, une figure « *reconnaissable en chacun* ». p. 25

## L'Afrique intérieure



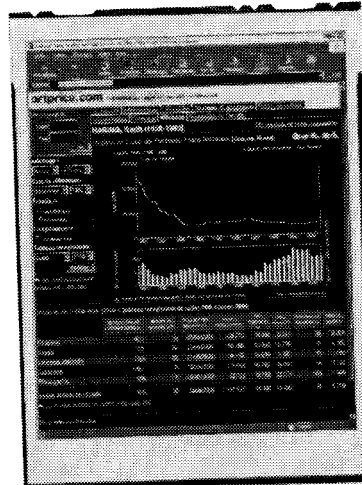
CHARLES PASQUA

**MIS** en cause par l'enquête sur des ventes d'armes en Angola, Charles Pasqua se défend de toute implication dans cette affaire et de tout lien avec Jean-Christophe Mitterrand. Ses réseaux africains vivaient en très bonne entente avec ceux de l'ancien chef de l'Etat.

Lire page 6

Allemagne, 3 DM; Antilles-Guyane, 10 F; Autriche, 25 ATS; Belgique, 48 FB; Canada, 2,50 \$ CAN; Côte d'Ivoire, 900 F CFA; Danemark, 15 KR; Espagne, 225 PTA; Gabon, 900 F CFA; Grande-Bretagne, 1 £; Grèce, 500 DR; Irlande, 1,40 €; Italie, 3000 L; Luxembourg, 46 FL; Maroc, 10 DH; Norvège, 14 KRN; Pays-Bas, 3 FL; Portugal CON., 270 PTE; Réunion, 10 F; Sénégal, 900 F CFA; Suède, 16 KRS; Suisse, 2,20 FS; Tunisie, 1,4 Dn; USA (INV), 2 \$; USA (others), 2,50 \$.

## artprice.com ne vend que de l'information sur le marché de l'art



La Banque de données artprice.com sur le marché de l'art est unique au monde.

En provenance de 2 900 maisons de ventes du monde entier, 2 000 nouvelles données s'ajoutent chaque jour à plus de 2 500 000 résultats de ventes remontant, pour certaines, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette Banque de données référence plus de 180 000 artistes du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'aux contemporains.

artprice.com publie les Analyses & Graphiques des artistes face au marché.

artprice.com édite aussi de nombreux ouvrages réputés mondialement sur le marché de l'art.

En 2001, artprice.com proposera la plus vaste banque de données au monde de biographies regroupant plus d'un millions d'artistes.



leader mondial de l'information sur le marché de l'art

artprice.com coté au Nouveau Marché (7478) groupe serveur S.A.S. capital 598 539 000 Frs

## Gerhard Schröder à mi-mandat

**ACCÉLÉRER** les réformes ou observer une pause ? La question que doit examiner le chancelier Gerhard Schröder à mi-mandat peut sembler surprenante : l'année 2000 a été celle des réformes et les Allemands en savent gré à leur chancelier, qui se porte à merveille dans les sondages.

Pourquoi changer une méthode qui gagne ? Selon l'institut Forsa, en cas d'élection directe du chancelier, M. Schröder recueillerait en effet 48 % et 45 % des voix contre 28 % et 31 % aux deux leaders de l'opposition, Angela Merkel et Edmund Stoiber. Le Parti social-démocrate (SPD) est crédité de 40 % des voix, contre 36 % aux chrétiens-démocrates, score excellent selon Manfred Güllner, patron de Forsa et proche de M. Schröder, pour un gouvernement à mi-mandat. Selon l'institut de recherche Forschungsgruppe Wahlen de Mannheim, 62 % des Allemands sont satisfaits du travail du gouvernement et seuls 17 % pensent que l'opposition chrétienne-démocrate ferait mieux, alors que la croissance revient et que le chômage n'est plus, selon Emnid, le premier souci des Allemands.

Cette année, M. Schröder est parvenu à faire sortir l'Allemagne de

la paralysie dans laquelle elle était embourbée depuis la fin du règne de Helmut Kohl. Sa principale réussite est d'avoir fait adopter en juillet la réforme fiscale, serpent de mer de la politique allemande, alors qu'il ne disposait pas de la majorité au Bundesrat, la Chambre représentative des Länder. Mais il a « *acheté* » les voix des régions pauvres, codrignées par l'Union chrétienne-démocrate (CDU), leur permettant en échange le soutien financier de l'Etat fédéral. Plus fondamentalement, à mi-mandat, l'opposition s'est trouvée bien en peine de s'opposer à une réforme qui allait, dès janvier 2001, alléger sensiblement la feuille d'impôt de tous les Allemands.

D'autres dossiers ont été débloqués : la réforme de la Bundeswehr a été commencée, même si l'on n'a pas osé supprimer la conscription ; le dossier du nucléaire qui risquait de miner la coalition SPD-Verts a été réglé politiquement, même si, dans la pratique, certaines centrales nucléaires continueront à tourner pendant encore une vingtaine d'années.

Arnaud Leparmentier

Lire la suite page 16



KLAVDIJ SLUBAN

## UNE SÉRIE DE FRANÇOIS MASPERO Voyage dans la Caraïbe

### 1. - Porto Rico l'américaine

Après son voyage à Cuba, l'écrivain François Maspero enquête sur Porto Rico, Haïti et la République dominicaine. La première île est un quasi-Etat américain mais l'idée d'indépendance y survit comme un appel à la différence et à la dignité. p. 13

International	2	Tableau de bord	18
France	6	Aujourd'hui	22
Société	8	Météorologie-Jeux	24
Régions	11	Culture	25
Carnet	12	Guide culturel	27
Horizons	13	Kiosque	28
Entreprises	17	Abonnements	28
Communication	18	Radio-Télévision	29









# BONNE ANNÉE À TOUS LES SALARIÉS DE RENAULT V.I.

**D**epuis le 1<sup>er</sup> janvier 2001, le Groupe Renault V.I./Mack fait partie du Groupe Volvo. C'est là une des plus grandes transactions que Volvo ait jamais réalisées. Je suis à la fois heureux et fier de pouvoir accueillir 23 000 nouveaux collaborateurs dans notre Groupe. Les trois entreprises Renault V.I., Mack Truck et Volvo Trucks se complètent très bien tant en ce qui concerne les gammes que la couverture géographique. Avec trois acteurs d'une telle force, nous pourrons offrir à nos clients une gamme de produits bien plus large et forte qu'aujourd'hui. Ensemble, nous formons le premier constructeur européen de poids lourds de plus de 16 tonnes - le deuxième au niveau mondial. Le Groupe Volvo détient également des positions fortes dans les domaines des engins de chantier, des bus et cars, des moteurs industriels et marins ainsi que des composants de moteurs d'avion.

Les trois marques Renault, Mack et Volvo sont chacune porteuses d'une longue et fière tradition. Je tiens absolument à ce que chacune d'elles continue à se développer dans sa spécificité. En mettant en commun tous les moyens dont nous disposons, nous pourrons nous investir encore plus efficacement dans le développement de nouveaux produits pour nos clients. Je suis sûr que tous les salariés, les nouveaux comme les anciens, participeront à la réalisation de cette vision qui est la nôtre: devenir le premier fournisseur de solutions pour le transport routier.

**Leif Johansson**  
Président Directeur général d'AB Volvo

**VOLVO**









# Jean-Christophe Mitterrand n'entend pas payer les 5 millions de francs nécessaires à sa libération

Sa famille semble avoir lancé une épreuve de force avec l'institution judiciaire

Jean-Christophe Mitterrand a fait savoir, mercredi 3 janvier, qu'il n'entendait pas régler les 5 millions de francs de caution exigés par la justice

pour que la remise en liberté décidée par la chambre de l'instruction de la cour d'appel de Paris devienne effective. Les fils de l'ancien prési-

dent de la République a indiqué n'avoir ni les moyens de rassembler cette somme ni souhaiter qu'un tiers puisse la régler à sa place

**JEAN-CHRISTOPHE MITTERRAND** reste en prison. Remis en liberté par la chambre de l'instruction de la cour d'appel de Paris, mardi 2 janvier, le fils aîné de l'ancien président de la République, mis en examen et placé en détention provisoire à la maison d'arrêt de la Santé pour « complicité de commerce d'armes illicite, trafic d'influence par une personne investie d'une mission de service public, recel d'abus de biens sociaux et trafic d'influence aggravé » le 21 décembre par les juges Philippe Courroye et Isabelle Prévost-Des-

moyens de payer la caution » et qu'il « ne souhaite pas que sa famille ou ses amis règlent à sa place ». Les avocats ont précisé que M. Mitterrand n'entendait pas non plus « solliciter une diminution du montant de la caution ». Déplorant la « situation de blocage » ainsi créée, ils ont néanmoins précisé qu'ils s'efforceraient « de trouver une solution rationnelle qui préserverait son honneur ».

Les avocats avaient, de fait, invoqué dans un premier temps l'insuffisance des ressources de M. Mitterrand, dont les « avoirs rési-

L'instruction française a établi que ce compte avait été alimenté par Brenco Trading International Limited en 1997 et 1998. La société, suspectée par les juges d'avoir organisé, dans les années 1990, un trafic de matériels militaires entre la France et l'Angola, y aurait fait verser, en quatre virements, un total de 1,8 million de dollars (environ 13 millions de francs) au profit de Jean-Christophe Mitterrand. Selon M<sup>e</sup> Versini-Campinchi, qui conteste formellement que ces rémunérations aient été versées dans le cadre de ventes d'armes, la majeure partie des fonds aurait été « investie dans des sociétés de pêche en Mauritanie ».

Après deux jours de réflexion, la famille de M. Mitterrand semble avoir choisi d'engager une épreuve de force contre l'institution judiciaire. « Même s'il pouvait payer sa caution, il refuserait par principe, car c'est une peine supplémentaire à la détention qu'il a subie », assument désormais ses défenseurs, qualifiant d'« aberrante » la décision de la chambre de l'instruction, rendue le 2 janvier, d'imposer une caution à leur client. « En décidant sa remise en liberté, les magistrats de la chambre de l'instruction ont clairement signifié que les juges avaient eu tort de le placer en détention », affirme M<sup>e</sup> Versini-Campinchi. Or, ils lui demandent en même temps de payer pour pouvoir sortir, c'est une injustice flagrante. »

Dans leur déclaration adressée au Monde, les deux avocats de M. Mitterrand indiquent que, pour autant, ce dernier a décidé de « ne pas s'associer aux demandes de nullité [de la procédure] qui seront débattues le 12 janvier ». A cette date, la chambre de l'instruction de la cour d'appel de Paris doit examiner les requêtes déposées par les avocats de plusieurs mis en exa-

men de ce dossier, qui invoquent l'irrégularité de certains actes effectués par les juges, notamment d'une ordonnance signée par M. Courroye et datée du 3 juillet 2000, alors qu'elle semble avoir été établie au plus tôt le 5 juillet suivant (*Le Monde* du 3 janvier).

Interrogé sur cette controverse par Gilbert Mitterrand, le procureur de la République à Paris, Jean-Pierre Dintilhac, n'a pas indiqué quelles suites éventuelles le parquet pourrait donner à cette affaire - à propos de laquelle certains avocats ont invoqué la qualification pénale de « faux en écritures publiques ». Il a néanmoins répondu à la lettre que lui avait adressée, le 1<sup>er</sup> janvier, le député de la Gironde en se retranchant derrière l'audience à venir devant la chambre de l'instruction. « Les questions que vous évoquez doivent être traitées par la voie des règles procédurales définies par le législateur, c'est-à-dire par la saisine de la chambre de l'instruction », a écrit M. Dintilhac, dans une lettre datée du 3 janvier. Par ailleurs, le procureur fait part à Gilbert Mitterrand de l'« étonnement » que lui a inspirée sa démarche, « aucune disposition législative ne conférant un droit d'intervention au frère d'une personne majeure impliquée dans une procédure pénale ».

Deux anciens barons mitterrandistes, le sénateur (PS) du Puy-de-Dôme, Michel Charasse, et le ministre de l'Agriculture, Jean Glavany, ont apporté leur soutien, jeudi, à la famille de l'ancien président. Le premier a affirmé, dans *Le Figaro*, qu'il fallait « sanctionner les juges fautifs ». Sur Europe 1, le second a manifesté sa « solidarité active » à Danièle Mitterrand.

Hervé Gattegno  
et Fabrice Lhomme

## La date contestée de la rencontre avec M. Falcone

Les avocats de Jean-Christophe Mitterrand, M<sup>e</sup> Jean-Pierre Versini-Campinchi et Rémy Wilner, ont réagi, mercredi 3 janvier, à la publication, dans *Le Monde* (daté 4 janvier), d'un article retraçant l'itinéraire du marchand d'armes Pierre Falcone - lui aussi poursuivi dans la même affaire - qui évoquait les relations qu'aurait entretenues les deux hommes dès l'été 1992, soit avant que M. Mitterrand n'abandonne ses fonctions de conseiller à l'Élysée pour les affaires africaines. Affirmant que cette information était « inexacte et mensongère », les avocats ont indiqué avoir, « à de multiples reprises » précisé que « M. Mitterrand avait fait la connaissance de M. Falcone à la fin de l'année 1992, soit postérieurement à son départ de l'Élysée ». Le fils de l'ancien président avait donné aux enquêteurs la même version.

prez, a fait savoir qu'il n'entendait pas payer la caution de 5 millions de francs qui lui est demandée pour permettre sa libération.

Dans une déclaration adressée au Monde, jeudi matin 4 janvier, ses défenseurs, M<sup>e</sup> Jean-Pierre Versini-Campinchi et Rémy Wilner, ont indiqué que le fils de l'ancien chef de l'Etat s'opposait au règlement de la caution « même si des personnes tierces souhaitent la payer pour lui ». Le député et maire (PS) de Libourne, Gilbert Mitterrand, a également affirmé, après lui avoir rendu visite en prison, que son frère n'avait « pas les

duels » en Suisse ne seraient pas supérieurs à 2 millions de francs. Déposés sur le compte numéroté qu'il détient à Genève, auprès de la banque Dariet, et dont la découverte a entraîné sa mise en examen, ces fonds ont été bloqués, le 26 décembre, par une décision du juge genevois Daniel Devaux, saisi d'une demande d'entraide judiciaire par ses collègues parisiens. A cette ordonnance suisse s'ajoute la démarche effectuée par le procureur général de Genève, Bernard Bertossa, qui a ouvert, à la fin de l'année, une enquête distincte pour « blanchiment d'argent ».

# L'assassinat d'un berger de Castellar, dix ans après, n'a toujours pas été jugé

Une accumulation de négligences judiciaires a conduit à un nouveau report du procès

**CASTELLAR**  
(Alpes-Maritimes)  
de notre envoyé spécial

Jour après jour, depuis neuf ans, un homme croise l'assassin présumé de son fils. La scène se répète sur un chemin qui surplombe le village de Castellar (Alpes-Maritimes) où, le 17 août 1991, le berger Pierre Leschiera avait été sauvagement tué alors qu'il rejoignait son troupeau. Depuis le drame, son père monte à la bergerie pour s'occuper des bêtes. Au volant d'un véhicule tout-terrain, il emprunte la piste qui passe devant la maison d'un voisin : Alain Verrando, mis en examen depuis décembre 1991 pour assassinat et alors détenu pendant dix mois, est l'unique accusé à être renvoyé devant les assises. Les deux hommes se fixent du regard, dans un rituel quotidien, sans jamais se saluer. L'un est convaincu de la culpabilité de l'autre, qui clame son innocence. Après le crime, leurs familles sont demeurées dans ce village de six cents âmes, confiné sur un éperon rocheux de l'arrière-pays niçois, dans un climat de peurs et de rancœurs.

L'interminable huis clos est imposé par une série de négligences judiciaires dans un dossier où chacun sait pourtant que la haine a tué. Début décembre 2000, le dernier des ratés de la justice a été souligné par les protestations d'un vieil ami du berger. Christian Le Bozec, infirmier en Bretagne, s'était déplacé à Nice, le 6 novembre, afin de témoigner devant la cour d'assises des Alpes-Maritimes où devait comparaître Alain Verrando. Cité par la famille de Pierre Leschiera, il avait prévu de rapporter des éléments nouveaux sur le contexte ayant conduit à la mort du berger, assassiné à l'âge de trente-trois ans. Les deux amis s'étaient connus au Bénin, au début des années 80, où ils participaient à des projets humanitaires. De retour en France, le Breton a souvent rendu visite au berger, qui était devenu le parrain de son fils

et qui s'était installé à Castellar, auprès de ses parents, en 1982.

Dépit de ne pas avoir été entendu par les juges, M. Le Bozec confie à présent son témoignage : « La dernière fois que j'ai vu Pierre, en août 1990, je l'ai interrogé sur les menaces de mort voilées qui lui étaient adressées depuis des années par le clan Verrando. Pierre m'a répondu : "Ce ne sont plus des menaces, je suis désormais condamné à mort" ». Le Breton, qui a écrit courant novembre au président de la cour d'assises, ajoute que son ami lui avait raconté un « simulacre d'exécution » : le berger avait dû passer sous « la haie d'honneur composée par une dizaine de chasseurs qui avaient pointé leurs fusils vers lui ». De tout cela, M. Le Bozec n'a pu rendre compte, car la cour d'assises a renvoyé l'affaire à la session de septembre 2001.

En un commentaire rare, le président de la cour, Jean-Michel Malatrasi, a expliqué le report : « C'est malgré nous que nous avons décidé ce renvoi, mais cette décision est indispensable à la manifestation de la vérité. »

Il faut dire que, après neuf ans de procédure et trois juges d'instruction successifs, les magistrats ont découvert, le matin de l'audience, que les deux experts intervenus dans l'affaire manquaient à l'appel. Le premier, Loïck Le Ribault, est sous le coup d'un mandat d'arrêt, en fuite à l'étranger, selon les indications de M. Malatrasi ; l'ancien patron d'un laboratoire privé de Bordeaux (Le Carme, mis en liquidation judiciaire en septembre 1991) a dérogé au contrôle judiciaire qui lui était imposé et serait réfugié en Irlande. La seconde, Michèle Rudler, ex-directrice du laboratoire scientifique de la police de Paris, a été radiée de la liste des experts judiciaires ; sa citation devant la cour lui a en outre été expédiée à une mauvaise adresse. L'ensemble est particulièrement fâcheux. Non seulement parce que ces expertises constituent la princi-

pale charge retenue contre Alain Verrando, dont les mains et les vêtements présentaient d'importants résidus de tir dans les heures suivant le crime. Mais encore parce que les travaux des experts ont été interprétés différemment par les juges d'instruction successifs. Pour sortir de l'impasse, M. Malatrasi a ordonné un supplément d'information et désigné un collège d'experts chargés d'éclaircir les travaux de leurs anciens collègues.

Une autre étrangeté continue de peser sur le cours d'un dossier décidément singulier. Si Alain Verrando reste l'unique accusé, il n'est

## Une série d'altercations avaient opposé le berger au « clan Verrando » : une dizaine d'hommes, dont les deux frères de l'accusé, passionnés par la chasse et réputés violents

pas le seul à avoir été en conflit ouvert avec le berger assassiné. Au village, comme sous la plume des magistrats de l'instruction et du parquet, il est rappelé qu'une série d'altercations avaient opposé le berger au « clan Verrando » : un groupe d'une dizaine d'hommes de Castellar, dont les deux frères de l'accusé, passionnés par la chasse et réputés violents. L'origine de la querelle remontait à une histoire de droit de passage sur la piste conduisant à la bergerie. Trois jours avant de tomber dans un guet-apens, de recevoir une

décharge de chevrotines dans le dos puis d'être achevé d'un coup tiré en pleine tête par la même carabine de chasse, Pierre Leschiera avait ainsi déposé plainte à la gendarmerie à la suite de « menaces de mort » proférées par deux membres de la famille Verrando distincts de l'accusé.

Encore ce cercle familial n'est-il pas le seul à avoir été désigné, en fin d'enquête et en des termes identiques, par le parquet de Nice et le dernier juge d'instruction chargé du dossier. Tous deux ont déploré qu'un vieux chasseur de Castellar, Emile Muratore, lui aussi en conflit avec le berger, n'ait pas été renvoyé devant la justice. Les charges retenues à son encontre - des résidus de tir ont été prélevés sur une main de M. Muratore peu après le crime ; des cartouches d'un calibre obsolète (16 millimètres) correspondant à celles utilisées par l'assassin ont été retrouvées chez lui ; M. Muratore a affirmé « connaître l'assassin », selon une écoute téléphonique - ne sont pas négligeables. « Il est extrêmement regrettable qu'au vu d'un tel faisceau d'indices convergents, M. Muratore n'ait point été mis en examen », ont noté le parquet de Nice, en septembre 1999, ainsi que le magistrat instructeur. Mais la cour d'appel d'Aix a balayé cette analyse, en novembre 1999, lorsqu'elle a renvoyé le seul Alain Verrando devant les assises : « Ces éléments ne paraissent pas suffisants pour justifier une mise en examen de M. Muratore, son épouse assurant qu'il n'avait pas quitté le domicile familial le jour des faits. »

Après le report du procès, Castellar a replongé dans ses peurs et ses incertitudes. Alain Verrando, qui s'était constitué prisonnier à la veille de l'audience, a regagné le village. Cités comme témoins par l'accusé ou par la famille de la victime, une trentaine d'habitants de la commune ont fait de même.

Erich Inciyan

# De nouveaux vêtements découverts dans l'affaire des disparues de l'Yonne

La fouille des sites désignés par Emile Louis se poursuit

LES GENDARMES ont exhumé, mercredi 3 janvier, des vêtements féminins lors des fouilles effectuées sur l'un des sept sites de la commune de Rouvray (Yonne) désignés par Emile Louis, 66 ans, qui s'est accusé de meurtre de sept jeunes femmes disparues dans le département entre 1977 et 1979 (*Le Monde* du 16 décembre). Un squelette et des fragments d'habits avaient déjà été déterrés le 18 décembre sur l'un des autres endroits indiqués par l'ancien chauffeur de car. Par ailleurs, dans un communiqué rendu public mercredi 3 janvier, la Fédération des associations pour adultes et jeunes handicapés (Apajh) faisait part de sa décision de suspendre le comité départemental de l'Yonne, qui gère notamment l'Institut médico-éducatif de la rue Gratterry, à Auxerre, établissement où quatre des jeunes handicapées disparues avaient été scolarisées et où Emile Louis les conduisait. Cette décision a été prise dans l'attente « des explications que devra fournir l'association départementale, convoquée depuis le 21 décembre 2000 devant le conseil d'administration fédéral », dont la réunion est prévue le 12 janvier.

Mis en examen pour enlèvements et séquestrations par le juge Benoît Lewandoski, à Auxerre, Emile Louis fait également l'objet d'une plainte d'une jeune femme dans le département du Var, où il s'était installé à sa retraite en 1986, pour des faits commis en 1996. Dans l'Yonne, l'enquête sur cette affaire a mis au jour des dysfonctionnements, notamment de la part de l'association pour les jeunes adultes et handicapés (APJH), gestionnaire notamment de l'Institut médico-éducatif d'Auxerre fréquenté par les victimes (*Le Monde* du 27 décembre). Certains de ses responsables, dont Nicole Char-

rier, épouse de Pierre Charrier, directeur de l'Institut Gratterry de 1974 à 1983, et qui occupait les fonctions d'éducatrice en chef de l'établissement, avaient été mis en cause dans un rapport de l'Inspection générale des affaires sociales (IGAS) datant de 1993. Nicole Charrier, qui est devenue directrice en 1983 du foyer pour adultes handicapés Guette-Soleil, à Auxerre, avait apporté en 1982 un témoignage de moralité en faveur d'Emile Louis, accusé à l'époque d'abus sexuel sur la fille de sa compagne, pour lequel il a été condamné à quatre ans de prison ferme.

## GESTION CRITIQUÉE

Pierre Charrier, lui, a été condamné à six ans de prison en 1992 pour avoir abusé à plusieurs reprises d'une pensionnaire du foyer Guette-Soleil, Nathalie. « La jeune fille habite toujours au foyer en 1993 », indiquent les inspecteurs de l'IGAS, qui se demandent « comment la victime pourra établir avec la directrice du foyer [Nicole Charrier] » une « relation de confiance ». Le rapport critiquait également la gestion de Nicole Charrier, actuellement toujours directrice du foyer et compagne, depuis une dizaine d'années, de Georges Decuyper, président de l'APJH.

En suspendant son comité départemental de l'Yonne « devant l'urgence et la gravité des faits », le président de la Fédération des APAJH a rappelé que sa fédération « est prête à assumer la direction et la gestion des établissements comme elle l'a déjà proposé aux pouvoirs publics en 1993, à la suite du rapport IGAS, et en 1997, après contact avec l'avocat des familles » des victimes. Une enquête administrative et une enquête judiciaire ont été diligentées les 18 et 19 décembre.

Paul Benkimoun

# Elisabeth Guigou visite l'hôpital Poincaré, touché par la légionellose

LA MINISTRE de l'emploi et de la solidarité, Elisabeth Guigou, a effectué, mercredi 3 janvier, une visite à l'Hôpital européen Georges-Poincaré, dans le 15<sup>e</sup> arrondissement de Paris, pour faire le point sur l'épidémie de légionellose qui affecte l'établissement. Cinq cas de patients hospitalisés infectés par la bactérie *legionella* ont été découverts depuis la mi-décembre dans cet établissement inauguré le 21 décembre par le président de la République. L'une des personnes atteintes est sortie de l'hôpital « traitée et guérie de sa maladie et de la légionelle », selon la direction de l'établissement. M<sup>me</sup> Guigou a affirmé qu'« il faut avoir confiance dans cet hôpital ». Elle a notamment visité le service des urgences, dont l'ouverture, prévue mardi, a été repoussée sine die. « Les moyens supplémentaires mis en place par l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris [dans les hôpitaux voisins] en faveur de l'accueil des urgences de l'Ouest parisien sont maintenus », précise un communiqué de l'AP-HP.

## DÉPÊCHES

■ **JUSTICE** : la chambre criminelle de la Cour de cassation a rejeté, le 13 décembre 2000, le pourvoi de l'ancien PDG d'Alcatel-Alsthom, Pierre Suard, condamné le 23 mars 1999 pour « abus de biens sociaux » à deux ans de prison avec sursis et 2 millions de francs d'amende pour avoir fait payer par le groupe industriel d'importants travaux de sécurité à son domicile.

■ **FAIT DIVERS** : deux hommes sont morts, mercredi 3 janvier, dans un incendie d'origine accidentelle qui s'est déclaré dans un immeuble du 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Selon les premiers éléments de l'enquête, l'incendie est dû à l'explosion d'une petite bouteille de gaz qui se serait produite à la suite d'un court-circuit électrique.

■ **Une mère de famille a été mise en examen** pour assassinat et écroulée, mardi 2 janvier, pour avoir noyé son fils, âgé de neuf ans, dans la baignoire de son appartement à Montpellier (Hérault), dimanche. Cette femme, âgée de quarante-trois ans, a reconnu avoir prémédité son geste pour que son enfant ne retourne pas le lendemain chez son père, qui en avait la garde depuis deux ans. Le couple était en instance de divorce.

■ **SANTÉ PUBLIQUE** : un adolescent sedanais de dix-sept ans, souffrant d'une méningite à méningocoque probablement de type C, a été hospitalisé, mercredi 3 janvier, au CHU de Reims (Marne). Les personnes ayant fréquenté, le 29 décembre, le bar Le Gambrius, à Sedan (Ardenes), la discothèque Le Warquan, à Illy, et, le 30 décembre, le bar Le Pont-Neuf, à Sedan, sont invitées à se rendre à l'hôpital pour un traitement préventif.

■ **VACHE FOLLE** : une quarantaine d'agriculteurs du Calvados ont mené une opération « coup de poing », mercredi 3 janvier, à Caen, en murant la porte d'entrée de la direction départementale de l'agriculture. Les manifestants réclamaient des « mesures urgentes pour les éleveurs, la filière et ses emplois » et l'agrément du laboratoire d'analyses du département afin que soient lancés les tests systématiques de l'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB) chez les bovins de plus de trente mois. Aucun bovin ne pouvait être abattu depuis mardi dans le Calvados en l'absence de laboratoire. Le même jour, José Bové, porte-parole de la Confédération paysanne, et une cinquantaine d'agriculteurs ont manifesté à Privas (Ardèche) pour demander la mise en place de ces tests dans le département.

■ **Un cas d'ESB a été détecté en Haute-Loire** sur un animal provenant d'un autre département, a annoncé la préfecture, mercredi 3 janvier. La bête, ainsi qu'une autre vache issue du même troupeau et présentant des signes suspects, a été abattue.

# Le décollage de l'économie corse, défi majeur du processus de Matignon

Les élus attendent du futur statut une nouvelle impulsion. Agriculture en crise, secteur industriel faible, nouvelles technologies encore peu développées, sous-capitalisation chronique : le tourisme sera-t-il le moteur d'un développement alliant écologie, identité et ouverture sur l'Europe ?

AJACCIO, BASTIA

de notre envoyé spécial

L'un des enjeux des discussions sur l'évolution du statut de la Corse est l'aggiornamento de l'économie insulaire. Tout le monde, ici, en est conscient. Jean-Claude Guazzelli (RPR), vice-président du conseil exécutif de l'Assemblée de Corse et président de l'Agence de développement économique de la Corse (ADEC), est catégorique : «*En offrant les moyens de créer des pôles d'impulsion, le processus de Matignon est tourné vers cet objectif.*»

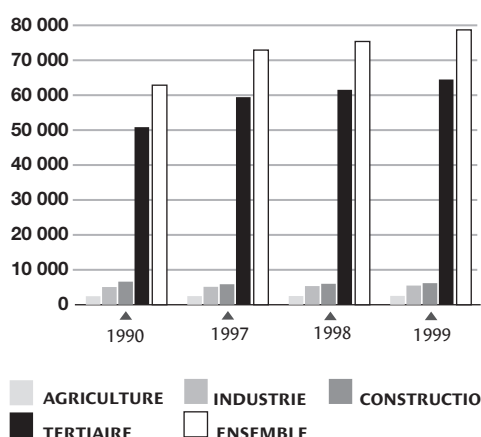
Pour la majorité des élus, cette réorganisation économique passe, en priorité, par le développement touristique : plus question, pour eux, de continuer à disserter sur la définition d'«*un tourisme acceptable*». Il s'agit maintenant d'avancer. Des orientations commencent à se dessiner, elles devraient être favorisées par la possibilité ouverte, dans l'avant-projet de gouvernement, d'adapter la «*loi littoral*» à la spécificité corse, qui inquiète précisément les défenseurs de l'environnement.

L'idée forte de M. Guazzelli est de faire véritablement entrer la Corse dans l'économie de marché. Même pour le tourisme – secteur aujourd'hui le mieux placé –, «*nous n'en faisons pas partie à ce stade parce que nous ne sommes pas une destination pour les tour-opérateurs*», précise-t-il. Pour l'écu RPR comme pour de nombreux acteurs économiques, la dynamisation du tourisme passe par le «*reconditionnement*» du parc hôtelier existant et la construction de huit à dix établissements de 150 à 300 chambres. Cela suppose d'offrir un dispositif d'accueil aux investisseurs, centré sur des avantages fiscaux, notamment sous la forme de crédits d'impôts.

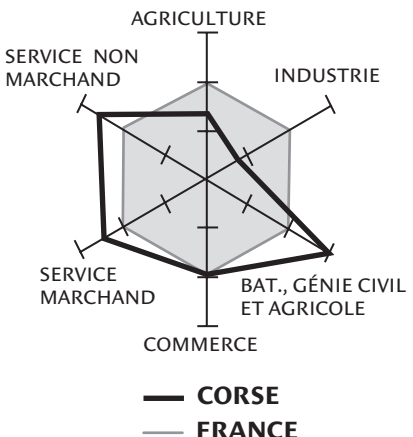
Si la philosophie générale est partagée par beaucoup, elle suscite des interrogations dans certains milieux, qui craignent que la pression touristique, relativement forte (2 millions de touristes pour une population de 260 000 habitants), n'augmente encore. C'est le cas de la mouvance écologiste et d'une partie des nationalistes : ils voudraient être certains que le développement touristique soit non seulement maîtrisé sur le littoral, mais qu'il profite aussi à l'arrière-pays

## Un tertiaire omniprésent et de fortes distorsions structurelles avec le continent

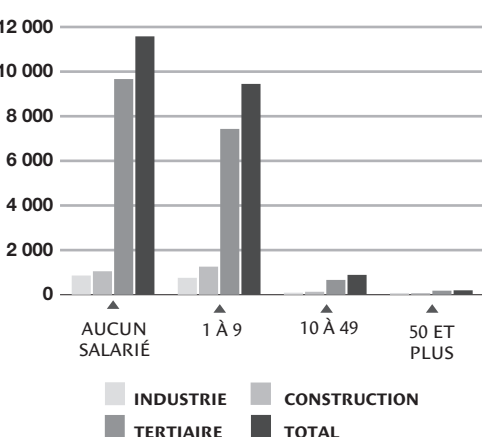
EMPLOIS SALARIÉS PAR SECTEUR D'ACTIVITÉ AU 1<sup>ER</sup> JANVIER 1999



ÉCART RELATIF DES PARTS DE VALEUR AJOUTÉE BRUTE SECTORIELLES EN 1996\*



ÉTABLISSEMENTS SELON L'ACTIVITÉ ET LA TAILLE EN CORSE AU 1<sup>ER</sup> JANVIER 2000 (hors agriculture)



(150 000 touristes), qui se désertifie chaque année un peu plus.

L'ADEC, qui reconnaît que l'intérieur est en «*danger*», songe à un modèle différent de celui qui prévaudrait sur la côte. Il s'agit de fonder le développement, dans une dizaine de «*territoires*», autour de thèmes porteurs correspondant aux activités traditionnelles (produits régionaux, artisanat, parcours pédestres et équestres, etc.). Là aussi, l'aménagement de la «*loi montagne*» envisagé apparaît à ses défenseurs comme une chance pour le tourisme vert. René Modat, président de la chambre d'agriculture de Corse-du-Sud, est cependant dubitatif sur la détermination des élus : «*On ne sent pas une volonté précise de développer le tourisme*

rural, alors que sans cela l'agriculture de montagne va disparaître.»

A l'évidence, les responsables corses ne pensent pas que l'agriculture, qu'elle soit de montagne ou de plaine, puisse être l'un des moteurs du décollage économique. En dehors de la viticulture, qui a su s'installer sur le créneau de la qualité, l'agriculture, handicapée par l'étalement des productions et des débouchés en Corse alors que les marchés sont internationaux et ultrac concurrentiels, fait face à de graves difficultés. C'est pourquoi les responsables corses sont le plus souvent favorables à une «*autre*» agriculture, fondée sur une politique de labellisation, de sorte que les produits soient clairement identifiés. Un tel développement, qui

devra respecter les contraintes européennes, s'inscrirait dans le cadre d'une économie «*écologique et identitaire*», prônée par l'Assemblée de Corse dans un rapport adopté il y a quelques mois et qui définit une «*ambition européenne pour la Corse*».

Ce type de production nécessite un fort apport de valeur ajoutée. Ce peut être le cas, par exemple, pour les fameux fromages et la charcuterie, comme cela a été fait pour le miel, qui a obtenu une Appellation d'origine contrôlée (AOC), la deuxième pour ce produit en France, avec l'appui du Critt (Centre régional d'innovation et de transfert technologique) de l'université de Corte.

Mais René Modat regrette la logique libérale communautaire : «*Appliquer la législation européenne, pour nous, [s'effectue] au détriment de la rentabilité.*» Et de stigmatiser l'aveuglement de Bruxelles : «*Comment comprendre qu'on doit appliquer les mêmes normes lorsqu'on traite 150 litres de lait par jour pour la fabrication de fromages, d'un côté, et 10 000 litres de l'autre ?*»

La structure de l'industrie corse est aussi révélatrice de la dimension de l'économie insulaire : seules 11 entreprises, sur un total de 1 723, comptent plus de 50 employés. 758 ont moins de 10 salariés, 861 aucun. La société la plus importante, Corse Composites aéronautiques, à côté d'Ajaccio, compte

130 salariés. Encore s'agit-il d'une filiale d'Aerospatiale, qui après de sérieux problèmes en 1993 a, semble-t-il, trouvé sa vitesse de croisière.

Au bout du compte, il est difficile de trouver de francs succès d'entreprises corses. Sauf, peut-être, dans les métiers jugés d'avenir. Comme l'aquaculture marine, qui a effectué une percée dans les golfes du Sud.

## Corse Composites aéronautiques, la société la plus importante, ne compte que 130 salariés

Avec une production avoisinant les 1 000 tonnes (lous et daurades), dont près de la moitié est exportée vers le marché européen, l'île est la troisième région de France dans ce secteur, après le Nord – Pas-de-Calais et Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Mais les dirigeants corses fondent le plus d'espoir sur la nouvelle économie. Trente ans après le début de Sophia Antipolis, sur la Côte d'Azur, l'île vient d'ouvrir un parc à Bastia, Futura Corse Techno-

pole, destiné à accueillir les entreprises de nouvelles technologies. Les 6 hectares déjà aménagés commencent à se remplir. Trois nouvelles entreprises (conception de logiciels, imagerie de synthèse, centre d'appel sur le Net) s'y sont installées. Viennent s'y ajouter cinq délocalisations, dont le centre de traitement des réservations de la Société nationale Corse-Méditerranée (SNCM). Le Conservatoire national des arts et métiers (CNAM) y organise un master sur les énergies renouvelables et doit créer plusieurs laboratoires de recherche. Miguèle Fabiani, directeur du parc, attend dans l'immédiat cinq implantations supplémentaires. Et de conclure : «*Qu'on ne vienne pas me dire que l'insularité est un frein !*»

Il n'empêche : la sous-capitalisation chronique de l'économie corse, conjuguée à un faible réseau d'établissements de formation (il n'existe pas, par exemple, d'école hôtelière), est un lourd handicap pour le développement de l'île. En dehors de la «*rente publique*», pour reprendre la formule de Michel Biggi, directeur à Ajaccio du réseau Eurisles (outil d'expression et de lobbying des îles européennes) – soit quelque 4 milliards de francs par an transférés par le Trésor français au titre de la spécificité corse, dont 170 millions octroyés par le budget européen –, les sources de financement sont rares. Ainsi, La Corse ne possède qu'un seul outil de capital-risque, Femu Qui, aux ressources limitées à 23 millions de francs.

Certes, M. Guazzelli fonde de grands espoirs sur l'effet d'entraînement de la loi-programme prévue par les accords de Matignon. Ce programme exceptionnel d'investissements – entre 12 et 13 milliards de francs sur quinze ans – portera sur les infrastructures, notamment l'installation d'un réseau télématique à haut débit. Mais, à moyen terme, les investissements privés de grande ampleur ne peuvent venir que de l'extérieur. Comme la rentabilité sur l'île est supposée être la plus grande dans le domaine du tourisme, les capitaux ont toutes les chances de se diriger principalement vers ce secteur. Vers la solution de facilité ?

M. S.

## Le drame des agriculteurs surendettés

AJACCIO-BASTIA

de notre envoyé spécial

«*Nous sommes sur un baril de poudre.*» Joseph Colombani, président nationaliste de la fédération de Haute-Corse de la Fédération nationale des syndicats des exploitants agricoles (Fnsea), est singulièrement alarmiste sur l'avenir de l'agriculture insulaire. L'endettement des exploitants, notamment celles situées dans la plaine orientale, explique cette dramatisation. Le récent refus du Conseil constitutionnel d'autoriser les agriculteurs à jour de cotisations pour 1999 et 2000 à bénéficier d'un plan d'apurement de leurs dettes sociales antérieures (*Le Monde* daté 31 décembre 2000-1<sup>er</sup> janvier 2001) n'est pas fait pour améliorer les choses.

La mise en valeur de 32 000 hectares de terres le long du littoral au sud de Bastia, dans les années 60, a conduit à un surendettement

qui frôle l'incompréhensible : pour des emprunts initiaux d'un total de 400 millions de francs, la dette des 1 600 agriculteurs intéressés atteint aujourd'hui 1,3 milliard de francs. M. Colombani tire de ses classeurs un dossier exemplaire de la situation, parmi tant d'autres : celui d'un adhérent de la fédération départementale dont la dette de départ était de 730 000 francs, et qui s'élevait maintenant à 3,1 millions de francs. Le responsable agricole évalue à 300 le nombre d'exploitations – soit une superficie de 9 000 hectares – qui pourraient être saisies et, pour lui, sans doute disparaître.

Jean-Claude Guazzelli (RPR), vice-président du conseil exécutif de l'Assemblée de Corse et président de l'Agence de développement économique de la Corse (ADEC), qui fut longtemps directeur régional du Crédit agricole, principal créancier de l'agriculture

insulaire, admet que la situation est inextricable, même s'il prend la précaution de ne pas chiffrer les cas désespérés : «*Il est certain qu'il y a des gens qui sont foutus mais, pour ceux-là, il faut imaginer des solutions de conversion et de réinsertion.*» Pour les autres, il estime que les partenaires naturels de l'agriculture corse, l'Etat et le Crédit agricole, doivent jouer leur rôle en favorisant l'élimination d'une partie de la dette. Jean Glavany, ministre de l'agriculture, a créé à cet effet une commission d'audit.

### ESPÈCES INADAPTÉES

Comment en est-on arrivé là ? Les choix de production n'ont pas toujours été judicieux. M. Colombani explique que, par exemple, le développement de la clémentine a, dans certains cas, entraîné la sélection d'espèces inadaptées à la Corse. Il rappelle aussi que les

quinz dernières campagnes de commercialisation de cet agrume se sont trouvées confrontées à treize grèves des transports maritimes, alors que la production globale annuelle de clémentines corses correspond à une semaine de consommation du continent. De son côté, le kiwi connaît aussi des difficultés, confronté aux grandes productions, telle celle de Nouvelle-Zélande, bien trop compétitives.

Face au nombre croissant d'agriculteurs pris au piège de l'endettement, qui alimentent grandement la mouvance nationaliste, les pouvoirs publics et les créanciers ont multiplié les plans de rééchelonnement des remboursements pour ne pas alourdir le climat politique. Ce laxisme a fini par alerter la justice, qui a ouvert une enquête et mis en examen le Crédit agricole de Corse et plusieurs de ses responsables.

Personne, parmi les agriculteurs, ne veut disparaître. C'est pourquoi ceux-ci demandent purement et simplement de limiter les remboursements à la dette initiale. Joseph Colombani, même s'il est pour le développement d'un tourisme maîtrisé, craint que les terres qui seraient retirées de l'agriculture ne fassent l'objet de spéculations immobilières destinées à construire des complexes touristiques. René Modat, président de la chambre d'agriculture de Corse-du-Sud, lui aussi favorable à un accroissement de l'activité touristique comme la plupart des responsables corses, est moins radical que son collègue de Bastia. Mais il est tout aussi catégorique : «*Il y en a qui sont en attente de la spéculation.*»

M. S.

## Les contraintes imposées par Bruxelles

L'Union européenne a développé deux types de «*lois*» qui contraignent ses Etats membres à faire respecter la législation européenne sur leur territoire :

● **Les règlements.** Arrêtés par les quinze, ils s'appliquent directement et concernent surtout l'agriculture. La latitude des gouvernements est pratiquement nulle. C'est, en partie, pour cette raison que ce secteur est hors processus de Matignon. Un exemple : la plantation de nouvelles superficies consacrées à la viticulture est strictement interdite. En outre, l'affaire des détournements des primes européennes à la vache

allaitante et de l'indemnité spéciale montagne, qui avait conduit la Commission européenne à la suspension des aides en 1994 et à stigmatiser l'inertie des autorités françaises, suscite beaucoup de suspicion à Bruxelles.

● **Les directives.** Adoptées conjointement par les quinze et le Parlement européen, elles doivent être transposées dans les législations nationales au terme d'un délai de deux à cinq ans. Dans le cas contraire, un Etat membre peut être condamné par la Cour de justice de Luxembourg. Il bénéficie d'un laps de temps pour ce faire, qui est très limité.

Ce corps législatif concerne, notamment, la consommation alimentaire (étiquetage qui permet de vérifier que les produits ne comportent pas d'ingrédients interdits), la pratique de la chasse, l'environnement et la pollution (donc la protection du littoral sous ces deux aspects), le respect de la concurrence, en regard des subventions consenties aux compagnies de transport et des aides fiscales accordées aux entreprises industrielles et aux sociétés de services. Des dérogations peuvent être consenties à l'issue de négociations avec Bruxelles. La Commission est, en tout cas, hostile à une prorogation des zones franches.

## TROIS QUESTIONS À...

JACQUES ROSSI

**1** Jacques Rossi, vous êtes secrétaire général du Syndicat des travailleurs corses (STC), qui revendique la «*corsification*» des emplois. Comment la définissez-vous ?

L'objectif est d'empêcher que les Corses soient discriminés sur le marché local du travail. D'autant moins que le taux de chômage ici est supérieur à la moyenne nationale. La fonction publique emploie moins de locaux que dans la plupart des régions, qui comptent plus de fonctionnaires originaires de chez elles. Selon ce critère, la Corse arrive en dix-huitième position.

Pour nous, à compétence égale, la priorité doit être donnée aux Corses. Ces derniers ne peuvent rivaliser avec les continentaux, beaucoup plus nombreux à se présenter aux concours et qui prennent les places la plupart du temps. Du coup, les étudiants qui sortent de l'université de Corte préfèrent renoncer et partir ailleurs. Il faudrait, au moins, appliquer un système qui consiste à obliger les gens à rester un minimum de cinq ans dans le poste qu'ils ont décroché en Corse, de sorte que leur passage ne relève pas que du carriérisme.

**2** Avez-vous la même position pour le secteur privé ?

Tout à fait. A compétence égale, on doit obliger les patrons à recruter des Corses. Ils ont tendance à se tourner vers les cadres du continent, parce qu'ils craignent que les Corses ne soient laxistes avec les personnels subalternes. En outre, les milieux patronaux restent toujours dans la logique qui consiste à croire que les continentaux sont meilleurs que les insulaires. Comment apprécier la compétence de ces derniers si on ne leur donne pas leur chance ?

**3** Ne craignez-vous pas que vos demandes soient interprétées comme un discours d'exclusion ?

Ce n'est certainement pas de l'exclusion. Pour le STC, un travailleur corse, c'est quelqu'un qui vit et travaille sur l'île. D'ailleurs, 40 % de nos 3 500 adhérents sont des non-Corses, parmi lesquels on trouve des continentaux mais aussi des Maghrébins, des Portugais, ou encore des Italiens. Pour nous, il y a le souci de stopper le dépeuplement, notamment dans la Corse de l'intérieur. Quand un jeune part, il ne revient qu'à la retraite.

Propos recueillis par Marcel Scotto

Recommandé par «Paris Pas cher»

DETAILLANT - GROSSISTE  
VEND AUX PARTICULIERS  
AVANT TRAVAUX  
VENTE EXCEPTIONNELLE  
DES MODÈLES D'EXPOSITION  
DE GRANDES MARQUES

MATELAS • SOMMIERS  
Fixes ou relevables

BULTEX - TRÉCA - EPÉDA -  
SIMMONS - DUNLOPILLO -  
PIRELLI - SWISSFLEX

Canapés - Salons - Clic-Clac...

DUVIVIER - STEINER - COULON -  
SUFREN ...

MOBECO

• 239 à 247, rue de Belleville  
Paris 19ème - M° Télégraphe

• 50, avenue d'Italie  
Paris 13ème - M° Place d'Italie

01.42.08.71.00

7 jours sur 7

## DISPARITIONS

# Madeleine Barbulée

## Des rôles de vieille dame excentrique

**LA COMÉDIENNE** Madeleine Barbulée, également auteur de pièces pour la jeunesse et peintre, est morte, lundi 1<sup>er</sup> janvier à Paris, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Née à Nancy (Meurthe-et-Moselle) le 2 septembre 1910, Madeleine Barbulée était montée sur les planches dès l'âge de trois ans. Après des études à l'école des beaux-arts de la ville et un premier prix de diction et de comédie au conservatoire local, elle avait rejoint l'équipe théâtrale du Groupe des étudiants catholiques (GEC), avant d'intégrer en 1936 la compagnie des Comédiens-routiers, jeune troupe issue du scoutisme et dirigée par Chanceler.

De 1940 à 1942, elle retrouve Grenier et Hussonot à Uriage. Elle tourne en leur compagnie dans les villages de la zone libre. Elle sert de « courrier » de la Résistance durant l'Occupation. Pierre Schaeffer l'engage comme speakerine du Radio-journal de la RDF (Radio-diffusion française), chargée de lire les messages des familles françaises à la recherche de leurs proches. Après la guerre,

outré la radio, elle sera de l'émission télévisée « Au théâtre ce soir » dès les origines.

Petite dame rieuse, aux cheveux blancs coupés court, Madeleine Barbulée avait débuté par des compositions de vieilles dames, d'Anglaises excentriques, de fofolles. Pendant toute sa carrière, elle fut cantonnée dans ces rôles, aux côtés de partenaires comme Robert Lamoureux, Michel Bouquet, Robert Hirsch, Guy Tréjean, Jean-Pierre Marielle, Michel Galabru ou Maria Pacôme. Elle participa à la création de plusieurs pièces de Félicien Marceau, Marcel Aymé, et, surtout, Jean Anouilh qui lui écrivit des rôles sur mesure, dans *La Valse des toréadors* ou *Les Poissons rouges*.

Elle a joué dans quelque cent cinquante pièces de théâtre et tourné dans près de trois cents films, sans compter les téléfilms, séries et pièces radiophoniques. On l'avait encore vue en octobre 2000 sur France 2, dans *Mémoires en fuite*, de François Marthouret, aux côtés de Geneviève Page et Bernard Lécocq.

# Edouard Guibert

## Journaliste de télévision et dirigeant syndical

**JOURNALISTE** de télévision et ancien président du Syndicat national des journalistes (SNJ), Edouard Guibert est mort dimanche 31 décembre 2000 des suites de maladie.

Né le 10 avril 1937 à Lyon, il était entré en 1960 à l'ORTF, à la radio puis au journal télévisé du bureau régional de Nancy où il participa, en 1963, à la création du Festival international de théâtre aux côtés de Jack Lang. Nommé reporter à France-Inter en 1967, il fut, en mai 1968, l'un des animateurs des luttes syndicales pour dénoncer la mainmise du pouvoir sur la radio-télévision publique. Licencié puis réintégré, il prit également une part très active, à la tête de la section ORTF du Syndicat national des journalistes (SNJ), lors des mouvements sociaux qui ont secoué l'organisme public au moment de son éclatement en 1974. Marquant son désaccord, il quitta alors Antenne 2 en invoquant la clause de conscience.

L'activité professionnelle d'Edouard Guibert est indissociable de son engagement syndical. Président du SNJ de 1970 à 1974, il fut parallèlement président de l'Union nationale des syndicats de journalistes (UNSJ).

En 1981, il est appelé par Guy Thomas, nommé PDG de France 3, pour réorganiser le réseau de la chaîne dont il devint, de 1982 jusqu'en 1984, directeur de l'information. Proche des réalités régionales, il finit par démissionner à la suite d'un désaccord avec le directeur général Serge Moati. Délégué de son organisation dans diverses organisations professionnelles, il prit également l'essentiel de son activité à la formation des jeunes journalistes au CFPJ. Homme de convictions ancrées à gauche, il apporta, ces dernières années, son soutien à l'hebdomadaire *Politis* dans son conseil de surveillance.

*Michel Delberghe*

■ **ROGER DUROURE**, ancien député (PS) des Landes, est mort dimanche 31 décembre 2000 à l'hôpital de Dax. Né le 8 octobre 1921 au Val-d'AJol (Vosges), instituteur agricole, Roger Duroure a été député des Landes de 1973 à 1986. Il a été conseiller régional d'Aquitaine (1973-1986) et conseiller général du canton de Mimizan (1979-1985). De juillet 1981 à février 1982, Roger Duroure a été parlementaire en mission auprès du premier ministre, Pierre Mauroy. Chargé de faire des propositions pour améliorer la gestion de la forêt, il avait remis un rapport qui proposait notamment d'associer la politique de la forêt à celle de l'industrie du bois.

■ **TANAQUIL LE CLERCQ**, ancienne danseuse étoile américaine, est morte dimanche 31 décembre 2000 dans un hôpital new-yorkais. Tanaquil Le Clercq était née à Paris, le 2 octobre 1929, d'une Américaine, Edith Whittemore, et de Jacques Le Clercq, un écrivain et poète français, mais ses parents s'installèrent à New York lorsqu'elle avait trois ans. Dès l'âge de quatre ans, elle suivit des cours de danse et entra en 1940 à l'Ecole de l'American Ballet, où elle eut notamment comme professeur George Balanchine. Devenue une des principales danseuses du New York City Ballet à partir de 1948, elle créa notamment de nombreuses chorégraphies de Balanchine, dont elle fut l'épouse de 1952 à 1969. En 1956, Tanaquil Le Clercq contracta la polio et resta paralysée des membres inférieurs. Cette fin tragique de sa carrière ne l'empêcha cependant pas de devenir professeur au Dance Theater de Harlem.

■ **JULIUS EPSTEIN**, scénariste américain, coauteur de *Casablanca*, de Michael Curtiz, est mort samedi 30 décembre 2000 à Los Angeles. Il était né le 22 août 1909 à New York. Une cinquantaine de ses scénarios furent portés à l'écran en soixante

ans de carrière à Hollywood, dont certains écrits avec son frère jumeau Philip, mort en 1952. Les frères Epstein et Howard Koch partagèrent en 1943 l'Oscar du meilleur scénario pour *Casablanca*. En quête de travail après son diplôme de journalisme, qu'il obtint durant la grande dépression, Julius Epstein devint scénariste en 1933 avant de signer un contrat avec la Warner en 1935, dont il fut un des piliers. Son nom figure également au générique d'*Un dimanche après-midi*, de Raoul Walsh (1941) et d'*Arsenic et vieilles dentelles*, de Frank Capra (1944).

■ **GEORGES RAYMOND**, fondateur et patron du circuit cinématographique français CGR Cinémas, est mort lundi 1<sup>er</sup> janvier à La Rochelle des suites d'un cancer du poumon, à l'âge de soixante-sept ans. Il avait commencé sa vie professionnelle dans une boutique d'horlogerie-bijouterie à Saintes (Charente-Maritime), sa ville natale, mais s'était rapidement dirigé vers l'exploitation cinématographique. En 1960, il avait acheté avec sa femme une salle de cinéma à Civray (Vienne) dans laquelle il assurait la projection, le nettoyage, la caisse et la vente de confiserie. Il rachète ensuite plusieurs salles avant de créer, en 1964, Prociné, une société spécialisée dans l'édition de programmes publicitaires pour le cinéma. Après quelques années uniquement consacrées à la publicité, il rachète le cinéma Olympia et le Café de la Paix à La Rochelle qu'il transforme en multiplexe. C'est le point de départ de CGR Cinémas (pour Cinémas Georges Raymond) qui gère trois cent cinquante salles de cinéma et vient d'ouvrir son dix-septième multiplexe à Bruay-la-Bussière, près de Béthune (Pas-de-Calais). Le groupe CGR Cinémas a réalisé 580 millions de francs de chiffre d'affaires et accueilli quatorze millions de spectateurs en 2000.

## AU CARNET DU « MONDE »

Naissances
<p><b>Guy et Cathy BOUTEVILLE-LECAT</b> ont le bonheur d'annoncer la naissance de leur petite-fille,</p> <p><b>Lou,</b></p> chez
<p><b>Hélène et Fabrice de CARNÉ CARNAVALET,</b></p> le 28 décembre 2000.

Anniversaires de naissance
<p>–<span> </span>Quinze ans<span> </span>!</p> Joyeux anniversaire à
<p><b>Pauline ABOUT.</b></p> Big bisous.
<p>Dad.</p>
<p>–<span> </span>Bon anniversaire,</p>
<p><b>Louis,</b></p> en souvenir du 5 janvier 1983.
<p>Le plus beau jour de notre vie. Que Dieu te protège.</p> <p>Tes parents qui t'aiment.</p> <p>J.-M.L. A.S.L.</p>

Cher Papa,
<p>nout te souhaitons, avec l'ensemble de la famille, un très heureux anniversaire en ce jour du 5 janvier 2001.</p>
<p>Jean-Pierre, Gilles, Florence.</p>

Décès
<p>–<span> </span>Poitiers.</p> <p>M<sup>me</sup> Colette Bloch, son épouse, Laurent, Isabelle, Martine, ses enfants, Ses petits-enfants, M<sup>me</sup> Marianne Milhaud, M<sup>me</sup> Claude Bloch, ses sœurs, Ses neveux et nièces, font part du décès de</p> <p><b>M. Michel BLOCH,</b> officier des Palmes académiques, médaille de la Résistance avec rosette.</p> <p>Ses obsèques ont eu lieu le mercredi 3 janvier 2001, à l'espace funéraire de Poitiers.</p> <p>138, rue de la Mérigotte, 86000 Poitiers.</p>
<p>–<span> </span>Claudine et Claude Mendes et leur fille, Lucette Boukhors et ses enfants, Alain et Annick Boukhors et leurs enfants, Daniel et Joyce Boukhors et leurs enfants, ses enfants et petits-enfants, ont la tristesse de faire part du décès de</p>
<p><b>M<sup>me</sup> Juliette BOUKHORS,</b></p> survenu le 2 janvier 2001.
<p>Les obsèques ont eu lieu le mercredi 3 janvier, au cimetière de Pantin.</p> <p>Cet avis tient lieu de faire-part.</p> <p>115 <i>bis</i>, rue de Paris, 94220 Charenton-le-Pont.</p>

<p>–<span> </span>Jacotte et Marianne Caupenne, M. et M<sup>me</sup> André Saragné, leurs enfants et petits-enfants, ont la tristesse d'annoncer le décès de</p> <p><b>M<sup>me</sup> Jean CAUPENNE,</b> née <b>Marie-Claude BALDENS-PERGER,</b></p> survenu le 26 décembre 2000, à Pau.
<p>L'inhumation a eu lieu au cimetière de Durfort (Tarn).</p>
<p>–<span> </span>Magali Gauthier, son épouse, Gilles et Brigitte Gauthier, Hélène et Laurent Kaspi, Marie, Sophie, Elise et Mathilde, Parents et alliés, ont la douleur de faire part du décès de</p>
<p><b>M. Georges GAUTHIER,</b> docteur en droit, ancien receveur régional des douanes, avocat,</p> survenu le 1 <sup>er</sup> janvier 2001, à l'âge de soixante-dix ans.
<p>Les obsèques auront lieu le vendredi 5 janvier, à 14 h 15, au cimetière d'Eygalières (Bouches-du-Rhône).</p> <p>Cet avis tient lieu de faire-part.</p>

<p>–<span> </span>Marie et Patrick Giacometti-Bertin, Jacques et Christine Giacometti et leurs filles Pauline et Lucie, Jean-Louis Giacometti, ses enfants et petits-enfants, ont la tristesse de faire part du décès de</p>
<p><b>Mathieu Joseph François GIACOMETTI,</b></p> survenu le 31 décembre 2000, à Paris, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.
<p>La levée de corps aura lieu le vendredi 5 janvier 2001, à 8 h 45, à la chambre funéraire de l'hôpital Cochin, 12, rue Méchain, Paris-14<sup>e</sup>.</p> <p>Il sera inhumé au cimetière de Grosseto (Corse), dans le caveau de famille, le samedi 6 janvier.</p>
<p>163, rue de Sèvres, 75015 Paris.</p>

<p>–<span> </span>Philippe et Michel Gribinski, ses enfants, Serge et Banafsheh, Sonia, Mélanie, Elsa, ses petits-enfants, Raphaël, Léo, Lucas, ses arrière-petits-enfants, Abigail, Michela, ses belles-filles,</p> <p>Linette Cotta, sa sœur, Françoise, Jacques Cotta, Eliane Meltzer, ses nièces et neveu, Renée Hatem, Huguette Weil,</p> ont la tristesse d'annoncer le décès de
<p><b>Emilie GRIBINSKI,</b> née <b>PIPERNO,</b></p> survenu le 27 décembre 2000, dans sa quatre-vingt-seizième année,
<p>et rappellent la mémoire de son époux,</p>
<p><b>Silvain GRIBINSKI,</b></p> disparu le 6 mars 1980.
<p>Les obsèques ont eu lieu aux Hogues (Eure), dans l'intimité.</p> <p>97, place Emile-Jamais, 30670 Aigues-Vives. 38, rue de Turenne, 75003 Paris.</p>

<p>–<span> </span>Marie et Patrick Giacometti-Bertin, Jacques et Christine Giacometti et leurs filles Pauline et Lucie, Jean-Louis Giacometti, ses enfants et petits-enfants, ont la tristesse de faire part du décès de</p>
<p><b>Mathieu Joseph François GIACOMETTI,</b></p> survenu le 31 décembre 2000, à Paris, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.
<p>La levée de corps aura lieu le vendredi 5 janvier 2001, à 8 h 45, à la chambre funéraire de l'hôpital Cochin, 12, rue Méchain, Paris-14<sup>e</sup>.</p> <p>Il sera inhumé au cimetière de Grosseto (Corse), dans le caveau de famille, le samedi 6 janvier.</p>
<p>163, rue de Sèvres, 75015 Paris.</p>

<p>–<span> </span>Philippe et Michel Gribinski, ses enfants, Serge et Banafsheh, Sonia, Mélanie, Elsa, ses petits-enfants, Raphaël, Léo, Lucas, ses arrière-petits-enfants, Abigail, Michela, ses belles-filles,</p> <p>Linette Cotta, sa sœur, Françoise, Jacques Cotta, Eliane Meltzer, ses nièces et neveu, Renée Hatem, Huguette Weil,</p> ont la tristesse d'annoncer le décès de
<p><b>Emilie GRIBINSKI,</b> née <b>PIPERNO,</b></p> survenu le 27 décembre 2000, dans sa quatre-vingt-seizième année,
<p>et rappellent la mémoire de son époux,</p>
<p><b>Silvain GRIBINSKI,</b></p> disparu le 6 mars 1980.
<p>Les obsèques ont eu lieu aux Hogues (Eure), dans l'intimité.</p> <p>97, place Emile-Jamais, 30670 Aigues-Vives. 38, rue de Turenne, 75003 Paris.</p>

– M<sup>me</sup> Philippe Letessier, née Yannick Garnaud, son épouse, Eric et Florence Letessier, Lionel et Tania Letessier, Frédéric et Corinne Letessier, Philippe et Emmanuelle Malevergne de Lafaye, ses enfants, Raphaël, Margaux, Florian, Albane, Flore, Solenn, Thibault, Opaline, Chloé et Léa, ses dix petits-enfants, Joëlle Letessier, sa sœur, Céline Hartman, sa nièce et ses enfants, Jeanne et Jules, Colette Letessier, M. et M<sup>me</sup> Jean-Pierre David, ses cousins, ont la tristesse de faire part du rappel à Dieu de

<p>–<span> </span>M<sup>me</sup> Jean de Tonnac de Villeneuve, son épouse, Anne de Tonnac et ses enfants, Philippe et Pascale de Tonnac-Nivet et leurs enfants, Claire et Denis Pelletier-de Tonnac et leur fille, Rémy et Maëlle de Tonnac-Llopis et leurs enfants, ses frères et leur famille, ses beaux-frères et belles-sœurs de Tonnac, Monnier, Leenhardt, font part du rappel à Dieu de</p>
<p><b>Jean de TONNAC de VILLENEUVE,</b> avocat honoraire à la cour,</p> le mercredi 3 janvier 2001.
<p>Un service d'action de grâces sera célébré le vendredi 5 janvier, à 15 heures, au temple de la rue Brueys à Montpellier.</p> <p>«<span> </span><i>Ton salut remplira de joie mon cœur. C'est celui qui marche dans l'intégrité, qui pratique la justice, qui dit la vérité telle qu'elle est dans son cœur. L'homme intègre a accès auprès de Dieu.</i><span> </span>» Psaumes 13-15.</p>
<p>16, rue de la Merci, 34000 Montpellier.</p>

<p>–<span> </span>M<sup>me</sup> Jean Widmann, son épouse, Bernard et Nicole Widmann, Philippe Algan, Rolande Widmann, Geneviève et Yann Razafindramonta, Odile et Roger Gayte, ses enfants et alliés, ses petits-enfants et arrière-petit-fils, ont la tristesse d'annoncer le décès de</p>
<p><b>Jean WIDMANN,</b></p> survenu le mardi 2 janvier 2001, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.
<p>La cérémonie religieuse a eu lieu le jeudi 4 janvier, en la chapelle Sainte-Anne de Toulon, suivie de l'inhumation au cimetière du Beausset.</p>
<p>Le présent avis tient lieu de faire-part.</p> <p>911, boulevard du Faron, 83200 Toulon. 10, rue Vandrezanne, 75013 Paris.</p>

<p>–<span> </span>M<sup>me</sup> Jean Widmann, son épouse, Bernard et Nicole Widmann, Philippe Algan, Rolande Widmann, Geneviève et Yann Razafindramonta, Odile et Roger Gayte, ses enfants et alliés, ses petits-enfants et arrière-petit-fils, ont la tristesse d'annoncer le décès de</p>
<p><b>Jean WIDMANN,</b></p> survenu le mardi 2 janvier 2001, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.
<p>La cérémonie religieuse a eu lieu le jeudi 4 janvier, en la chapelle Sainte-Anne de Toulon, suivie de l'inhumation au cimetière du Beausset.</p>
<p>Le présent avis tient lieu de faire-part.</p> <p>911, boulevard du Faron, 83200 Toulon. 10, rue Vandrezanne, 75013 Paris.</p>

Rectificatifs
<p>–<span> </span>Dans le faire-part de décès de</p> <p><b>M. Louis-René des FORÊTS,</b></p> paru dans le carnet daté mercredi 4 janvier 2001, il fallait lire <span> </span> : <p>La levée du corps aura lieu le vendredi 5 janvier, à 9 heures, à l'amphithéâtre de l'hôpital Cochin, 12, rue Méchain, Paris-14<sup>e</sup>.</p>

Conférences
<p>–<span> </span>A l'invitation du Bnaï-Brith Ben Gourion, le professeur Maurice-Ruben Hayoun traitera du thème suivant<span> </span>: «<span> </span><b>Comment prénomme-t-on les enfants dans le judaïsme<span> </span>? Un enfant peut-il porter le prénom de son grand-père ou de sa grand-mère<span> </span>? En est-il la réincarnation<span> </span>?</b><span> </span>»</p> <p><b>Le jeudi 11 janvier 2001, à 20 h 15, salle des mariages de la mairie du 16<sup>e</sup>, 71, avenue Henri-Martin, Paris-16<sup>e</sup>.</b></p> <p>Renseignements<span> </span>: Tél.<span> </span>: 01-40-82-26-02. E-mail<span> </span>: <b>mrh@consistoire.org</b></p>

<p>–<span> </span>Conférences du Marais<span> </span>: «<span> </span><b>Le monde, subir ou agir</b><span> </span>». Quatre conférences, quatre mercredis de suite, à 20 h 30, à l'église réformée du Marais, entrée crypte<span> </span>: 15, rue Castex, Paris-4<sup>e</sup>, métro Bastille. Entrée libre. Libre participation aux frais.</p> <p>«<span> </span><b>Parents aujourd'hui</b><span> </span>». Le 10 janvier, avec Frédéric de Coninck (sociologue) et Pierre Lassus (psychopédiatre).</p> <p>«<span> </span><b>Précarité et famille</b><span> </span>». Le 17 janvier, avec Emmanuel Terray (sociologue) et Nicole Leguy (directrice du CASP).</p> <p>«<span> </span><b>Secte et liberté</b><span> </span>». Le 24 janvier, avec Jean-Arnold de Clermont (président de la Fédération protestante de France) et Jean-Paul Willaime (sociologue).</p> <p>«<span> </span><b>Pourquoi travailler<span> </span>?</b><span> </span>» Le 31 janvier, avec Olivier Abel (philosophe) et Jean-Paul Morley (pasteur).</p>
<p><b>Communications diverses</b></p> <p><b>LE COLLÈGE DES ÉTUDES JUIVES (AIU)</b> organise avec l'université Paris-IV - Sorbonne <b>le dimanche 21 janvier (et non le 7)</b> son cinquième dialogue biblique</p> <p><b>La faute d'Eve</b></p>
<p>–<span> </span>Pierre Mendès France aurait eu quatre-vingt-quatorze ans, le 11 janvier 2001. A cette occasion, Jean-Pierre Chevènement tiendra une conférence sur le thème «<span> </span><b>Qu'est-ce qu'une République moderne aujourd'hui<span> </span>?</b><span> </span>», mardi 9 janvier, à 18 heures, dans les locaux de l'Institut Pierre-Mendès-France, 52, rue du Cardinal-Lemoine, Paris-5<sup>e</sup>. Tél.<span> </span>: 01-44-27-18-81.</p>

<p>–<span> </span>Conférences du Marais<span> </span>: «<span> </span><b>Le monde, subir ou agir</b><span> </span>». Quatre conférences, quatre mercredis de suite, à 20 h 30, à l'église réformée du Marais, entrée crypte<span> </span>: 15, rue Castex, Paris-4<sup>e</sup>, métro Bastille. Entrée libre. Libre participation aux frais.</p> <p>«<span> </span><b>Parents aujourd'hui</b><span> </span>». Le 10 janvier, avec Frédéric de Coninck (sociologue) et Pierre Lassus (psychopédiatre).</p> <p>«<span> </span><b>Précarité et famille</b><span> </span>». Le 17 janvier, avec Emmanuel Terray (sociologue) et Nicole Leguy (directrice du CASP).</p> <p>«<span> </span><b>Secte et liberté</b><span> </span>». Le 24 janvier, avec Jean-Arnold de Clermont (président de la Fédération protestante de France) et Jean-Paul Willaime (sociologue).</p> <p>«<span> </span><b>Pourquoi travailler<span> </span>?</b><span> </span>» Le 31 janvier, avec Olivier Abel (philosophe) et Jean-Paul Morley (pasteur).</p>
<p><b>Communications diverses</b></p> <p><b>LE COLLÈGE DES ÉTUDES JUIVES (AIU)</b> organise avec l'université Paris-IV - Sorbonne <b>le dimanche 21 janvier (et non le 7)</b> son cinquième dialogue biblique</p> <p><b>La faute d'Eve</b></p>
<p>–<span> </span>Pierre Mendès France aurait eu quatre-vingt-quatorze ans, le 11 janvier 2001. A cette occasion, Jean-Pierre Chevènement tiendra une conférence sur le thème «<span> </span><b>Qu'est-ce qu'une République moderne aujourd'hui<span> </span>?</b><span> </span>», mardi 9 janvier, à 18 heures, dans les locaux de l'Institut Pierre-Mendès-France, 52, rue du Cardinal-Lemoine, Paris-5<sup>e</sup>. Tél.<span> </span>: 01-44-27-18-81.</p>

<p><b>CARNET DU MONDE</b> <b>TARIFS ANNÉE 2001 -TARIF à la ligne</b></p>
<b>DÉCÈS, REMERCIEMENTS, AVIS DE MESSE, ANNIVERSAIRES DE DÉCÈS 141 F TTC - 21,50 €</b> <b>TARIF ABONNÉS 119 FTTC - 18,14 €</b>
<b>NAISSANCES, ANNIVERSAIRES, MARIAGES, FIANÇAILLES, PACS 600 F TTC - 91,47 € FORFAIT 10 LIGNES</b> <b>TARIF ABONNÉS 491 F TTC - 74,85 € FORFAIT 10 LIGNES</b> <b>La ligne suppl.<span> </span>: 60 FTTC - 9,15 €</b> <b>THÈSES - ÉTUDIANTS<span> </span>: 85 FTTC - 12,96 €</b> <b>COLLOQUES - CONFÉRENCES<span> </span>:</b> <b>10,42</b> <b>consulteur</b>
<b>☎ 01.42.17.39.80 + 01.42.17.38.42 Fax<span> </span>: 01.42.17.21.36 e-mail: carnet@monddepub.fr</b> Les lignes en capitales grasses sont facturées sur la base de deux lignes. Les lignes en blanc sont obligatoires et facturées.

– M<sup>me</sup> Philippe Letessier, née Yannick Garnaud, son épouse, Eric et Florence Letessier, Lionel et Tania Letessier, Frédéric et Corinne Letessier, Philippe et Emmanuelle Malevergne de Lafaye, ses enfants, Raphaël, Margaux, Florian, Albane, Flore, Solenn, Thibault, Opaline, Chloé et Léa, ses dix petits-enfants, Joëlle Letessier, sa sœur, Céline Hartman, sa nièce et ses enfants, Jeanne et Jules, Colette Letessier, M. et M<sup>me</sup> Jean-Pierre David, ses cousins, ont la tristesse de faire part du rappel à Dieu de

<p>–<span> </span>M<sup>me</sup> Philippe Letessier, née Yannick Garnaud, son épouse, Eric et Florence Letessier, Lionel et Tania Letessier, Frédéric et Corinne Letessier, Philippe et Emmanuelle Malevergne de Lafaye, ses enfants, Raphaël, Margaux, Florian, Albane, Flore, Solenn, Thibault, Opaline, Chloé et Léa, ses dix petits-enfants, Joëlle Letessier, sa sœur, Céline Hartman, sa nièce et ses enfants, Jeanne et Jules, Colette Letessier, M. et M<sup>me</sup> Jean-Pierre David, ses cousins, ont la tristesse de faire part du rappel à Dieu de</p>
<p><b>M. Philippe LETESSIER,</b></p> le 30 décembre 2000.
<p>La cérémonie religieuse aura lieu le vendredi 5 janvier 2001, à 14 heures, en l'église Saint-Pierre de Neuilly-sur-Seine.</p>
<p>–<span> </span>Nous avons le regret de faire part du décès de</p>
<p><b>M. Roger LORENTZ,</b> maire des Clérimois (Yonne), président du syndicat Nord-Est de la SAUR.</p> <p>Germaine Lorentz, son épouse, Gérard, Chantal, Alain, Hervé Lorentz, ses enfants, Ses petits-enfants.</p>

<p>–<span> </span>M<sup>me</sup> Jean Widmann, son épouse, Bernard et Nicole Widmann, Philippe Algan, Rolande Widmann, Geneviève et Yann Razafindramonta, Odile et Roger Gayte, ses enfants et alliés, ses petits-enfants et arrière-petit-fils, ont la tristesse d'annoncer le décès de</p>
<p><b>Jean WIDMANN,</b></p> survenu le mardi 2 janvier 2001, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.
<p>La cérémonie religieuse a eu lieu le jeudi 4 janvier, en la chapelle Sainte-Anne de Toulon, suivie de l'inhumation au cimetière du Beausset.</p>
<p>Le présent avis tient lieu de faire-part.</p> <p>911, boulevard du Faron, 83200 Toulon. 10, rue Vandrezanne, 75013 Paris.</p>

<p>–<span> </span>M<sup>me</sup> Philippe Letessier, née Yannick Garnaud, son épouse, Eric et Florence Letessier, Lionel et Tania Letessier, Frédéric et Corinne Letessier, Philippe et Emmanuelle Malevergne de Lafaye, ses enfants, Raphaël, Margaux, Florian, Albane, Flore, Solenn, Thibault, Opaline, Chloé et Léa, ses dix petits-enfants, Joëlle Letessier, sa sœur, Céline Hartman, sa nièce et ses enfants, Jeanne et Jules, Colette Letessier, M. et M<sup>me</sup> Jean-Pierre David, ses cousins, ont la tristesse de faire part du rappel à Dieu de</p>
<p><b>M. Philippe LETESSIER,</b></p> le 30 décembre 2000.
<p>La cérémonie religieuse aura lieu le vendredi 5 janvier 2001, à 14 heures, en l'église Saint-Pierre de Neuilly-sur-Seine.</p>
<p>–<span> </span>Nous avons le regret de faire part du décès de</p>
<p><b>M. Roger LORENTZ,</b> maire des Clérimois (Yonne), président du syndicat Nord-Est de la SAUR.</p> <p>Germaine Lorentz, son épouse, Gérard, Chantal, Alain, Hervé Lorentz, ses enfants, Ses petits-enfants.</p>

<p>–<span> </span>M<sup>me</sup> Jean Widmann, son épouse, Bernard et Nicole Widmann, Philippe Algan, Rolande Widmann, Geneviève et Yann Razafindramonta, Odile et Roger Gayte, ses enfants et alliés, ses petits-enfants et arrière-petit-fils, ont la tristesse d'annoncer le décès de</p>
<p><b>Jean WIDMANN,</b></p> survenu le mardi 2 janvier 2001, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.
<p>La cérémonie religieuse a eu lieu le jeudi 4 janvier, en la chapelle Sainte-Anne de Toulon, suivie de l'inhumation au cimetière du Beausset.</p>
<p>Le présent avis tient lieu de faire-part.</p> <p>911, boulevard du Faron, 83200 Toulon. 10, rue Vandrezanne, 75013 Paris.</p>

<p>–<span> </span>M<sup>me</sup> Philippe Letessier, née Yannick Garnaud, son épouse, Eric et Florence Letessier, Lionel et Tania Letessier, Frédéric et Corinne Letessier, Philippe et Emmanuelle Malevergne de Lafaye, ses enfants, Raphaël, Margaux, Florian, Albane, Flore, Solenn, Thibault, Opaline, Chloé et Léa, ses dix petits-enfants, Joëlle Letessier, sa sœur, Céline Hartman, sa nièce et ses enfants, Jeanne et Jules, Colette Letessier, M. et M<sup>me</sup> Jean-Pierre David, ses cousins, ont la tristesse de faire part du rappel à Dieu de</p>
<p><b>M. Philippe LETESSIER,</b></p> le 30 décembre 2000.
<p>La cérémonie religieuse aura lieu le vendredi 5 janvier 2001, à 14 heures, en l'église Saint-Pierre de Neuilly-sur-Seine.</p>
<p>–<span> </span>Nous avons le regret de faire part du décès de</p>
<p><b>M. Roger LORENTZ,</b> maire des Clérimois (Yonne), président du syndicat Nord-Est de la SAUR.</p> <p>Germaine Lorentz, son épouse, Gérard, Chantal, Alain, Hervé Lorentz, ses enfants, Ses petits-enfants.</p>

<p>–<span> </span>M<sup>me</sup> Philippe Letessier, née Yannick Garnaud, son épouse, Eric et Florence Letessier, Lionel et Tania Letessier, Frédéric et Corinne Letessier, Philippe et Emmanuelle Malevergne de Lafaye, ses enfants, Raphaël, Margaux, Florian, Albane, Flore, Solenn, Thibault, Opaline, Chloé et Léa, ses dix petits-enfants, Joëlle Letessier, sa sœur, Céline Hartman, sa nièce et ses enfants, Jeanne et Jules, Colette Letessier, M. et M<sup>me</sup> Jean-Pierre David, ses cousins, ont la tristesse de faire part du rappel à Dieu de</p>
<p><b>M. Philippe LETESSIER,</b></p> le 30 décembre 2000.
<p>La cérémonie religieuse aura lieu le vendredi 5 janvier 2001, à 14 heures, en l'église Saint-Pierre de Neuilly-sur-Seine.</p>
<p>–<span> </span>Nous avons le regret de faire part du décès de</p>
<p><b>M. Roger LORENTZ,</b> maire des Clérimois (Yonne), président du syndicat Nord-Est de la SAUR.</p> <p>Germaine Lorentz, son épouse, Gérard, Chantal, Alain, Hervé Lorentz, ses enfants, Ses petits-enfants.</p>

<p>–<span> </span>M<sup>me</sup> Philippe Letessier, née Yannick Garnaud, son épouse, Eric et Florence Letessier, Lionel et Tania Letessier, Frédéric et Corinne Letessier, Philippe et Emmanuelle Malevergne de Lafaye, ses enfants, Raphaël, Margaux, Florian, Albane, Flore, Solenn, Thibault, Opaline, Chloé et Léa, ses dix petits-enfants, Joëlle Letessier, sa sœur, Céline Hartman, sa nièce et ses enfants, Jeanne et Jules, Colette Letessier, M. et M<sup>me</sup> Jean-Pierre David, ses cousins, ont la tristesse de faire part du rappel à Dieu de</p>
<p><b>M. Philippe LETESSIER,</b></p> le 30 décembre 2000.
<p>La cérémonie religieuse aura lieu le vendredi 5 janvier 2001, à 14 heures, en l'église Saint-Pierre de Neuilly-sur-Seine.</p>
<p>–<span> </span>Nous avons le regret de faire part du décès de</p>
<p><b>M. Roger LORENTZ,</b> maire des Clérimois (Yonne), président du syndicat Nord-Est de la SAUR.</p> <p>Germaine Lorentz, son épouse, Gérard, Chantal, Alain, Hervé Lorentz, ses enfants, Ses petits-enfants.</p>

<p>–<span> </span>M<sup>me</sup> Philippe Letessier, née</p>
--

VOYAGE DANS 1 LA CARAÏBE

# Porto Rico l'américaine

**O**N ne peut pas répéter que Cuba est une île à la dérive, on ne peut pas relater la souffrance du peuple sous le régime issu d'une révolution trahie, on ne peut pas traduire les réquisitoires de la romancière Zoé Valdès, sans se poser la question : et à côté, les choses, comment vont-elles ? Porto Rico, par exemple : voici un pays, un peuple, que tout rapproche de Cuba. Même mer, même climat tropical justifiant le titre de « perle des Caraïbes ». Même année de découverte par Christophe Colomb. Mêmes peuplement, colons et esclaves, après l'extinction des habitants d'origine. Mêmes luttes d'indépendance contre la métropole. Et puis, en 1898, brusque divergence : Cuba, à l'issue de la guerre d'indépendance et du traité entre l'Espagne et les Etats-Unis, devient une république indépendante – une indépendance longtemps étroitement surveillée. Porto Rico devient une colonie nord-américaine, pour évoluer vers le statut d'« Etat libre associé » des Etats-Unis, dont la forme actuelle a été définitivement acquise en 1952.

Tout concourt donc pour faire de San Juan de Porto-Rico et de La Havane des sœurs jumelles. Et je me dis, en débarquant : puisque tous les voyageurs qui sont passés par La Havane s'accordent pour décrire une ville qui, au lendemain de la Révolution, il y a quarante ans, s'est figée dans le temps, une ville qui n'a pas connu les transformations des grandes cités modernes, ce qui fait pour beaucoup son charme à la fois nostalgique et pathétique, eh bien ! je vais trouver à San Juan une image de ce qu'elle aurait pu devenir si elle avait poursuivi sa marche dans la modernité ; et si la révolution castriste selon les uns, le blocus américain pour les autres, ou les deux, n'en avaient pas fait une ville déshéritée.

Pour l'heure, ce que nous trouvons, c'est, au contrôle des passeports, la petite carte verte qui nous accorde le droit de séjourner trois mois sur le territoire des Etats-Unis, en nous rappelant, en anglais, que nous sommes censés ne pas nous adonner à la drogue et ne jamais avoir été atteints de maladies honteuses. A ces conditions, bienvenue aux Etats-Unis. Et accessoirement à Porto Rico. Nous cherchons la navette, le bus. En vain. Nos questions se heurtent à ce qui doit être l'équivalent, en anglais, d'un haussement d'épaules. En anglais, parce qu'un touriste qui débarque doit, c'est évident, parler cette langue, à l'exception de toute autre. Un haussement d'épaules parce que nous n'avons qu'à prendre un taxi, « comme tout le monde ». Et aussi parce qu'il n'y a pas de centre-ville. Il y a bien la *ciudad vieja*, la vieille ville, mais elle est tout sauf au centre : sur une étroite péninsule, entre mer et lagune, à l'extrémité de l'agglomération, elle-même en longueur. Il en faut moins pour nous décourager. Va pour cette destination. Et en cherchant bien, nous finissons par trouver un bus qui mène à tel arrêt, où nous en trouverons un autre, qui lui-même... Entre deux bus, une demi-heure d'attente : nous aurons tout loisir de contempler le paysage sous la chaleur moite. D'immenses avenues bordées de flamboyants et de palmiers, des embouteillages monstres de grosses voitures dernier modèle, des buildings d'affaires, des centres de jeux, des banques, toutes les usines à bouffe connues, et une sorte d'entonnnoir renversé en béton, genre palais des sports, qui affiche – toujours en anglais – des combats de coqs.

Il faudra nous y faire. San Juan est une ville où tout habitant qui se respecte se doit d'avoir sa voiture. Les distances sont franchissables à pied, les artères en forme d'autoroutes impraticables, les transports en commun en désuétude. D'ailleurs, suants et soufflants avec nos sacs, nous faisons figure de Martiens, à côté de quelques passagers placides étonnés de notre présence : ménagères sur le retour, écoliers en uniforme, désœuvrés indéfinissables. Au moins, ici, je retrouve la douceur musicale du parler créole espagnol, plus réservé cependant, moins prodigue des petits mots affectueux du vocabulaire cubain. En tout cas, voilà qui évoque un peu le métro de New York, puisque, on le sait depuis *West Side Story*, il y a presque autant de Portoricains aux Etats-Unis que sur leur île natale.

Nous ne resterons pas dans la vieille ville, parce qu'elle n'est accessible que par une autoroute toujours bloquée, et parce que le prix des hôtels... Mieux vaut se replier dans



KLAVDIJI SLUBAN

une pension plus modeste, dans le quartier du Condado. Ici, comme dans le quartier résidentiel proche de Santurce, la vie est paisible. A part le personnel « de service » et les employés de magasin, on y est majoritairement blanc, anglophone, on y fait son jogging le soir sur les trottoirs, on y promène son chien, on affiche à l'arrière de sa voiture le badge des Chevaliers de Colomb ou des Vétérans du Vietnam. Les supermarchés regorgent de produits : le Penney's a la réputation d'être la plus grande surface commerciale d'Amérique. Et donc de la planète. Les plages sont bien gardées, et désertes dès la tombée de la nuit ; les clients des immenses complexes d'hôtels-casinos de trente étages, ouverts sur la mer et clos sur le monde, n'ont guère de raison d'en sortir, sauf pour quelques tours organisés vers les parcs naturels luxuriants des montagnes. Car la nature est aussi splendide que les plages, à Porto-Rico, c'est garanti dans tous les dépliants. Et c'est vrai.

**G**RANDE ville moderne sans beaucoup d'âme, toutes les caractéristiques de l'américain way of life ? « Porto-Rico n'est pas une anomalie, mais un miroir de l'avenir. Son association avec les Etats-Unis préfigure (...) ce que devrait être un jour l'intégration latino-américaine », disait l'écrivain Mario Vargas Llosa. Après tout, les Portoricains ne doivent pas être mécontents de leur sort, puisqu'ils n'ont été que 2,5 % à voter pour le Parti de l'indépendance lors du récent référendum – dix fois moins que dans les années 50 ; et qu'ils ont opté pour le maintien du statut d'Etat associé plutôt que de devenir le cinquante et unième Etat des Etats-Unis. Un statut qui leur garantit les droits d'un citoyen américain, passeport, déplacements, travail – tous, sauf celui de participer à l'élection du président et de désigner des représentants au Congrès fédéral.

A peine installés, grand remue-ménage à la réception de notre pension. Exclamations joyeuses, allégresse générale, on nous appelle. Victor Garcia, l'unique représentant indépendantiste à la Chambre de Porto-Rico, est venu nous chercher. Je ne sais pas si les employés font partie des 2,5 % de ses partisans, j'en doute fortement, mais une chose est certaine, nous le vérifierons ailleurs : il est populaire. Non, me dit-il, l'idée d'indépendance n'est pas morte. C'est vrai, le peuple a voté dans le sens du

Octobre 2000, dans les faubourgs de Bayamon.



**Après son voyage à Cuba, l'écrivain François Maspéro enquête sur Porto Rico, Haïti et la République dominicaine. Les**

**« merveilles » de Christophe Colomb sont frappées de maux identiques : drogue, corruption, précarité, misère et émigration**

statut, pour ne pas perdre tout ce qu'il a gagné en cent ans de luttes : les subventions fédérales surtout, dans un contexte de crise où le chômage est le double de celui de la métropole, où 55 % de la population vivent au-dessus du seuil de pauvreté des Etats-Unis, où il manque 150 000 logements, pénurie aggravée par les ravages du cyclone George, en 1998.

Dans ce contexte, l'intégration définitive serait une manœuvre pour laisser l'île plus démunie, en la privant des quelques avantages qui la différencient du plus pauvre des Etats de l'Union. L'idée d'indépendance, en revanche, survit comme un appel à la différence et à la dignité. Ainsi lui, Victor Garcia, lorsqu'il a fait, tout récemment, un mois et demi de prison... Parce qu'il sort de prison ? Oui, et ce n'est pas la première fois. Et pourquoi ? Cette fois, il s'agissait de protester contre le maintien de la base militaire de l'île de Vieques, la plus importante de toute l'Amérique. Le peuple était derrière lui, car il ne veut plus de cette base où ont été expérimentés dans le passé des bombes à uranium et où, à la veille de l'intervention au Kosovo, l'US Air force s'est livrée à des bombardements, en dimensions réelles, qui ont fait une victime civile. Et que pense-t-il de Cuba ? Il sourit : « Vous savez bien qu'en tant que ressortissant des Etats-Unis, la loi m'interdit d'y aller... » Ce qui ne veut pas dire qu'il ne l'a pas fait. Et il voit plus loin que le régime actuel. « Quand la situation aura évolué, Cuba, avec le haut degré de ses techniciens et leur savoir-faire, sera une concurrence formidable pour nous », dit-il.

Le passage de Victor Garcia aura eu le mérite de changer l'attitude des gens de l'hôtel. Désormais, fini l'anglais. « Mais alors, vous êtes latinos ? » C'est un peu comme si on nous découvrait des liens familiaux. Sentiment qui ne fera que s'amplifier avec le débarquement de notre amie Mayra Santos Febres. Je dis notre amie, mais, une minute avant, elle était juste un nom et un numéro de téléphone. Une minute après, nous nous tutoyons et nous nous découvrons un tas d'amis communs, à Cuba – dedans ou dehors – et ailleurs, des références communes, Aimé Césaire, Severo Sarduy, Jésus Diaz... Ecrivain, sa culture est profondément hispanique et sa liberté d'expression totalement américaine. « Pour moi, Porto-Rico, c'est comme un travesti... » Et elle sait de quoi elle parle : son dernier roman,

écrit dans un espagnol qui mêle la syntaxe du Siècle d'or et la luxuriance caraïbe du vocabulaire – plus un chapitre où un touriste sexuel s'exprime dans un anglais désopilant, revu et corrigé localement –, se passe entièrement dans le milieu des drag-queens portoricaines.

**N**OIRE – « pas tout à fait, corrige-t-elle, regarde mes tresses, et n'oublie pas qu'ici il y a encore dix-sept catégories de Noirs, ça reste inscrit dans les mentalités », elle enseigne à l'université de San Juan et est fréquemment invitée par les universités américaines. Elle habite « de l'autre côté du pont », celui de l'autoroute qui érase la capitale, et veut nous faire voir « son » Porto Rico. Celui où l'on croise toutes les nuances des dix-sept catégories ci-dessus mentionnées. Celui des faubourgs peuplés de Bayamon où l'on vit dans la rue, où la musique des boutiques, des échoppes en plein air produit un vacarme assourdissant. Celui de sa bourgade de Loiza, lieu de pèlerinage où l'on honore chaque année avec fracas saint Jacques sous son quadruple visage d'apôtre, de guerrier matamoros, de protecteur des femmes et des enfants, et de Chango, le dieu de la religion africaine. Celui des marchés à perte de vue où l'on trouve tous les objets, les racines et les plantes de la santería. Mayra est une adepte de cette religion. Une manière encore d'affirmer une authenticité face aux innombrables sectes protestantes du Nord. Et elle est indépendantiste. Pour elle, la Caraïbe est une. Sous le travesti, son peuple reste intact, et son avenir est au sein d'une fédération, dans « l'Amérique métisse » que chantait José Martí.

Au cœur de la vieille ville, dans la librairie La Tertulia, les universitaires de la rédaction de la revue *Bordes* analysent le passage de leur société à la « post-modernité ». Leur vision est sombre. Pour eux, l'indépendance relève de l'incantation. L'île est frappée par une crise qui en fait comme un précipité explosif de tous les avatars de la globalisation. Non, c'est vrai, il n'y a plus d'émigration comme jadis, parce que la politique de l'« association » consistait justement à fixer la population sur place, et il n'y a pas de bidonvilles de type sud-américain, parce que l'exode des décennies passées est allé peupler les ghettos du continent. Mais les usines traditionnelles ont fermé, le revenu de la population vient pour un tiers de l'aide fédérale

aujourd'hui remise en cause, et les nouvelles sociétés installées à coups de privilèges fiscaux – sociétés notamment pharmaceutiques : c'est ici qu'est fabriqué la plus grande part du Viagra – appliquent la règle du profit maximum immédiatement réexporté. D'où la fracture : un nombre réduit d'emplois hautement qualifiés, et une masse vouée à la précarisation et à la paupérisation. Et puis, surtout, la drogue.

La drogue : omniprésente dans les conversations. Une hantise. « Chez vous aussi, vous avez la drogue ? » On en parle toujours, on ne la voit jamais. Les statistiques fédérales officielles sont pourtant formelles : en 1997, il a été importé dans l'île pour 20 milliards de dollars de cocaïne en provenance d'Amérique du Sud. Redistribuée au Nord, certes, mais revenue aussi de plus en plus sur place, générant un chiffre d'affaires local, au bout de la chaîne, de 25 milliards... Un poids occulte dans l'économie du pays supérieur à celui des investissements légaux. « D'où crois-tu que viennent les capitaux de ces palaces qui surgissent du jour au lendemain ? », me demande un membre de *Bordes*. Comment expliques-tu autrement que des appartements se vendent 500 000 dollars dans un pays en pleine crise ? »

Dans le taxi collectif – la *guagua* – qui nous conduit à l'autre bout de l'île, mon voisin évoque sa nostalgie de la *finca* familiale où son père cultivait tabac et yucca, élevait cochons et vaches... Le long de l'autoroute s'élèvent des immeubles neufs de quatre étages, boîtes d'allumettes édifiées à l'économie pour parer à la crise du logement. Et mon voisin de voyage : « Chez vous aussi, vous avez la drogue ? Regardez ces cités. On ne peut même plus y entrer. Je ne comprends pas : plus ils sont pauvres, plus ils se droguent. » Mais il ajoute aussitôt : « Chez vous aussi, vous avez des Dominicains ? » Car il a son explication : c'est l'exode massif de la République dominicaine qui pourrait Porto-Rico. Clandestins, les Dominicains viennent dans l'espoir de passer aux Etats-Unis et, refoulés, travaillent au noir pour des salaires de misère. Sales, délinquants, drogués. Je lui dis que demain, justement, nous prenons le bateau pour l'île voisine. Pour la République dominicaine.

François Maspéro

PROCHAIN ARTICLE :  
Saint-Domingue l'explosive

# Pour le plus vieux prisonnier de France

par Jean-Marc Varaut

UNE nouvelle fois, le président de la République a rejeté la demande de grâce de Maurice Papon.

Cette démarche se fondait sur l'aggravation constante et grave de l'état de santé du détenu, menacé de mourir en prison du fait de sa condition pénitentiaire, mais aussi sur cette considération humanitaire que l'on pouvait croire décisive : Maurice Papon allait entrer le 3 septembre 2000 dans sa 91<sup>e</sup> année.

Condamné comme « bouc émissaire », pour crime d'appartenance à l'administration française, objet d'un transfert de la culpabilité collective, récente et obsessionnelle, pour avoir été en fonctions à Bordeaux il y a plus d'un demi-siècle, sans qu'aucun fait n'ait pu lui être imputé personnellement, Maurice Papon est aujourd'hui le doyen des prisonniers français et sans doute européens, car les criminels nazis, eux, sont libres, et la plupart des pays européens limitent à soixante-dix ou soixante-douze ans l'âge limite de l'exécution d'un emprisonnement.

Que faire devant l'injustice ?

La chambre criminelle de la Cour de cassation a refusé d'examiner son pourvoi contre l'arrêt de la cour d'assises de Bordeaux au motif qu'il ne s'était pas constitué prisonnier (« mise en état la veille de l'audience »). Cette disposition « archaïque », selon le mot que M<sup>me</sup> Guigou, alors ministre de la justice, m'a emprunté, condamnée par la Cour européenne des droits de l'homme, a cessé d'être mise en œuvre au lendemain de l'arrêt de déchéance prononcé contre Maurice Papon. Ce dernier sera donc, dans l'histoire du droit pénal, le dernier à s'être vu appliquer cette disposition jugée contraire à la notion devenue cardinale de « procès équitable ».

Certes, la Cour européenne des droits de l'homme est saisie d'un recours dont la motivation devrait inévitablement entraîner la censure de la condamnation sacrificielle et conjuratoire prononcée. Saturé de fautes arbitrairement projetées sur lui, Maurice Papon n'a jamais été le complice des arrestations illégales ordonnées par les nazis et exécutées par la police sous leur contrainte. Mais les délais de la procédure européenne ne permettent pas de solution prochaine. Condamné pour avoir vécu trop long-

temps, Maurice Papon risque de ne pas se voir réhabilité de son vivant.

Mais il existe une autre voie de recours : le peuple, dans la personne de ses représentants. La décision de Jacques Chirac a été rendue au terme d'une instruction « habituelle », selon la formule de la direction des affaires criminelles et des grâces, c'est-à-dire secrète. C'est la seule décision dont on ne peut connaître les pièces sur lesquelles elle se fonde. Le droit d'accès récemment reconnu de chacun à son dossier médical connaît là une exception. C'est pourquoi on la dit « régaliennne ». Elle est une exception au droit républicain. Mais cette exception est injustifiable quant il s'agit d'une demande de grâce médicale. Il ne s'agit pas, en effet, d'une réponse arbitraire à une demande gracieuse, mais d'une demande fondée sur un risque « vital » constaté par le corps médical et dont la réponse n'est pas à la convenance du président de la République.

Un prérapport d'expertise, dont la défense n'aurait pas dû sans doute avoir connaissance, avait conclu précédemment sans équivoque : « Dès maintenant, il existe un danger engageant le pronostic vital pour le patient à demeurer en détention dans sa cellule. »

Or, à la suite de la publication du livre du docteur Véronique Vasseur sur son expérience de médecin à la prison de La Santé, une émotion considérable de l'opinion a suscité la création par le Sénat et par l'Assemblée nationale d'une commission d'enquête sur les conditions de détention dans les établissements pénitentiaires en France. Le titre du rapport du Sénat est explicite : *Prisons : une humiliation pour la République*.

Ces deux rapports, les premiers depuis cent vingt-cinq ans, devraient conduire à un large débat parlementaire et à l'adoption d'une loi qui définit les buts de la peine et ses conditions, ainsi que les droits et devoirs des détenus.

Ces deux rapports ont relevé un point généralement ignoré, celui de l'évolution des prisons vers la prison-hospice, en raison de l'allongement de la durée des peines. Aujourd'hui, 337 détenus, selon le rapport du Sénat, sont septuagénaires. Vingt et un sont octogénaires et un est nonagénaire depuis le 3 septembre 2000.

Dans la proposition d'orientation sur la politique pénitentiaire, le Sénat propose de libérer les grands malades et les détenus en fin de vie : « La commission d'enquête estime indispensable d'introduire une possibilité de suspension de peine pour les condamnés dont il est établi, par expertise médicale, qu'ils sont atteints d'une maladie mettant en jeu le pronostic vital. Cette mesure serait prononcée par le

ne les grâces médicales, « régaliennne », c'est-à-dire que son instruction est secrète et sa décision sans motivation. Dans le cas de Maurice Papon, où les experts ont constaté qu'il existait « un danger engageant le pronostic vital pour le patient à demeurer en détention », la grâce a été refusée.

C'est pourquoi la commission de l'Assemblée nationale, pour ce qui la concerne, mais rejoignant en

**Maurice Papon est aujourd'hui le doyen des prisonniers français et sans doute européens, car les criminels nazis, eux, sont libres, et la plupart des pays européens limitent à 70 ou 72 ans l'âge limite de l'exécution d'un emprisonnement**

juge de l'application des peines. Les prisons françaises tendent, en effet, à devenir des mouiroirs, seule la grâce médicale permettant la libération des détenus en fin de vie. Or ces grâces médicales ne sont accordées que parcimonieusement et après de longs délais. »

La procédure actuelle de grâce est de fait, même en ce qui concer-

cela celle du Sénat, relève : « Il semble nécessaire de revoir les procédures de grâce médicale. Rien ne justifie plus que cette décision relève encore actuellement du président de la République. La procédure devrait relever du juge d'application des peines, qui pourrait, pour prendre sa décision, s'appuyer sur des expertises médicales établissant que le détenu

est atteint d'une maladie mettant en jeu le pronostic vital. Cette procédure pourrait également concerner les détenus et dépendants, dont la présence en prison ne se justifie plus en termes de protection de la société. »

Allant plus loin, le même rapport parlementaire traite de l'extrême vieillesse, et plus particulièrement du cas des 21 octogénaires et du nonagénaire : « Il n'est pas digne de mourir en prison. La question du maintien en détention des détenus malades ou âgés se pose donc. La grâce médicale n'est accordée aujourd'hui que par le président de la République. Cette mesure paraît cependant être proposée parcimonieusement et accordée encore plus prudemment. »

Et la commission constate : « La présence de ces personnes dans les établissements pénitentiaires pose très concrètement la question de la mort en prison. Les personnels surveillants, les autres détenus ne sont pas préparés à cette éventualité et rien n'est fait de façon très encadrée pour accompagner le détenu dans ses derniers moments. Mourir en prison, c'est affronter une solitude sans espoir ; c'est un constat d'échec et de gâchis pour les familles qui n'ont pu être présentes dans les derniers moments. »

La France a su, par sa représentation nationale, mettre fin à la peine

de mort, sans que l'ordre public ait été pour autant mis en cause. Il n'est pas digne non plus de laisser mourir en prison des détenus âgés qui ne présentent par définition aucune dangerosité pour la société. L'article 3 de la Convention européenne des droits de l'homme, qui condamne « les traitements inhumains et dégradants », est une invitation à légiférer sans tarder, comme le souhaitent les deux assemblées.

Mais la discussion d'une grande loi pénitentiaire, compte tenu de l'ordre du jour chargé du Parlement pour la session à venir, sera nécessairement longue. Compte tenu des positions déjà prises par les rapports du Sénat et de l'Assemblée nationale, le président de la République s'honorerait à précéder ce débat en faisant usage du droit de grâce dont il dispose en gracieux, avant qu'ils ne meurent en prison, les détenus de plus de 80 ans, alors que vient de prendre fin ce siècle de ténèbres.

Il anticiperait ainsi, dans un esprit de justice, sur la décision que devrait prendre la représentation nationale.

**Jean-Marc Varaut** est avocat et membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

## AU COURRIER DU « MONDE »

### QUELS CHIRURGIENS-DENTISTES ?

J'ai été profondément choqué par le titre en page 9 de l'édition du samedi 30 décembre : « Les chirurgiens-dentistes : on nous oblige à faire du dumping ». Les chirurgiens-dentistes. Sans exception. Une fois de plus, on regroupait ces médecins dans la même catégorie, et l'on ne donnait la parole qu'aux plus intransigeants. Dans l'article, il s'agissait essentiellement des doléances de deux dentistes, étayées d'informations incomplètes qui contrastaient nettement avec les autres papiers consacrés à la couverture-maladie universelle.

Les soins et actes sont payés à des tarifs pour le moins bas. Certes, mais la Sécurité sociale, qui vient à peine d'en finir avec les déficits abyssaux de ces dernières années, pouvait-elle faire vraiment plus ? Le pire était le passage dénonçant le plafonnement des soins et l'avènement d'une dentisterie « à deux vitesses ». En effet, ce contingentement, comme vous omettez de le dire, est purement théorique : un chirurgien-dentiste peut parfaitement invoquer une impérieuse raison médicale pour pratiquer tous les actes qu'il juge nécessaires, à condition bien sûr que le dentiste-conseil de la Sécurité sociale partage cet avis (...).

J'ajoute que les ratés de la télétransmission sont essentiellement dus aux matériels fournis aux praticiens et non à la Sécurité sociale.

**Maxime Gauin**  
Prayssas (Lot-et-Garonne)

### LA MÉDECINE VICTIME DE SON SUCCÈS

(...) Notre système de santé est bon et efficace : il est qualifié par l'OMS comme parmi les meilleurs du monde. Réjouissons-nous ! La médecine libérale, à laquelle j'ap-

partiens, a participé activement depuis 1945 à ce résultat. Mais le vieillissement de la population coûte cher et la médecine actuelle est victime de son succès. Comment refuser l'angioplastie des coronaires ou la dialyse à des patients de plus de 80 ans qui ne demandent qu'à vivre ? Ils ne posaient pas ce problème il y a 30 ans, car leur hypertension artérielle était moins efficacement traitée, et ils décédaient d'un accident vasculaire cérébral à 65 ans. (...)

Les médecins ne demandent pas qu'on leur déroule le tapis rouge et de les encenser parce qu'en 40 ans l'espérance de vie a augmenté de plus de 15 ans. Ils demandent à ce qu'on les laisse travailler dans la sérénité, sans les mesures symboliques (à tous les sens du terme) vexatoires et inefficaces représentées par la baisse des actes, alors qu'ils travaillent plus pour répondre à un besoin de santé publique. Si les actes baissent, c'est que leur cotation était erronée, et donc que l'argent des cotisations a été gaspillé. Alors, messieurs les décideurs responsables, remboursez ! Il nous reste tant à faire : messieurs les politiques et les technocrates de la CNAM, invitez-nous à discuter de formation continue, de rationalisation (et non pas de rationnement) des soins, de la prévention. Préoccupez-vous de la démographie médicale à la dérive : essayez de prendre un rendez-vous chez un ophtalmologiste, contemplez le délai et regardez son âge (plus de 50 ans en moyenne). Sur cent néphrologues libéraux, trois ont moins de 40 ans !

Mais de grâce, lâchez-nous, ou démasquez-vous : expliquez à nos concitoyens que leur santé coûte trop cher, et faites-nous la liste des patients à laisser au bord du chemin !

**Charles Chazot**  
Tassin (Rhône)



# « Erika » : la piste économique

par Antoine Jeancourt-Galignani

D'ABORD il y a eu le choc, l'émotion. Puis les rassemblements pour crier la colère. Puis la solidarité, la générosité dans les premiers nettoyages. Aujourd'hui, les victimes naviguent entre les « chicanes de l'indemnisation » (*Le Monde* du 6 décembre 2000). D'autres bateaux sombreront. Aussi nos ministres veulent-ils légitimement renforcer à la fois la prévention et l'indemnisation.

Leur plan est fondé d'abord sur la mobilisation de tous les ressorts de l'action publique : des agences, des fonctionnaires, des inspections, des fonds publics, et sans doute des condamnations pénales. Les bateaux échappent au périmètre de l'autorité nationale. La Commission de Bruxelles, friande de nouvelles compétences, est séduite par les propositions françaises, et en rajoute même.

Mais nos partenaires partagent de moins en moins notre enthousiasme pour les solutions administratives et pour la création de nouveaux fonctionnaires. Parmi eux, les nations maritimes du Nord veulent traiter le sujet dans le cadre de l'Organisation maritime internationale. En dépit de la remarquable ténacité de notre ministre, le résultat risque d'être décevant.

Pourquoi les autorités françaises ne proposent-elles pas, pour une fois, de mettre en œuvre des solutions économiques ? Prévenir, ins-

pecter, indemniser les risques, c'est la fonction économique de l'assurance, que les frontières n'arrêtent pas. Par une incroyable perversion, les professionnels du commerce maritime se sont exonérés du risque de pollution. Avec la complicité des armateurs, des chargeurs pétroliers et des pouvoirs publics, les mutuelles maritimes spécialisées, qui dominent le marché, sont parvenues à limiter leur garantie à des montants beaucoup trop faibles pour couvrir les risques que les cargaisons pétrolières font peser sur l'environnement.

**Croit-on que l'« Erika » aurait été contrôlé comme il l'a été s'il avait dû afficher une couverture de 2,5 à 3 milliards de francs ?**

Ainsi l'assureur de l'*Erika* va-t-il déboursier en toute légalité moins de 100 millions de francs pour un dommage de plusieurs milliards de francs. Refuser ces plafonds et imposer au contraire, comme aux Etats-Unis depuis le naufrage de l'*Exxon-Valdez*, qu'un bateau ne puisse toucher un port européen sans justifier d'une garantie de responsabilité correspondant aux risques auxquels il expose l'environnement, ce serait enclencher un mécanisme de marché exactement adapté à l'objectif

qu'on recherche. Pour négocier de telles garanties, les armateurs devraient se plier à des contrôles sérieux auprès de sociétés de sécurité que les assureurs sélectionneraient eux-mêmes avec une attention à la mesure du montant de leurs propres engagements.

Croit-on que l'*Erika* aurait été contrôlé comme il l'a été s'il avait dû afficher une couverture de 2,5 à 3 milliards de francs, comme il aurait dû le faire pour faire escale dans un port américain ? Sans doute les coûts d'assurance et donc de trans-

port maritime augmenteraient-ils. Mais aux contributions « politiques » versées après coup au Fipol se substituerait un mécanisme de prix aux enchaînements vertueux : qui risque davantage de polluer doit payer davantage. Ainsi les bateaux moins sûrs, s'ils trouvaient les garanties nécessaires, coûteraient plus cher aux chargeurs. Ceux-ci seraient incités à affréter des bateaux plus récents dont la construction serait alors stimulée. Aucun pavillon de complaisance ne pourrait faire échec

à ces dispositifs qui visent tout simplement à établir partout une responsabilité financière adéquate. Le contrôle des garanties requises pourrait être laissé aux chargeurs eux-mêmes, dont la responsabilité serait alors engagée s'ils négligeaient de le faire. Les litiges seraient résolus par les juges, qui développeraient, comme ils le font depuis longtemps en assurances maritimes, une jurisprudence normative, elle-même source de prévention supplémentaire.

Point n'est besoin d'appareils administratifs nouveaux pour veiller à l'application de ces règles. Les gouvernements, en revanche, peuvent prendre l'initiative de conventions internationales nouvelles qui interdiraient les déviations que constituent les actuels plafonds d'assurance-environnement, exigent au contraire des garanties minimales suffisantes et prévoient la chaîne des responsabilités qui en assurent la couverture. Ainsi le politique assumerait-il dans cette affaire son rôle éminent qui n'est pas d'étendre l'administration et l'impôt, mais de fixer avec soin les règles qui permettent à des hommes libres et responsables de conduire leurs affaires sans porter tort à l'intérêt commun.

**Antoine Jeancourt-Galignani** est président des Assurances générales de France.

# La France n'a pas d'outil de coopération efficace

par François Crémieux et Jean-Louis Machuron

LA mission interministérielle pour l'Europe du Sud-Est, plus connue du nom de son président, Roger Fauroux, a mis fin à ses activités à la fin de l'année dernière. Créée en 1999 à l'initiative du premier ministre, cette mission avait pour objectif la coordination des différentes actions françaises dans les Balkans. Durant sa courte existence, elle a réalisé un remarquable travail de coordination, de soutien aux organisations humanitaires et d'orientation stratégique de l'aide à la reconstruction et au développement.

Mais l'efficacité de la mission Fauroux durant deux ans et sa disparition éclairent singulièrement l'inadaptation technique de l'administration française pour intervenir dans des pays en crise. Elle était une mission souple et efficace, capable d'impulser une réelle dynamique et de mobiliser ou de soutenir des énergies qui sans elle se seraient découragées. En juin 1999, alors que l'OTAN entraînait au Kosovo et que la Minuk s'installait sous l'autorité de Bernard Kouchner, l'action de la France était tétanisée.

D'un côté, un choix diplomatique qui dictait que toute coopération devait obligatoirement transiter par les organismes internationaux (ONU, OSCE, Union européenne ou HCR) ; de l'autre, une administration techniquement impuissante, dépourvue d'outil efficace lui permettant d'intervenir rapidement dans une zone en crise. Alors que d'autres disposaient d'organismes gouvernementaux compétents et aux moyens financiers adaptés, la France ne disposait pas d'agence de développement opérationnelle. L'impuissance technique rejoignant le principe des diplomates, le recours aux organismes internationaux devenait autant une option politique que l'unique moyen d'action. En dépit de ce succès de la mission Fauroux, plus d'une année après, alors que nos partenaires ont su intelligemment lier aide humanitaire d'urgence, appui à la reconstruction, développement économique et soutien diplomatique, la

D'autre part, ce n'est pas faire preuve de cynisme que de constater que ce sont d'abord la coopération humanitaire puis l'aide à la reconstruction qui permettent, dans un troisième temps, le développement des coopérations économiques. Les hôpitaux bosniaques font désormais appel à l'industrie biomédicale des pays avec lesquels ils ont lié les meilleures relations pendant et surtout au lendemain de la guerre. Dans le dispositif français de coopération, assurer le lien entre l'action des militaires, celle des associations ou ONG, celle des diplomates et celle des entreprises n'est finalement le métier de personne.

L'une des conséquences est que les associations françaises, pourtant les plus actives au début des crises, s'essouffent très vite et ne peuvent rivaliser avec leurs concurrents étrangers. Ce sont les agences de développement, lorsqu'elles existent, qui soutiennent ces associations et les aident à acquérir des assises financières importantes et une envergure internationale. La pionnière de l'humanitaire français, Médecins sans frontières, est la seule exception capable de se passer d'un tel soutien.

Enfin, l'efficacité de la contribution d'un pays à la définition des politiques multilatérales ne se mesure pas seulement aux déclarations de principe, si importantes soient-elles. Les Français ne sont pas les plus nombreux dans les organismes internationaux, et leur influence y reste mesurée. Les experts qui conseillent et accompagnent actuellement les pays de l'Est dans leurs restructurations administrative et politique sont bien rarement français. La construction européenne repose aussi sur les rapprochements entre systèmes sociaux différents, et ces futurs candidats à l'entrée dans l'Europe seront bien plus imprégnés des modèles d'organisation sociétale anglo-saxons que de l'exemple français.

Le lien entre coopération bilatérale et construction politique peut d'ailleurs parfois également devenir banalement concret : les agences de coopération gouvernementales, lorsqu'elles existent, sont de vrais organismes de formation et de recrutement pour les organisations internationales. Nos collègues britanniques venus travailler au Kosovo ont ensuite été recrutés par l'Organisation mondiale de la santé ou l'Union européenne.

L'unique tentative de coordination fut la cellule d'urgence du Quai d'Orsay, qui avait mis en place des missions en Albanie, en Macédoine, puis à Mitrovica, au Kosovo. Il n'est pas un visiteur français à Mitrovica qui n'ait ainsi bénéficié dans son accueil par les autorités locales du prestige de la cellule d'urgence et de l'image de la France qu'elle véhiculait. Mais, à l'instar de la mission Fauroux, le manque de moyens et surtout les débats récurrents au sein de l'administration sur son opportunité ont fait avorter l'expérience en moins d'un an.

Il devient donc urgent que la France se dote d'un outil moderne et efficace de coopération. Il faut créer une structure capable de soutenir les choix politiques français et de les traduire en actions sur le terrain. De la distribution d'aide humanitaire d'urgence à l'aide à la reconstruction et au développement économique, cette structure devra savoir maintenir la cohérence et la cohésion de l'action française au fur et à mesure de la sortie de crise de ces pays. C'est aussi la condition pour que le politique ait les moyens de ses responsabilités et que le rôle de la France dans une région comme les Balkans ne se définisse pas seulement comme la juxtaposition de décisions administratives et d'actions militaires de coopération civile.

**François Crémieux**, ancien directeur de l'hôpital de Mitrovica puis coordonnateur hospitalier pour l'OMS au Kosovo d'août 1999 à mai 2000, est directeur adjoint du centre hospitalier de Clermont-de-l'Oise (Oise).

**Jean-Louis Machuron**, ancien coordinateur de la cellule d'urgence en Albanie puis à Mitrovica de février 1999 à mai 2000, est cofondateur de Pharmaciens sans frontières.

**RENAULT Espace**

Série limitée **THE RACE**  
Et si le vrai luxe c'était l'Espace ?

www.renault.fr

**Dans le dispositif français de coopération, assurer le lien entre l'action des militaires, celles des associations ou ONG, celle des diplomates et celles des entreprises n'est finalement le métier de personne**

France a également dépensé des millions, mais par tant d'intermédiaires différents et avec si peu de lisibilité sur le terrain qu'il est impossible d'en tirer un prestige national collectif qui permette aux ONG, aux entreprises ou aux diplomates d'asseoir leurs actions sur un bilan français.

Trois raisons au moins méritent que la France s'interroge sur ses outils de coopération.

D'une part, la France est présente, pas toujours pour les missions les plus faciles, et bien au-delà de son implication dans les organisations internationales. Constatons seulement que l'armée française est au commandement dans les deux villes divisées de la région : Mostar et Mitrovica. L'image de la France serait certainement meilleure et la tâche des militaires facilitée si les interlocuteurs des communautés bosniaques et kosovares n'étaient pas seulement des officiers de liaison de l'armée de terre, mais plus souvent des représentants civils d'un organisme de coopération. S'il est utile que les militaires apportent leurs compétences sur le terrain humanitaire, il est peu réaliste d'attendre d'eux qu'ils assurent à la fois les fonctions de maintien de la paix et celle d'agence française d'aide humanitaire et de développement.

# Le Monde

21 bis, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05  
 Tél. : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Téléc. : 202 806 F  
 Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90  
 Changement d'adresse et suspension : 0-803-022-021 (0,99 F la minute).  
 Internet : <http://www.lemonde.fr>

ÉDITORIAL

## La guerre et ses syndromes

**L**ES armées d'Occident, hantées par le double souci politique de soigner leur réputation et de ménager les opinions nationales, ont peaufiné depuis quelques années des concepts qui tous visent à faire oublier les inévitables ravages de leurs interventions. Elles prétendent mener des « guerres propres », avec des « frappes chirurgicales ». Elles affirment s'employer à réduire leurs propres pertes en poursuivant l'objectif du « zéro mort », ou à épargner le plus possible les populations civiles, souvent otages des forces ennemies, en limitant les « dommages collatéraux ». Mais, les gouvernements et les États-majors le savent bien, il n'existe aucune « guerre propre », même si les maux que les soldats rapportent des champs de bataille tardent parfois à se manifester. Cette vieille leçon acquiert une nouvelle actualité, ces jours-ci, avec le décès en Italie d'un sixième soldat ayant servi en Bosnie, et qui pourrait être attribué au « syndrome des Balkans ».

Il est encore trop tôt pour savoir si la mort mystérieuse par cancer de ce jeune artificier – et celle des autres victimes – est liée, de près ou de loin, au fait qu'il serait entré en contact avec des munitions contenant de l'uranium appauvri. Aucune preuve médicale n'a pour l'instant conforté cette hypothèse, et les scientifiques continuent d'observer, dans cette affaire, une extrême prudence. Il n'empêche : la dangerosité de la matière radioactive incriminée, dans certaines circonstances, est assez inquiétante pour justifier des demandes d'ex-

plication des pays concernés. Plusieurs d'entre eux s'étaient contentés de faire part de leurs craintes à l'OTAN. L'Italie va plus loin en demandant formellement à l'Alliance des informations précises sur l'utilisation « géographique » des munitions douteuses.

Cette démarche attire l'attention sur le traitement quelque peu désinvolte que l'État-major américain, maître de l'Alliance, inflige à ses alliés européens : ceux-ci n'ont en effet jamais été officiellement informés de l'usage par l'OTAN dans les Balkans – en Bosnie puis au Kosovo – de munitions à uranium appauvri, une matière qui rend les obus antichars plus denses et plus résistants. L'Europe a le droit de savoir à quels maux ses soldats sont exposés et donc d'exiger le maximum d'informations du Conseil atlantique, qui examinera ce dossier à Bruxelles le 9 janvier.

L'OTAN ne peut s'en tenir à ses habituelles réponses dilatoires, insuffisantes à calmer une inquiétude européenne qui ne manquera pas de resurgir à chaque nouveau décès suspect. On ne peut oublier qu'un autre syndrome, dû à des contaminations chimiques, celui de la guerre du Golfe, pourrait avoir fait des milliers de victimes aux États-Unis, en Grande-Bretagne et au Canada depuis 1994. Cette inquiétante affaire met aussi à nouveau en lumière l'extrême sensibilité des gouvernements européens à tout ce qui touche, de près ou de loin, à la santé de leurs citoyens. Rien ne semble plus, dans leur esprit, devoir échapper au principe de précaution. Pas même la guerre.

## Très chère armée de métier

EN 2001, les armées françaises dépenseront davantage pour payer les soldes des hommes et des femmes qui servent dans leurs rangs que pour s'équiper en matériels nouveaux. D'un côté, 85 milliards de francs ; de l'autre, 83,4 milliards. C'est un fait inédit en France, la rançon de la mise sur pied – décidée en 1996 – d'une armée professionnelle, qui va coûter en fin de compte plus cher que prévu même si ses effectifs sont réduits. Il y a quatre ans, on a probablement sous-estimé l'impact d'une telle initiative. La réalité s'impose aujourd'hui. Le gouvernement est obligé de tailler dans les crédits d'équipement des armées pour compenser la hausse régulière, voire incompressible, du budget de fonctionnement et, singulièrement, l'explosion des rémunérations et des charges sociales.

Les rapporteurs parlementaires et les États-majors viennent de s'en alarmer. Malgré la baisse des effectifs militaires de 23 % d'ici à 2002, on observe un « surcoût » que le chef du contrôle général des armées, Yvon Jouan, juge « incontestable » mais lié « à la période intérimaire actuelle », et dont il prédit qu'il devrait se stabiliser, une fois la professionnalisation consolidée.

Subordonné direct du ministre de la défense pour tout ce qui concerne la gestion des armées, le contrôle général paraît un peu trop optimiste en escomptant que la situation s'améliorera avec le temps. A l'inverse, le groupe de liaison G2S, fort de ses quatre cents généraux membres, crie sans doute au loup en exprimant, comme il vient de le faire

dans sa note de synthèse de décembre 2000, son « inquiétude » face à la préparation de la programmation militaire 2003-2008 « sur la base de volumes de crédits décroissants », qui seront préjudiciables à l'équipement des armées.

### « EFFET DE CISEAUX »

Depuis dix ans, mais la professionnalisation a notablement accéléré le cours des événements, on assiste à « un effet de ciseaux », pour reprendre l'expression de Maurice Blin, rapporteur spécial du budget au Sénat et sénateur (Union centriste) des Ardennes. Ce qui signifie que les crédits de fonctionnement, autrefois limités à 49 % de la totalité des dépenses avant 1996, se sont brutalement gonflés au point de déborder le budget d'équipement et de représenter désormais 56 % de l'ensemble des crédits militaires. Dans cette ascension des dépenses de fonctionnement, la progression entre 1996 et 2001 des rémunérations et des charges sociales, pour les personnels militaires et civils, incite à la réflexion. Avec 85 milliards de francs prévus pour 2001, soit près de la moitié du budget de la défense, ces dépenses de rémunérations et les charges sociales consomment 80 % des crédits alloués au seul fonctionnement des armées.

Ce qui induit, outre la moindre capacité à financer des équipements modernes, un sérieux tour de vis donné au fonctionnement courant des unités militaires, au risque, note le G2S, de devoir serrer les dépenses relatives

à l'entretien des matériels, à la réfection des infrastructures, à l'achat de munitions ou à l'instruction opérationnelle des formations.

Tel est le prix à payer pour la professionnalisation. La réduction du format des armées crée des emplois nouveaux – inférieurs en nombre à ceux qui disparaissent mais qui revenaient moins cher – pour lesquels il faut prévoir de verser une panoplie d'innombrables indemnités ou primes à la validité discutable. Ce maquis d'avantages plus ou moins corporatistes amène les experts à s'interroger d'oires et déjà sur sa pérennité, même pour compenser les sujétions propres aux armées. La réduction du format oblige aussi, dès lors que la durée des carrières militaires est limitée par contrat pour préserver le recrutement de jeunes, à payer des péculs de départ ou de reconversion qui finissent par peser sur le budget.

### « AU DÉTRIMENT DES ÉQUIPEMENTS »

« S'il est tout à fait logique, estime le G2S, que les dépenses de fonctionnement soient en nette progression pour tenir compte de la mise sur pied de la professionnalisation, il est, en revanche, anormal que cela se fasse au détriment des équipements nécessaires à cette armée professionnelle. » Sous-entendu : les retards apportés à moderniser les armées françaises sont contre-productifs à terme, en décourageant par avance ceux qui, d'aventure, sont tentés de servir dans leurs rangs.

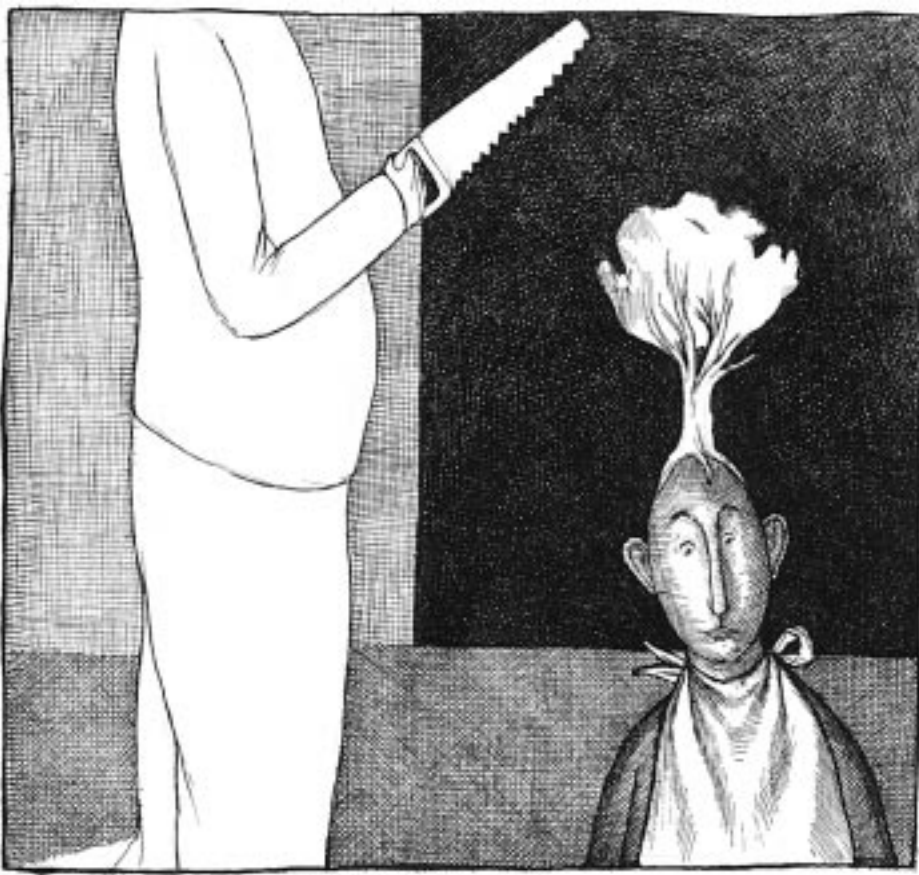
Désormais, il est clair que, dès 1996, l'incidence financière de la professionnalisation des armées n'a pas été correctement évaluée, en dépit des mises en garde, sur le moment, de nombreux élus ou cadres d'active qui étaient pourtant des partisans de l'armée de métier.

Il ne s'agit pas là d'un débat rétrospectif. Au sein d'un budget de la défense contraint à francs constants, la priorité donnée aux dépenses de fonctionnement obère les investissements à venir dans la recherche, les études, le développement et la production des matériels, au point qu'on constate des délais importants dans leur mise en service : quatorze ans de chantier pour le porte-avions nucléaire *Charles-de-Gaulle*, à nouveau en panne, et seize ans pour l'avion de combat Rafale, rattrapé par son rival direct à l'exportation, l'Eurofighter. « C'est une politique, déplore M. Blin, qui contribue à un dépassement des devis initiaux et, sans doute, à une obsolescence des matériels » dès leur mise en service.

Sur la base d'un plan prospectif à trente ans, le PP30, visant à mener à bien huit grands systèmes de forces interarmées, l'Élysée, Matignon et le ministère de la défense ont déterminé un modèle d'armée « à l'horizon 2015 », dont la réalisation dépendra, étape par étape, d'une série de programmations militaires sexennales. L'exercice – gestion quotidienne et équipement sur le long terme – se révèle de plus en plus compliqué à conduire de front, au fil des ans. La réforme de l'institution française de défense est une entreprise administrative dont on reconnaît, toutes familles politiques confondues, qu'elle est exceptionnelle. Mais les armées ne sont pas une simple administration. Elles ont des rendez-vous opérationnels sur le terrain, quand elles sont confrontées à de violentes réalités, qui sont, pour les hommes et les matériels, l'heure de vérité.

Jacques Isnard

## Maladies imaginaires par Guillaume Dégé



scofariiser

**Le Monde** est édité par la SA LE MONDE  
 Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani  
 Directeur : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ; Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint  
 Directeur de la rédaction : Edwy Plenel  
 Directeurs adjoints de la rédaction : Thomas Ferenzi, Pierre Georges, Jean-Yves Lhomeau  
 Directeur artistique : Dominique Royette  
 Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment  
 Rédacteurs en chef : Alain Frachon (Éditoriaux et analyses) ; Laurent Greilsamer (Suppléments et cahiers spéciaux) ; Michel Kajman (Débats) ; Eric Fottorino (Enquêtes) ; Éric Le Boucher (International) ; Patrick Jarreau (France) ; Anne Chemin (Société) ; Claire Blandin (Entreprises) ; Jacques Buob (Aujourd'hui) ; Josyane Savigneau (Culture) ; Christian Massol (Secrétariat de rédaction)  
 Rédacteur en chef technique : Eric Azan  
 Médiateur : Robert Solé  
 Directeur exécutif : Eric Pialoux ; directeur délégué : Anne Chaussebourg  
 Conseiller de la direction : Alain Rollat ; directeur des relations internationales : Daniel Vernet ; partenariats audiovisuels : Bertrand Le Gendre  
 Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Michel Noblecourt, vice-président  
 Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982), André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)  
**Le Monde** est édité par la SA LE MONDE  
 Durée de la société : cinquante ans à compter du 10 décembre 1994.  
 Capital social : 166 859 €. Actionnaires : Société civile Les Rédacteurs du Monde, Fonds commun de placement des personnels du Monde, Association Hubert-Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du Monde, Le Monde Entreprises, Le Monde Europe, Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Le Monde Prévoyance, Claude-Bernard Participations.

## IL Y A 50 ANS, DANS Le Monde

### Les communistes s'emparent de Séoul

SÉOUL est tombé sans combat aux mains des communistes. Sans observer la pause qu'elles avaient l'habitude de faire avant d'attaquer une nouvelle position, les forces sino-coréennes, qui ont déclenché leur offensive le 1<sup>er</sup> janvier et percé le dispositif allié dans la journée du 2, ont poursuivi leur marche, retardée seulement par quelques éléments de couverture alliés chargés d'opérer les dernières destructions. C'est dans une ville morte que les soldats communistes ont fait de nouveau leur entrée à la fin de la nuit. Le correspondant de l'AFP, qui a quitté l'aéroport de Kimpo à midi heure locale (3 heures du matin GMT), signalait que les incendies allumés depuis quelques heures dévoraient les derniers bâtiments qui avaient été épargnés fin septembre lors de la prise de la ville par le corps expéditionnaire.

Un communiqué du général Mac

Arthur annonçait, ce matin jeudi 4 janvier, que « les forces des Nations unies ont quitté Séoul dans un ordre parfait et se sont repliées comme prévu sur des positions de défense ». La VIII<sup>e</sup> armée est maintenant au sud du fleuve Han. En dépit de la destruction des ponts et de la destruction des pontons, le cours d'eau, de l'avis des observateurs, ne constitue pas un obstacle infranchissable. Des chars amphibies ont brisé la glace dans un rayon de 50 mètres de chaque côté des arches pour empêcher les communistes de jeter de nouveaux ponts, mais le cours gelé du Han permettra sans doute aux forces sino-coréennes de traverser. La marine des Nations unies croise au large de la côte ouest de la Corée pour participer au « redéploiement » des forces de l'armée de terre par voie de mer en cas de nécessité. (5 janvier 1951.)

## Gerhard Schröder à mi-mandat

Suite de la première page

Les petits cafouillages des derniers temps – démission des ministres de la culture et des transports, polémique sur les mesures compensatoires de la hausse des prix de l'essence – semblent surmontés.

Le chancelier donne cependant l'impression d'infléchir sa politique et de multiplier depuis quelques mois les gages aux syndicats et à la gauche du parti. A l'automne, il a torpillé un projet de libéralisation des heures d'ouverture de magasins initié par les Länder ; il a lancé une réforme de la loi sur la cogestion, augmentant les droits des salariés dans les PME, suscitant les hauts cris du patronat ; fin décembre, il a fait machine arrière sur le projet de réforme des retraites, contesté de tous bords, en particulier par les syndicats, renonçant à baisser autant que prévu le niveau des retraites par répartition. « Toutes les réformes sont arrêtées, les élections s'approchent et le chancelier vire à gauche, accusait début décembre le magazine Stern. Pour la clientèle du SPD, le chef du parti fait des cadeaux et des interventions dignes d'Oskar » [Lafontaine], l'ancien président du SPD, rival de M. Schröder.

Il est pour l'heure difficile de savoir s'il s'agit seulement de gages ou d'un réel infléchissement politique. Certes, la réforme des retraites, dernier gros dossier de la législature, sera sans doute moins libérale que prévu, le chan-

celier n'étant pas parvenu à passer en force contre les syndicats. Mais la reculade concerne l'après-2010, et le chancelier n'a pas renoncé à l'essentiel : créer des fonds de retraite par capitalisation, dans lesquels les salariés pourront investir jusqu'à 4 % de leur salaire. Il avait agi de même pour la réforme du code de la nationalité, début 1999, renonçant à accorder la double nationalité aux étrangers. Mais à se concentrer sur cet abandon, les Allemands n'avaient pas vu que l'essentiel avait été préservé avec l'introduction d'une dose de droit du sol.

Tactiquement, M. Schröder ne veut pas, il est vrai, lancer de trop grandes réformes en fin de mandat : il a en mémoire l'expérience de Helmut Kohl, qui avait commis l'erreur de lancer ses réformes trop tard, en deuxième moitié de sa dernière législature, et s'était fait torpiller par l'opposition. Sur le fond, le chancelier veut éviter de se couper de la population comme l'avait fait son prédécesseur.

Son obsession est d'« emmener avec lui » les Allemands sur la voie des réformes. Il est tiraillé entre ses réflexes consistant à coller aux peurs des Allemands – flattant une population inquiète, le ministre-président de Basse-Saxe avait exigé en 1997 que l'on mette « les criminels étrangers dehors et vite », et qualifié en 1998 l'euro d'« enfant chétif et prématuré » – et son expérience de chancelier, qui lui a appris que la fermeté pouvait payer et que la population voulait qu'il dirige le pays. Il sait qu'il a dû sa survie politique à sa détermination à imposer le plan d'austérité de son ministre des finances Eichel en 1999, alors

vivement contesté dans les rangs du SPD, au lendemain de la démission du keynésien Oskar Lafontaine.

Aujourd'hui, le SPD semble trouver que la barque est déjà très pleine. En 2002, année des législatives, la population va devoir échanger ses deutschemarks contre des euros, accepter une loi sur l'immigration annoncée par M. Schröder, alors que le débat sur l'élargissement de l'Union européenne aux pays de l'Est battra son plein.

### PARLER AU CŒUR DES MILITANTS

Et, à la différence des élections de 1998, le modernisateur Schröder, devenu entre-temps patron du SPD, aura aussi à jouer pendant la campagne électorale le rôle qui avait été celui d'Oskar Lafontaine en 1998 : parler au cœur des militants. M. Schröder doit aussi ménager les caciques du parti, qui pensent à leur réélection : après neuf mois sans scrutin – un exploit pour ce pays où l'on vote sans cesse –, les Allemands sont de nouveau appelés aux urnes, fin mars, en Rhénanie-Pala-

tinat et dans le Bade-Wurtemberg. Mais les Verts, aiguillon libéral du gouvernement, veulent empêcher tout assouplissement du chancelier. Selon leur coprésident, Fritz Kuhn, « le gouvernement ferait une erreur gigantesque s'il faisait maintenant une pause dans les réformes ». M. Güllner, de l'institut de sondages Forsa, estime lui aussi que la population ne veut pas moins, mais plus de réformes.

Pour preuve, la gauche allemande a perdu toutes les élections régionales de 1999 parce que M. Schröder n'entreprenait pas les réformes promises. Le SPD n'est parvenu à conquérir le pouvoir en 1998, après seize années d'opposition, que parce que Gerhard Schröder a su conquérir l'électorat centriste. Et celui-ci ne lui sera acquis que s'il continue de moderniser fermement l'Allemagne. Mais il ne faut pas non plus désespérer les camarades : c'est ainsi qu'il faut sans doute comprendre le léger virage à gauche actuel.

Arnaud Leparmentier

### RECTIFICATIFS

#### ANGOLA

Dans notre enquête sur l'Angola (*Le Monde* du 30 décembre), nous avons donné par erreur le nom de Spinoza, au lieu de Spino-la, au général porté au pouvoir au Portugal par la « révolution des œillets ». Par ailleurs, l'Angola, grand comme la France et la péninsule Ibérique réunies, n'est évidemment pas un « petit pays », comme nous l'avons écrit par inadvertance à la « une ».

#### ERIC WATSON

Une coupe a rendu incompréhensible la chronique du disque *Full Metal Quartet*, du pianiste Eric Watson, parue dans *Le Monde* du samedi 30 décembre 2000. Au lieu de « Cette organisation idéalement réfléchie, les thèmes entretiennent certains codes du jazz... » il fallait lire : « De cette organisation idéalement réfléchie dans ses citations internes on peut dégager les thèmes un à un, autant dans leur rapport à certains codes du jazz... ».

### Le Monde SUR TOUS LES SUPPORTS

Adresse Internet : <http://www.lemonde.fr>

Télématique : 3615 code LEMONDE  
 Documentation sur Minitel : 3617 code LMDOC (5,57 F/mn)  
 ou 08-36-29-04-56 (9,21 F/mn)

Le Monde sur CD-ROM : 01-44-88-46-60  
 Index du Monde : 01-42-17-29-33. Le Monde sur microfilms : 03-88-71-42-30

Films à Paris et en province : 08-36-68-03-78

**FINANCE** Par un de ces coups de baguette magique dont il a le secret, Alan Greenspan, le président de la Réserve fédérale américaine, a abaissé mercredi 3 janvier d'un demi-

point son taux interbancaire, ramené à 6 %, et provoqué un spectaculaire rebond des marchés financiers. ● L'EFFET DE SURPRISE a joué à fond à Wall Street. Avec une hausse de

14,2 %, le Nasdaq, indice phare de la nouvelle économie, qui a perdu 39 % en 2000, a enregistré mercredi le gain quotidien le plus fort de son histoire. ● DANS LA FOULÉE, le dol-

lar s'est raffermi et la plupart des places boursières américaines, européennes et asiatiques sont reparties à la hausse. ● ÉCONOMISTES ET POLITIQUES ont tous, aux États-

Unis, applaudi la décision de la Fed. M. Bush a déclaré : « Cette baisse était nécessaire, elle affirme fermement qu'il ne faut pas laisser notre économie dégringoler. »

## Alan Greenspan baisse les taux et provoque un électrochoc sur les marchés

Pour la première fois depuis novembre 1998, la Réserve fédérale américaine a réduit le loyer de l'argent pour faire face au ralentissement de l'activité économique. Cette décision surprise a été saluée par le président élu, George W. Bush

### NEW YORK

de notre correspondante

Si le président élu George W. Bush se demandait qui est aux commandes de l'économie américaine, Alan Greenspan lui a apporté la réponse mercredi 3 janvier : par un nouveau coup de baguette magique, le président de la Réserve fédérale a abaissé d'un demi-point son taux interbancaire, ainsi ramené à 6 %, et immédiatement provoqué un spectaculaire rebond sur les marchés financiers, sérieusement déprimés ces derniers mois.

L'effet de surprise a marché à fond à Wall Street. Avec une hausse de 14,2 %, le Nasdaq, indice phare de la nouvelle économie et des valeurs technologiques, qui a connu sa plus mauvaise année en 2000 en perdant 39 % de sa valeur, a enregistré dans l'après-midi de mercredi le gain quotidien le plus fort de toute son histoire. Il a retrouvé, à 2 616 points, son niveau du début 1999. Les autres indices boursiers, qui avaient un peu moins souffert ces derniers

**L'effet de surprise a joué à fond à Wall Street. Le Nasdaq est remonté de 14,2 %**

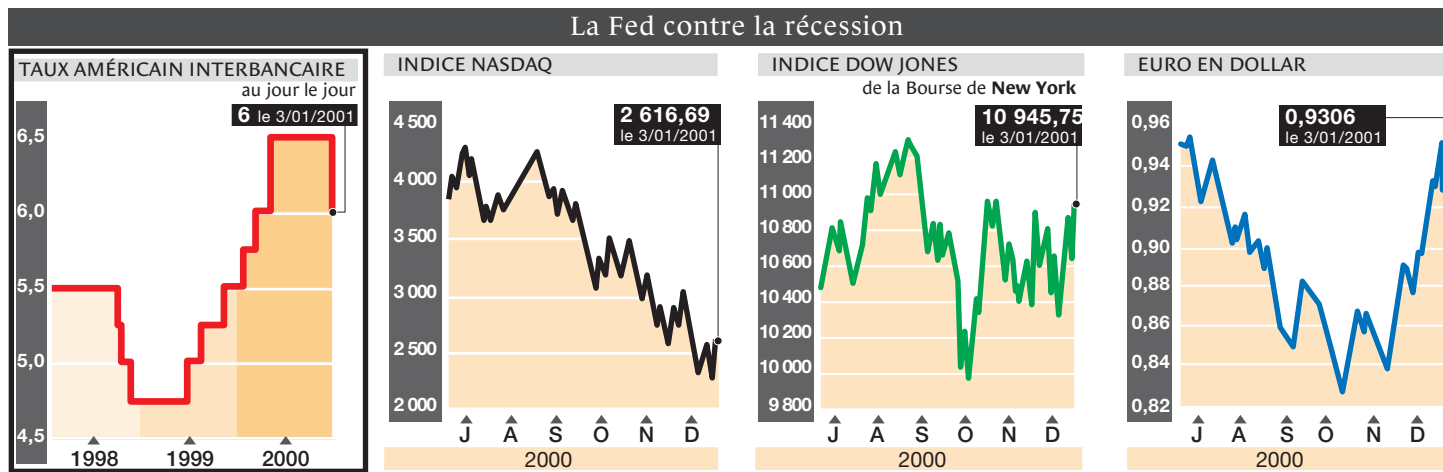
temps, ont eux aussi été immédiatement propulsés par l'électrochoc : le Dow Jones a augmenté de 2,8 % et le Standard and Poor's 500, jugé le plus représentatif, de 5 %.

En précisant, lors de sa dernière réunion du 19 décembre, qu'il « continuerait de surveiller de près » l'évolution de l'économie, le comité monétaire avait clairement laissé entendre qu'une réduction des taux était possible dès janvier, avant même la réunion prévue des 30 et 31 janvier s'il le fallait (*Le Monde* daté 21 décembre). Mais M. Greenspan n'est pas un habitué des coups de théâtre et Wall Street, accoutumée à le voir modifier les taux d'intérêt à l'occasion

### George W. Bush cherche la bonne voie économique

**QUELLE CROISSANCE** pour demain ? Alors qu'un vif débat oppose l'administration sortante (qui estime que l'économie est toujours solide) et l'équipe en passe de prendre les commandes, le 20 janvier (qui prévoit un fort ralentissement de l'activité en 2001), George W. Bush avait décidé, dès la confirmation de son élection, de se faire son propre jugement. Le gratin des économistes et des hommes d'affaires américains se sont donc retrouvés, le 3 janvier à Austin, Texas, pour un mini-sommet consacré à « l'état de l'économie et les défis qui attendent le pays », selon les termes du porte-parole du président élu, Ari Fleischer. Autour de George Bush, s'était rassemblé le futur noyau dur de la politique économique américaine : le secrétaire au Trésor, Paul O'Neill, le secrétaire au commerce, Don Evans, et son conseiller économique, Lawrence Lindsey.

Redonner du tonus à l'économie est à l'évidence une des préoccupations de George Bush. Certains économistes n'hésitent plus à parler d'un coup de frein cette année. Et si la plupart des experts ne prévoient pas de récession brutale, ils estiment que le risque de récession est largement plus élevé en 2001 que depuis de nombreuses années. Il provient, selon eux, du fait que les deux moteurs qui tiraient l'économie – la robuste consommation des ménages et l'investissement – sont



A la surprise générale, la réserve fédérale américaine (Fed) a abaissé mercredi 3 janvier ses taux directeurs pour soutenir l'activité économique aux Etats-Unis et les marchés financiers affaiblis.

des réunions régulières du comité monétaire, n'attendait pas de décision si tôt. Ceux des économistes qui avaient bien interprété l'esprit du dernier communiqué de la Fed – la banque fédérale avait laissé les taux inchangés mais s'était déclarée plus préoccupée par les risques de récession que par les risques d'inflation – ont quant à eux été surpris par l'ampleur de la première baisse des taux depuis novembre 1998 : ils s'attendaient à une réduction d'un quart de point, à 6,25 %, dans la tradition de la prudence de la Fed, alors qu'Alan Greenspan a lâché un demi-point d'un coup. Le taux d'escompte, de portée plus symbolique, a été abaissé d'un quart de point, à 5,75 %.

Economistes, financiers ou politiques, tous ont applaudi à ce coup de maître tout en spéculant abondamment sur le moment choisi. « Alan Greenspan n'avait pas baissé les taux en décembre, dans l'espoir qu'il y ait une petite reprise à la fin de l'année, comme cela se passe parfois, estime un banquier new-yorkais. Quand il a vu que cela ne se produisait pas, il a pris la décision qui s'imposait, sans attendre. » Bruce Steinberg, économiste en chef à Merrill Lynch, voit pour sa part deux autres explications possibles : la Fed pourrait avoir été préalablement informée des chiffres de l'emploi de décembre, dont la publication est attendue vendredi

et qui sont peut-être plus faibles que prévu ; et « elle peut aussi avoir décidé d'assouplir sa politique monétaire dès maintenant pour pouvoir procéder à une nouvelle baisse des taux le 31 janvier ». Une autre thèse circulant à Wall Street est celle d'une division de la Fed sur l'ampleur de la menace de récession : M. Greenspan, selon les tenants de cette thèse, n'aurait pas réussi à convaincre l'ensemble du comité monétaire le 19 décembre de l'urgence nécessitant d'une baisse des taux.

Si c'est le cas, les derniers chiffres économiques lui auront sans doute apporté les munitions nécessaires. Mardi 2 janvier, la rentrée boursière a été assombrie par la publication de l'indice de l'activité manufacturière de la National Association of Purchasing Management, tombée en décembre à son plus bas niveau depuis avril 1991, à la fin de la dernière récession. Ce

déclin, pour le quatrième mois consécutif, a provoqué une nouvelle baisse de la Bourse. Même si le secteur manufacturier ne représente plus qu'un cinquième de l'activité économique américaine, l'effet psychologique de ces chiffres, ajouté à celui d'autres statistiques récentes traduisant une baisse de la confiance des consommateurs et des ventes au détail décevantes en fin d'année, aux contre-performances de la Bourse et à la hausse des coûts de l'énergie, contribue à renforcer l'impression que, plus qu'un atterrissage en douceur, c'est une récession qui guette.

En écho à certains économistes pour lesquels le facteur psychologique et le facteur confiance sont plus importants que jamais dans le contexte actuel, Alan Greenspan a donc joué la surprise et retourné le débat sur la récession. « On est sur le coup et nous sommes déterminés à empêcher l'économie de s'effon-

drer » : c'est, estimaient mercredi soir l'ensemble des analystes, le message qu'a voulu adresser la Fed aux acteurs économiques. Au moment où George W. Bush, le président élu, affirme que la récession est toute proche, face à quoi le président sortant Bill Clinton riposte qu'il ne s'agit que d'un ralentissement d'une croissance qui avait trop tendance à s'emballer, M. Greenspan veut montrer qu'il existe des outils pour agir sur l'activité économique et qu'il n'hésite pas à s'en servir le moment venu.

Hormis l'effet psychologique, déjà sensible sur les marchés financiers, quel va être l'effet concret de la baisse des taux d'un demi-point ? La plupart des économistes sont sceptiques sur d'éventuels effets avant le milieu de l'année et prédisent de nouvelles turbulences dans les six mois à venir. Certains, faisant valoir qu'il a fallu un an à

M. Greenspan pour faire ralentir l'économie à coups de hausses successives des taux entre juin 1999 et mai 2000, prévoient d'autres baisses des taux, pour parvenir à un taux interbancaire de 4 % à la fin de l'année.

A Austin, où il recevait une trentaine de grands patrons, pour la plupart amis du Parti républicain, dans le cadre d'un mini-sommet sur l'économie, M. Bush a salué la décision de la Fed, dont il n'avait pas été averti : « Cette baisse était nécessaire, elle affirme fermement qu'il ne faut pas laisser notre économie dégringoler », a déclaré le futur président à la presse. M. Bush en a profité pour vanter à nouveau son plan de réductions massives d'impôts, qu'il considère comme une stimulation indispensable de l'économie. Loin de penser que la décision de la Fed rend son plan surflou, il estime qu'elle lui donne raison et lui permet d'allier l'arme fiscale à l'arme monétaire : « Nous avons besoin d'actions audacieuses, et pas seulement de la part de la Fed », a-t-il dit, indiquant qu'il soumettrait le plus tôt possible son plan d'allègements fiscaux au Congrès « comme partie intégrante du plan de relance de l'économie ». A ses côtés, Jack Welch, PDG de General Electric, s'est aussi félicité de la décision de M. Greenspan, de nature à « remettre l'économie sur les rails ». A vrai dire, comme l'a souligné sur CNBC un économiste de Wall Street, « même adoptée cette année par le Congrès, une réduction d'impôts, quelle qu'elle soit, n'aura pas d'effets sur l'économie avant l'année prochaine. Donc, en 2001, la seule à avoir les cartes en mains, c'est la Fed ».

Sylvie Kauffmann

### L'euphorie boursière américaine fait bondir les places européennes

**LA BAISSE** d'un demi-point du loyer de l'argent décidée par la Réserve fédérale américaine (Fed), mercredi 3 janvier, pour éviter un ralentissement trop brutal de l'économie, a donné une bouffée d'oxygène aux marchés d'actions américains, et principalement aux entreprises de la nouvelle économie. Bon nombre d'entre elles, dans une situation de trésorerie difficile et qui seraient durement pénalisées en cas de forte baisse de la croissance, ont été soutenues par l'assouplissement des conditions d'emprunt, qui leur permettront de trouver de nouvelles ressources à un coût moindre.

Sur le marché, au lendemain d'un plongeon de 7,23 %, l'indice Nasdaq des valeurs de la nouvelle économie a enregistré, mercredi, sa plus forte hausse historique de 14,17 %. Certains titres ont enregistré des gains de 20 % à plus de 30 % ! Parmi les plus fortes hausses, on note Cisco, le numéro mondial des équipements de réseaux, qui a progressé de 24 %. Le fournisseur d'équipements de réseaux Juniper Networks a gagné près de 29 %, et le fabricant de composants de fibres optiques JDS Uniphase 36 %. Enfin, Amazon.com a

progressé de 26 %, et eBay de 30 %. Les deux géants de l'informatique, Microsoft et Intel, se sont contentés de gains plus modestes, mais néanmoins appréciables, de l'ordre de 10 %.

#### LE DOLLAR REGAGNE DU TERRAIN

L'afflux de capitaux sur les actions a fait reculer fortement le marché obligataire américain, sur lequel s'étaient dernièrement réfugiés en masse les investisseurs. Evoluant mécaniquement à l'inverse du prix des titres, le rendement des obligations du Trésor à dix ans a bondi, mercredi, à 5,14 %, contre 4,91 % mardi en clôture, tandis que l'emprunt à trente ans est passé à 5,48 %, contre 5,35 %. « C'est le moment de vendre. L'argent va sortir pour se placer sur les actions », indiquait à Reuters un spécialiste à la Wells Fargo Bank. Les emprunts d'Etat européens suivaient le mouvement en se repliant dès l'ouverture jeudi. Le taux des titres à dix ans remontait, mécaniquement, à 4,91 % en France et à 4,76 % en Allemagne.

Le dollar, reculant régulièrement depuis plusieurs semaines face à l'euro, a profité de la baisse des taux de la Fed pour regagner du terrain mer-

credi. Le billet vert a repris 2,26 % contre la monnaie unique, pour finir à 0,9281 dollar pour un euro après être descendu dans la journée à 0,957 dollar. Jeudi dans les premiers échanges, il réduisait ses gains, s'échangeant à 0,9373 dollar.

L'euphorie boursière américaine s'est propagée à l'ensemble des places européennes. L'indice CAC 40 de la Bourse de Paris effaçait ses pertes de la veille lors de l'ouverture, jeudi. Il gagnait 2,04 % au lendemain d'une chute de 1,98 %. Alors que Madrid bondissait de 4,36 %, Londres prenait 2,28 %, dès l'ouverture après une baisse la veille de 2,18 %. A Francfort, la hausse était plus modeste en début de séance, de 0,14 % seulement. Le marché allemand, qui ferme ses portes plus tard que ses homologues européens, était ouvert au moment de l'annonce de la Fed et avait déjà pris 2,31 % en clôture. Seule la Bourse de Tokyo, première grande place boursière dans l'ordre chronologique à réagir aux événements américains, n'a pas été entraînée par le mouvement. L'indice Nikkei a clôturé en baisse de 0,68 %, jeudi.

Cécile Prudhomme

### L'OPEP veut réduire sa production pour faire remonter les cours du pétrole

**RETOUR** à la case départ. En ce début de siècle, les cours du pétrole ont retrouvé leurs niveaux du début de l'an 2000. Mercredi 3 janvier, le brut qualité de référence de la mer du Nord, pour livraison en février, s'échangeait à 25,10 dollars le baril. Le light sweet crude négocié à New York progressait de 79 cents, à 28,00 dollars. L'état des esprits est cependant radicalement différent. Voilà un an, rien ne semblait pouvoir enrayer la progression des cours du brut, qui avaient doublé en quelques mois. Cette fermeté faisait ressurgir la peur d'un choc pétrolier dans les pays industrialisés. Les Etats consommateurs pressaient l'OPEP (Organisation des pays exportateurs de pétrole), dont les onze membres contrôlent près de 40 % de la production mondiale, d'ouvrir les vannes.

Le point culminant a été atteint en septembre, avec un prix du baril de plus de 37 dollars. Puis, au cours de l'automne, la tendance s'est inversée, en raison des relèvements successifs de production et du ralentissement de la croissance. Vers Noël, les cours étaient de nouveau inférieurs à 22 dollars. Pour endiguer le mouvement et le stabiliser autour de 25 dollars, les producteurs envisagent maintenant de réduire le débit de leurs puits. Une décision devrait être prise le 17 janvier lors de la réunion de l'OPEP à Vienne. Pour que cette mesure ait un effet, les membres du cartel doivent impérativement apparaître unis, quitte à se mettre d'accord avant sur les efforts demandés à chacun.

L'Arabie saoudite, premier producteur mondial et leader du cartel, a donné le ton en annonçant dès le 31 décembre la nécessité de réduire de 1,5 à 2 millions de barils la production quotidienne du cartel, estimée actuellement à 26,2 millions de barils. « Il y a maintenant un large consensus au sein des membres de l'OPEP pour réduire la production, mais je ne peux pas dire quelle en sera l'ampleur », a déclaré

mercredi Chakib Khelil, ministre algérien du pétrole et nouveau président de l'OPEP. L'organisation pourrait réduire sa production de 500 000 barils par jour de façon automatique avant la réunion du 17 janvier si le prix de son panier de référence de diverses qualités de brut restait inférieur à 22 dollars pendant dix jours ouvrables.

#### « LE MONDE IDÉAL »

Afin de limiter l'ampleur des fluctuations, l'OPEP a instauré un mécanisme prévoyant d'augmenter le débit de 500 000 barils/jour si les cours restent pendant dix jours supérieurs à 28 dollars et de le réduire d'autant s'il devient inférieur à 22 dollars. Ces perspectives ont entraîné depuis quelques jours un redressement des prix du brut. Mais le marché est sensible aussi au comportement des pays consommateurs, et d'abord à ceux du premier d'entre eux, les Etats-Unis. Mardi 2 janvier, en présentant le futur secrétaire à l'énergie, le séna-

teur d'origine libanaise Spencer Abraham, qui succédera au démocrate Bill Richardson, le président élu George W. Bush a insisté sur la nécessité de réduire la dépendance de son pays en matière pétrolière. « Le monde idéal est celui dans lequel nous n'avons pas à nous soucier de quelqu'un qui réduit les approvisionnements sur les marchés mondiaux. »

Le futur locataire de la Maison Blanche est un familier de ces questions : il a été gouverneur du Texas, un Etat pétrolier, et sa famille a toujours été proche de cette industrie. « Je me réjouis de travailler avec le sénateur Abraham pour faire en sorte que nous disposions d'une énergie à bas prix et disponible pour tous les Américains », a-t-il ajouté. Ces propos apparaissent comme une incitation à reprendre des investissements dans l'exploration-production pour augmenter l'offre disponible et faire baisser les cours.

Dominique Gallois

Babette Stern





VALEURS EUROPÉENNES

Les valeurs technologiques à Francfort, qui ont pâti, durant une bonne partie de la séance, des révisions de prévisions de bénéfices faites par les banques Lehman Brothers et Schröder Salomon Smith Barney sur leurs homologues américaines, ont profité du bond des marchés en fin de séance mercredi 3 janvier. Epcos, l'un des titres les plus touchés jusqu'à l'annonce de la Réserve fédérale (Fed), a finalement gagné 0,36 %, à 90 euros. Infineon a pris 3,09 %, à 39,02 euros, et Siemens 2,96 %, à 140,65 euros. SAP, qui avait beaucoup souffert mardi de l'avertissement sur résultat lancé par le groupe Intershop, présent sur le même secteur que

lui, a bondi de 8,54 %, à 142,4 euros. Avant la baisse des taux décidée par la Fed, Vodafone a chuté mercredi de 6,8 %, à 225 pence. Selon les analystes, l'action a souffert de la tendance à la baisse du secteur technologique, mais aussi d'une crainte de trop-plein d'actions Vodafone, à la suite de la multiplication d'acquisitions réglées en titres. D'autres valeurs TMT (technologies, médias et télécoms) avaient également terminé en forte baisse. Sema a abandonné 9,5 %, à 262 pence, Autonomy (logiciels) 17,2 %, à 1406 pence, Baltimore (logiciels de cryptage) 10,6 %, à 285 pence, et Psion (ordinateurs de poche) 8,3 %, à 243 pence.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. 03/01. Section: AUTOMOBILE. Includes entries like AUTOLIV SDR, BASF AG, BMW, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. 03/01. Section: BANQUES. Includes entries like ABBEY NATIONAL, ABN AMRO HOLDING, ALL & LEICS, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. 03/01. Section: PRODUITS DE BASE. Includes entries like ACERIALIA, ACERINOX R, ALUMINIUM GREEK, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. 03/01. Section: CONSUMMATION CYCLIQUE. Includes entries like ACCOR, ADDIDAS-SALOMON, AGFA-GEVAERT, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. 03/01. Section: CHIMIE. Includes entries like AIR LIQUIDE, AKZO NOBEL NV, BASF AG, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. 03/01. Section: NORSK HYDRO, OXFORD GLYCOSCI, RHODIA, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. 03/01. Section: CONGLOMÉRATS. Includes entries like D'IETTEREN SA, AZEL, GBL, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. 03/01. Section: TÉLÉCOMMUNICATIONS. Includes entries like ATLANTIC TELECOM, EIRCOM, EIRCOM, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. 03/01. Section: CONSTRUCTION. Includes entries like ACCIONA, ACS, AGGREGATE IND, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. 03/01. Section: SERVICES FINANCIERS. Includes entries like 3I GROUP, ALMANIJ, ALPHA FINANCE, etc.

Table with 4 columns: Code pays, Cours euros, % Var. 03/01. Section: ALIMENTATION ET BOISSON. Includes entries like ALLIED DOMECQ, ASSOCIAT BRIT F, BASS, etc.

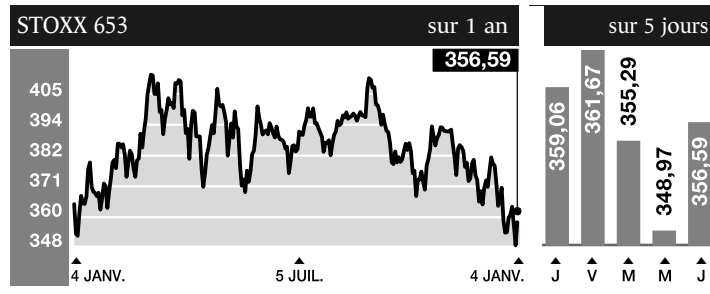


Table of stock prices for various companies including SEB, SODEXHO ALLIANC, TELE PIZZA, etc.

Table of stock prices for various companies including ACTELION N, ALTANA AG, ASTRAZENECA, etc.

Table of stock prices for various companies including ABB N, ADECCO N, AEROPORTI DI RO, etc.

Table of stock prices for various companies including BG GROUP, BP AMOCO, CEPSA, etc.

Table of stock prices for various companies including HELLENIC PETROL, LASMO, LATTICE GROUP, etc.

Table of stock prices for various companies including AHOLD, ALTADIS -A-, AMADEUS GLOBAL, etc.

Table of stock prices for various companies including ALLIANCE UNICHE, AVA ALLG HAND.G, BOOTS CO PLC, etc.

Table of stock prices for various companies including AEGIS GROUP, AEGON NV, AGF, etc.

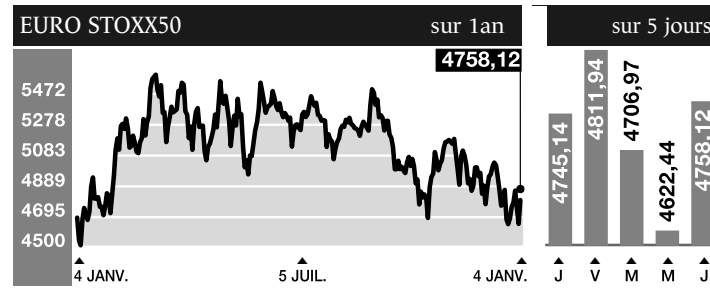


Table of stock prices for various companies including VESTAS WIND SYS, VIVENDI ENVIRON, VOLVO -A-, etc.

Table of stock prices for various companies including AEGIS GROUP, AEGON NV, AGF, etc.

Table of stock prices for various companies including MONDADORI, B SKY B GROUP, CANAL PLUS, etc.

Table of stock prices for various companies including ACEA, AEA, ANGLIAN WATER, etc.

Table of stock prices for various companies including AIRSPRAY NV, ANTONOV, C/AC, etc.

Table of stock prices for various companies including UNITED INTERNET, AIXTRON, AUGUSTA TECHNOLOGIE, etc.

À NOS ABONNÉS Pour vos changements d'adresse ou suspensions d'abonnement durant vos vacances un seul numéro 0803 022 021

EURO NOUVEAU MARCHÉ AMSTERDAM BRUXELLES FRANCFORT CODES PAYS ZONE EURO CODES PAYS HORS ZONE EURO

VALEURS FRANCE

Après l'envolée de l'indice Nasdaq, l'action Alcatel était réservée à la hausse jeudi 4 janvier, quelques minutes après le début des cotations pour finalement être cotée à 61,9 euros, soit un bond de 13,58 %, dans la matinée. Dans le secteur technologique, STMicroelectronics gagnait 15,09 %, à 49,15 euros, Dassault Systems 9,89 %, à 70 euros et Liberty Surf 11,64 %, à 7 euros.

Table of stock prices for various French companies including Alcatel, Alcatel O, Alstom, Altran Techn., Atos Ca, Arbel, Avenir, Axa, Azoflex, Bail Invest., Bazar Hot V., Bic, Bis, Bnp Paribas, Bollore, Bollore Inv., Bongrain, Bouygues, Bouygues Off., Bull, Business Obj., B P (La Ci.), Burelle (Ly.), Canal, Cap Gemini, Carbone-Lorr., Carrefour, Casino Guich., Castorama Du., Cea Industri., Cegid (Ly.), Cffrecyclin, Cgip, Chargeurs, Christian Da., Christian Di., Cic-Actions, Ciments Fran., Clarins, Club Mediter., Cnp Assuranc., Coface, Coflexip, Colas, Contin.Entre., Cpr, Cred.Fon.Fra., Credit Lyonn., Cs Com. Et Sy., Damart, Danone, Dassault-Avi., Dassault Sys., De Dietrich, Devaux (Ly.), Dev.R.N.-P.Ca., Dmc (Dollfus), Dynaction, Eiffage, Elixir, Elec.Madagas., Entenial (Ex.), Eramet, Eridania Bec., Essilor Intl., Eulo, Euler.

Table of stock prices for various international companies including Eurafrance, Euro Disney, Eurotunnel, Falencia, Fimalac Sa C., F.F.P. (Ny.), Fivax, Fininvest, Fonclyon, France Telecom, Framageries, Galeries Laf., Caumont, Ceca, Geophysics, Gfi Informat., Grandvision, Groupe Andre., Groupe Gasco., Gr.Zannier, Groupe Gtm., Groupe Parto., Guyenne Gasc., Havas Advert., Imerys, ImmoBanque, Immeubles De., Infogrames, Im.Marsella, Ingenico, Isis, Kaufman Et B., Klepierre, Lafarge, Lagardere, Lapeyre, Lebon (Cie), LeGrand, LeGrand Adp., Legris Indus., Liberty Surf., Locindus, L'oreal, Louvre, Lvmh Moet He., Marine Wende., Maurel Et Pr., Metaleurop, Michelin, Montupel Sa., Moulinex, Natesix Bq P., Neopost, Norbert Dent., Nord-Est, Nrj Group, Oberthur Car., Olipar, Oxyg.Ext-Ori., Pechiney Act., Pechiney B P., Penuille Po., Pernod-Ricar., Peugeot, Pinault-Prin., Plastic Omn., Psa Industri., Publicis Gr.

Table of stock prices for various international companies including Remy Cointre, Renault, Rhodia, Rochefort La., Royal Canin, Roucier, Rue Imperial, Sade (Ny.), Sagem Sa., Sagem Adp., Saint-Cobain, Salverp (Ny.), Sanofi Synth., Schneider El., Scor, Seb, Seita, Selectibaill., Sidel, Silic Ca., Simco, Skis Rossign., Societe Gene., Sodexo Hali., Sogepar (Fi.), Sommer Allib., Sophia, Sopra, Spir Communi., Spir Teleperfo., Studiocanal, Suck.Pithivi., Suez Lyon.De., Taittinger, Tfi, Thalys (Ext.), Theunes, Thomson Mult., Total Fin A., Transicel, Ubi Soft Ent., Unibal, Unilog, Usinor, Valinor, Vallourec, Via Banque, Vicat, Vincci, Vivendi Env., Vivendi Univ., Wanadoo, Worms (Ex-So), Zodiac.

Table of stock prices for various international companies including ADECCO, American Exp., Amvex Exp., Anglocold Lt., At.T., Barrick Gold., Colgate Pal., Crown Cork O., De Beers, Diago Plc., Dow Chemical., Du Pont Nemo., Echo Bay Min., Electrolux, Elf Gabon, Ericsson, Ford Motor, General Elec., General Moto., Gold Fields, Harmony Gold., Hitachi, Hsbc Holding, I.B.M., I.C.I., Ito Yokado, I.T. Indus., Kingfisher P., Matsushita, Mc Donald's, Merck And Co., Mitsubishi C., Nestle Sa., Norsk Hydro, Pfizer Inc., Philip Morris, Procter Gamb., Rio Tinto Pl., Schlumberger., Sella Group, Shell Transp., Sony Corp., T.D.K., Toshiba, Union Techo., Zambia Coppe.

PREMIER MARCHÉ

JEUDI 4 JANVIER Cours à 12 h 30 Dernier jour de négociation des OSRD : 25 janvier

Table of stock prices for various French companies including Accor, Agf, Affine (Ximm), Air France C., Air Liquide.

NOUVEAU MARCHÉ

JEUDI 4 JANVIER Une sélection. Cours relevés à 12 h 30

Table of stock prices for various international companies including Abel Guilleum, Ab Soft, Access Comm., Adl Partner, Algolgie, Alphamedia, Alpha Mos, Altamir & Ci., Altdeta, Alti, Alt Arct.Nou., A Novo, Arprice Com., Astra, Aumefininc Co., Automa Tech., Avenir Telec., Bac Majestic, Barbara Bui, Bci Navigati., Belvedere, Bourse Direc., Brime Techn., Brime Tech., Bvpr Act.Div., Bvpr Act.Nv., Cac Systems, Call Center, Cast, Cerep, Chemunex, Cmt Medical.

SECOND MARCHÉ

JEUDI 4 JANVIER Une sélection. Cours relevés à 12 h 30

Table of stock prices for various international companies including Ab Groupe, Actelec Reg., Algeco, Altedia, Altel (Sv), April Sa (N), Assystem, Aubay, Beneteau Cah., Boiron (Ly), Bouquille, Boudje Tarnel, Bricorama, Brioche Pasq., Buffalo Gril, Ca. Oise C., Ca. Paris I., Ca. Pas Cal., Cda-Cie Des, Cegedim, Cie Fin.St-H., Cnim C.A., Cofitem-Cofi, Dane-Elec Me., Entrelec Cb., Etam Develop., Euronpeenne C., Expand Sa., Finacor, Finatis (Exl.), Finleury Micho., Focal (Group).

SECONDE MARCHÉ

JEUDI 4 JANVIER Une sélection. Cours relevés à 12 h 30

Table of stock prices for various international companies including Ab Groupe, Actelec Reg., Algeco, Altedia, Altel (Sv), April Sa (N), Assystem, Aubay, Beneteau Cah., Boiron (Ly), Bouquille, Boudje Tarnel, Bricorama, Brioche Pasq., Buffalo Gril, Ca. Oise C., Ca. Paris I., Ca. Pas Cal., Cda-Cie Des, Cegedim, Cie Fin.St-H., Cnim C.A., Cofitem-Cofi, Dane-Elec Me., Entrelec Cb., Etam Develop., Euronpeenne C., Expand Sa., Finacor, Finatis (Exl.), Finleury Micho., Focal (Group).

ABRÉVIATIONS

B = Bourges; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.
SYMBOLS
1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3;
■ coupon détaché; ● droit détaché; # contrat d'animation;
o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite;
◆ cours précédent; ↗ Valeur pouvant bénéficier du service de règlement différé.

DERNIÈRE COLONNE PREMIER MARCHÉ (1):

Lundi date mardi : % variation 31/12; Mardi date mercredi : montant du coupon en euros; Mercredi date jeudi : paiement dernier coupon; Jeudi date vendredi : compensation; Vendredi date samedi : nominal.

SICAV et FCP

Une sélection. Cours de clôture le 3 janvier

Table of SICAV and FCP prices including Agipi, BNP Paribas, Caisse d'Epargne, Multi-Promoteurs.

Fonds communs de placements

Table of mutual fund prices including Horizon, CREDIT AGRICOLE, INDOCAM, AGIPI, BNP PARIBAS, CAISSE D'EPARGNE, MULTI-PROMOTEURS.

LA POSTE

Table of La Poste mutual fund prices including Euroco Solidarité, Crédit Agricole, Indocam, Agipi, Bnp Paribas, Caisse d'Epargne, Multi-Promoteurs.

SG ASSET MANAGEMENT

Table of SG Asset Management mutual fund prices including Euroco Solidarité, Crédit Agricole, Indocam, Agipi, Bnp Paribas, Caisse d'Epargne, Multi-Promoteurs.

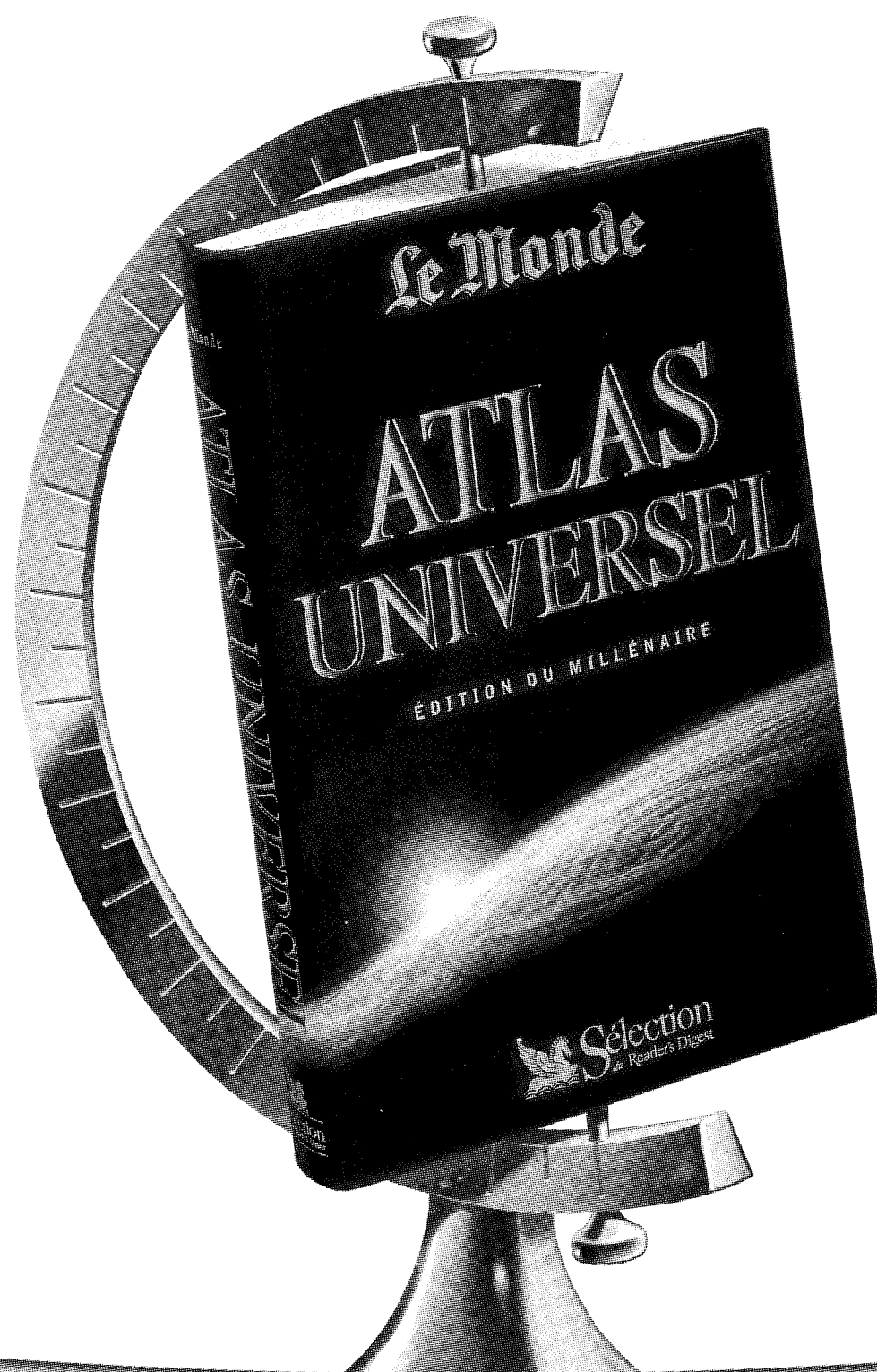
Fonds communs de placements

Table of mutual fund prices including Euroco Solidarité, Crédit Agricole, Indocam, Agipi, Bnp Paribas, Caisse d'Epargne, Multi-Promoteurs.

# ATLAS UNIVERSEL

## ÉDITION DU MILLÉNAIRE

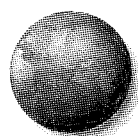
Le monde comme vous ne l'avez jamais vu.



En collaboration avec le journal *Le Monde*, Sélection du Reader's Digest vous propose l'atlas le plus récent, le plus complet et le plus détaillé jamais réalisé à ce jour.



Un grand format (45,8 cm x 31,2 cm) pour une lisibilité optimale.



247 pages de cartes en couleurs et à des échelles différentes qui permettent une vision globale ou ponctuelle du monde.



Un index très complet : plus de 220 000 noms de pays, régions, capitales, villes et villages.

**Prix de lancement : 990 F**

(puis 1 250 F à partir du 1<sup>er</sup> février 2001)

Volume relié : 31,2 cm x 45,8 cm. 554 pages.

Présenté dans un luxueux coffret.

En vente en librairie.

Pour toute information, appelez le 0 803 837 837 (0,98 F/min) ou tapez [www.readersdigest.tm.fr](http://www.readersdigest.tm.fr) ou [www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr)

*Un atlas vraiment unique pour célébrer le nouveau millénaire.*

**Le Monde**



**Sélection**  
du Reader's Digest

**MODES DE VIE** Les adeptes des pratiques qui proposent un enrichissement de la personne – de la séance de yoga à la méditation en passant par diverses pratiques phy-

siques et mentales – semblent plus nombreux en France. ● À LA RECHERCHE d'une forme d'harmonie que le modèle occidental semble aujourd'hui incapable de leur apporter,

ils suivent les conférences et achètent des manuels qui vantent la pensée positive. ● ROBERT ROCHEFORT, directeur du Centre de recherche et de documentation sur les

conditions de vie (Credoc), estime qu'il faut effectuer une distinction entre « les pratiques (le yoga, la méditation, etc.), qui sont le fait d'une minorité, et la consommation ». ● IL

**REMARQUE** qu'avec la mode zen on assiste « à un passage conceptuel fondamental et extrêmement durable qui augure d'une autre façon de vivre la consommation ».

## La voix du zen se fait entendre au royaume de la consommation

S'adonner aux délices d'une retraite spirituelle dans un centre yogi ou consommer des produits estampillés zen : même si la pratique reste encore en France le fait d'une minorité urbaine, ce courant de pensée semble introduire une rupture fondamentale dans les mentalités

**LES MAINS TENDUES** vers le ciel, les jambes légèrement fléchies, Ideo fait signe à ses élèves de redresser la tête et le buste. Il corrige leurs mauvaises habitudes, celles qui nous font parfois courber le dos et rentrer les épaules. Il est ce que l'on appelle un *sensei*, c'est-à-dire un maître de yoga.

L'homme est robuste et ne montre pas les signes de sa cinquantaine. « L'exercice me permet de rester toujours jeune. Chaque jour, je fais travailler le corps et l'esprit pour faire passer l'énergie », dit-il en figurant un huit autour du corps formant le passage imaginaire du *ki* (terme qui désigne l'énergie). Ideo est japonais et tient un petit restaurant de sushis à Paris, baptisé Wada (la paix). Confidentiel, voire secret, l'endroit attire pourtant une clientèle nombreuse, informée par le bouche-à-oreille. Au fond de sa cuisine, on trouve affichés des mots de remerciements, ceux de Vanessa Paradis ou encore de Luc Besson venus ici trouver un peu de calme et d'anonymat pour un dîner en ville loin des cantines en vogue.

Les adeptes du zen, à travers la diversité des pratiques et des croyances, disent le plus souvent rechercher « une forme d'harmonie » que le monde occidental semble aujourd'hui incapable de leur apporter. Mais à l'inverse de la révolution culturelle californienne des années 60, dont les hippies furent les représentants les plus radicaux en rejetant le principe de l'*American way of life*, on observe aujourd'hui une démocratisation et un essor de

cette tendance auprès d'un public plus large.

De Salons en séminaires ou conférences (Médecine douces et Marjolaine attirent à eux deux 100 000 visiteurs et l'on recense 300 conférences par mois à Paris autour du zen), de romans new age (*L'Alchimiste* de Paulo Coelho a atteint les 800 000 exemplaires) en livres d'enseignement ou essais philosophiques (*Le Guide illustré du feng shui* de Lillian Too, 3 millions d'exemplaires) la nébuleuse du zen séduit de plus en plus de Français, attirés par un discours efficace et rassurant.

### MAUX COURANTS

Quelles que soient les pratiques (feng shui, yoga, shiatsu, qi gong, ayurveda), toutes proposent un enrichissement de la personne en promettant de combattre « les énergies négatives ». Anxiété, stress, dévalorisation de soi sont les maux les plus courants que l'on retrouve cités dans les brochures vantant les mérites d'une vie zen. Mais ce seul facteur ne suffit pas à expliquer l'engouement pour des activités parfois contraignantes.

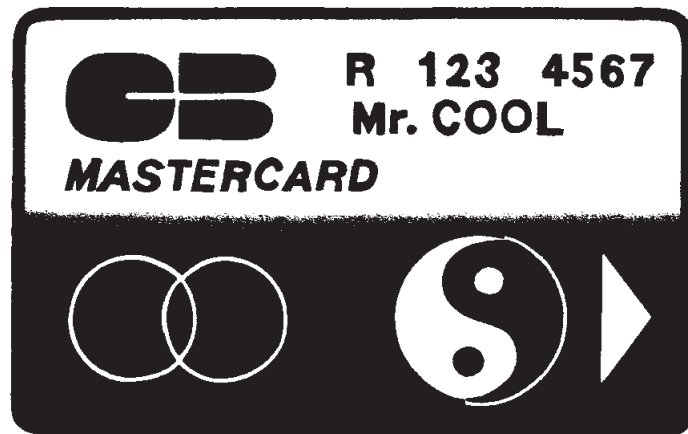
Selon le magazine américain *W*, bible de la mode, les retraites et les week-ends dans des « camps de déconditionnement » à la vie citadine sont devenus un « must ». Dans ces ashrams d'un nouveau genre, les objets électroniques sont le plus souvent interdits, et le séjour implique le respect quasi obligatoire des séances de yoga et de méditation. Rien de tel n'existe encore en



CHRISTOPHE BRUNCKAGNÈS

France, mais des agences proposent des séjours dans le Massachusetts, au Kripalu Center, le plus grand centre de yoga des Etats-Unis ([www.kripalu.org](http://www.kripalu.org)) ou au Baronbaptiste ([www.baronbaptiste.com](http://www.baronbaptiste.com)). Ainsi, à côté de pratiques quotidiennes consistant le plus souvent à apprendre par soi-même à travers les livres, un club de sport ou une association de quartier, s'ajoute un autre facteur, plus culturel, expliquant cette tendance.

« Il existe une demande idéologique chez un nombre croissant d'individus, constate Michel Lacroix, auteur de l'essai *L'Idéologie du New Age* (Flammarion, 1996). Le socialisme, le libéralisme, la rationalité technocratique, la philosophie du progrès n'emportent plus guère l'adhésion, de sorte qu'il y a une place à prendre pour des idéologies de substitution. »



L'éditeur Guy Trédaniel, pionnier sur le marché du « livre zen » (20 millions de chiffre d'affaires et une croissance de 20 % par an depuis cinq ans) constate chez ses lecteurs un désir de « vivre autrement ». « Ils sont déçus par la politique et ne croient plus au pouvoir des institutions pour changer les choses. Ils se tournent vers le zen. Parce que cette pensée positive leur permet de transformer leur vie au quotidien. Ce n'est pas une mode, mais une tendance lourde. »

### MARCHÉ RENTABLE

Idéologie ou mode passagère, le phénomène né en Occident en réaction à la société de consommation, représente désormais un marché rentable exploité par le marketing et la publicité. Le dernier parfum de la marque japonaise Shiseido s'appelle tout simplement Zen. On y dé-

couvre le top model Christy Turlington, elle-même adepte du hatha yoga depuis douze ans (une forme de yoga plutôt physique), en position de méditation avec ce message sans équivoque : « *Ecoutez votre cœur et libérez votre esprit.* »

Plus connue des Français, la marque de l'activiste « éthique » et milliardaire Anita Rodrigue, The Body Shop, n'est pas en reste sur ce créneau. Ses kits « bienfait de l'esprit » (Ayurveda Life Wisdom) ou ses produits de bains Spirit Lifter surfent aussi sur la vague zen, rivalisant d'intelligence et de sophistication pour proposer des produits aux emballages attrayants. Mais « si l'offre de produits zen explose depuis quatre ans en France, constate Cécile Benoît, consultante chez Marketing Intelligence, une société de conseil, ce n'est pas aussi fort que dans le reste de l'Europe parce que

nous sommes trop rationalistes pour y adhérer totalement ».

Hélène Weber, consultante en feng shui à Paris (l'art des énergies positives dans l'habitat), confirme cette méfiance des Français à l'égard des pratiques orientales, souvent mal perçues dans le monde des affaires. « Je consulte de grandes entreprises françaises mais toutes refusent que je révèle leur identité, dit-elle, de crainte de paraître ridicules aux yeux des concurrents ou des salariés. »

Plus décontractés, les grands patrons britanniques ne s'en cachent pas : celui d'Orange, la compagnie téléphonique rachetée par France Télécom, confie à la presse nationale sa passion pour le feng shui. Et, toujours selon la presse britannique, celui de British Airways aurait dépensé en 1997 250 millions de livres (2,5 milliards de francs) pour la reconstruction de son siège aux normes feng shui.

Au-delà de l'exploitation commerciale d'une philosophie et d'un art de vivre, le zen cristallise les contradictions d'une société de consommation qui se cherche à nouveau, avec le risque de s'enfermer dans un ultime paradoxe. A trop vouloir encourager les modes et celle du zen en particulier, la mode elle-même se trouverait ainsi prise au piège de son propre jeu, lorsque les consommateurs, parvenus à l'équilibre et à l'ascèse, se demanderont, comme dans une chanson d'Alain Souchon, à quoi servent « tous ces rêves qu'on nous inflige et qui nous affligent ».

B. Dan.

### TROIS QUESTIONS À...

#### ROBERT ROCHEFORT

**1** En tant que directeur du Centre de recherche et de documentation sur les conditions de vie (Credoc), observez-vous une véritable « tendance zen » en France aujourd'hui ?

Il y a effectivement un courant zen, mais qui ne se traduit pas forcément par une augmentation des pratiques. C'est dans la consommation que cette tendance s'affirme le mieux. Elle concerne par exemple les lieux de distribution. C'est le cas des boutiques Nature et découverte, qui ont conçu un espace de vente en fonction d'un imaginaire zen et du produit lui-même, par exemple les cosmétiques et les parfums. Ensuite, il y a des gisements de produits zen, comme les bougies d'intérieur ou le mobilier. Enfin, la publicité a récupéré les codes du zen pour créer un univers spirituel autour des produits. Mais, à l'inverse des Etats-Unis, où la tendance s'appuie sur des pratiques

et un engagement, les Français conservent une approche plutôt consumériste.

**2** Voulez-vous dire qu'en France le zen sert surtout à stimuler les ventes ?

Je veux simplement distinguer entre les pratiques (le yoga, la méditation, etc.), qui sont le fait d'une minorité, et la consommation. Je ne suis pas sûr qu'il y ait aujourd'hui plus d'adeptes du zen qu'il y a dix ou vingt ans, car la pratique est contraignante. On ne trouve pas, comme à San Francisco, des centaines de personnes faisant du tai-chi le matin dans les parcs. D'ailleurs, il y a une ambiguïté dans la façon de vendre les produits zen : la publicité communique sur la valorisation de la personne et sur le bénéfice. Or les principes philosophiques de l'enseignement zen sont à l'opposé : ils supposent l'abandon de soi.

**3** Le phénomène pourrait-il s'esouffler ?

Je ne le crois pas, parce qu'il révèle bien plus qu'une simple aspiration au bien-être et à l'équilibre intérieur. Ce qui est en jeu, c'est le passage de l'individu à la personne. C'est-à-dire que nous entrons dans une société plurielle, où les logiques d'appartenance sont multiples. Chacun fait son marché dans des cultures différentes, et le zen fait partie de ces nouveaux courants. Dans cette société, les consommateurs privilégient leur projet personnel. Le problème n'est plus de fabriquer de la différence, mais de séduire dans la recherche d'équilibre. Voilà pourquoi aujourd'hui le zen est très porteur. Ce n'est pas un hasard si ce sont d'abord les marques de cosmétiques qui s'en sont emparées. Elles parlent directement à la personne. Avec le zen, on assiste à un passage conceptuel fondamental et extrêmement durable, qui augure d'une autre façon de vivre la consommation.

Propos recueillis par Bruno Danto

### Guide des principales pratiques

#### ● Yoga

Technique de méditation et de concentration qui se propose d'aider l'individu à retrouver son essence, celle de l'univers, désignée par les textes indiens comme la conscience pure. Le terme « yoga » désigne l'unité entre le soi individuel (*jiva*) et le soi cosmique (*atman*). A lire : *Les Etapes de la méditation*, de Sa Sainteté le dalaï-lama (Ed. Guy Trédaniel, 2000, 264 p., 120 F, 18,29 €).

#### ● Hatha yoga

Postures dynamiques et statiques ayant pour but l'entretien du corps et du mental. Il aide à devenir plus fort face au stress et à la maladie. Selon ses enseignements, cette dernière ne serait qu'une perturbation de notre énergie vitale (*prana*). A lire : *Hatha yoga*, de Claire Truchot (Ed. Le Courrier du livre, 1996, 540 p., 220 F, 33,54 €).

#### ● Ayurveda

Système thérapeutique traditionnel de l'Inde (vieux de 5 000 ans) utilisant les combinaisons des trois énergies vitales : *vata* (air), *pitta* (feu) et *kapha* (eau). Le terme sanskrit signifie littéralement

« science de la vie ». Selon les enseignements, la bonne santé et le bien-être ne sont possibles que si les trois énergies travaillent en harmonie. Or elles changent d'intensité en fonction de notre style de vie, des saisons et du temps.

A lire : *Le Livre de l'ayurveda*, de Judith H. Morrison (Ed. Le Courrier du livre, 1995, 192 p., 145 F, 22,11 €).

#### ● Taiji quan

Méditation en mouvement dont le terme signifie « boîte de l'ombre ». Il est un antidote au stress et à la fatigue psychique. Les mouvements de base sont conçus pour relâcher et tonifier les articulations du corps. Cette discipline reste l'une des plus faciles à apprendre.

A lire : *Manuel pratique de taiji quan*, de Maître Lam Kam Chuen (Ed. Le Courrier du livre, 1999, 143 p., 139 F, 21,19 €).

#### ● Tai-chi

Gymnastique taoïste fondée sur la circulation des énergies, grâce à une série de mouvements lents et précis. A lire : *Dynamique interne du tai-chi*, de Mantak Chia et Juan Li (Ed. Guy Trédaniel, 1999).

#### ● Qi gong

Techniques de mobilisation de l'énergie interne (*chi*), fondées sur la respiration et le mouvement des mains. « Qi » signifiant l'énergie et « gong » le mouvement.

A lire : *Qi gong, voie de guérison, de dynamisme et de santé*, de Maître Lam Kam Chuen (Ed. Le Courrier du livre, 2000, 160 p., 145 F, 22,11 €).

#### ● Shiatsu

Technique de massage qui consiste à effectuer des pressions (*atsu*) avec les doigts (*shi*) sur des trajets pour harmoniser le flux de l'énergie vitale.

A lire : *Le Livre complet de la thérapie du shiatsu*, de Toru Namikoshi (Ed. Guy Trédaniel, 1998, 378 p., 180 F, 27,44 €).

#### ● Feng shui

Mélange de croyances mystiques et de sens commun, art de la circulation des énergies positives, du *yin* et du *yang* dans l'habitat. Le terme signifie « vent et eau ». Ses principes visent à vivre en harmonie avec l'environnement. Certaines couleurs ou positions peuvent par exemple être plus ou moins favorables à l'équilibre intérieur dans une maison ou un bureau.

A lire : *Le Guide illustré du feng shui*, de Lillian Too (Ed. Guy Trédaniel, 1998, 226 p., 98 F, 30,18 €).

# Jacques Fouroux revient au cœur de la mêlée

L'ancien capitaine et entraîneur du XV de France est candidat à la présidence de la Fédération française de rugby (FFR). « Au rugby, dit-il, j'ai tout connu, sauf le vrai pouvoir »

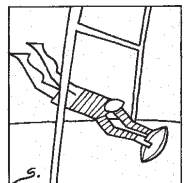
Sur les terrains, on l'avait surnommé le « petit Napoléon » en raison de sa taille, d'un sens tactique étonnant et d'une évidente aptitude au commandement. Une fois les crampons remis, le surnom lui est resté pour les mêmes

raisons. Mais ses qualités, Jacques Fouroux les employa alors à la conquête du pouvoir. Un pouvoir dont il pensait qu'Albert Ferrasse, alors président de la Fédération française de rugby (FFR), qui le présentait volontiers

comme son fils spirituel, le lui laisserait en héritage. Las, une sévère broiille vint ternir les relations entre les deux hommes et, au moment de la succession, c'est Bernard Lapasset qui fut investi. Jacques Fouroux s'en alla faire

un tour du côté du rugby à XIII, mais sans grand succès. Aujourd'hui, escorté de Robert Paparemborde et de Jean-Pierre Bastiat, il repart à la conquête de la FFR dont le prochain président doit être élu le 24 février.

Avec le temps, l'homme a pris un peu d'épaisseur : visage et tour de taille arrondis par les ans, mais regard clair toujours aussi vif et voix toujours aussi forte. A cinquante-trois ans,



RUGBY

Jacques Fouroux n'a pas changé. Le « petit Napoléon » défend ses convictions le verbe haut et la combativité intacte. Les batailles perdues n'ont en rien entamé sa volonté et le voilà de nouveau revenu d'un exil, prêt à ferrailer, en bon Gascon qui se respecte. Jacques Fouroux reste ce capitaine impatient d'en découdre dans l'attente d'un assaut dont il sait par avance la vanité.

Sa dernière croisade a démarré à la fin du mois de novembre 2000, lorsque Bernard Lapasset, président de la Fédération française de rugby (FFR), a convoqué l'assemblée générale électorale pour le samedi 16 décembre. Aussitôt, flanqué de ses fidèles lieutenants Robert Paparemborde et Jean-Pierre Bastiat, grognards d'un empire aux contours incertains, Jacques Fouroux est parti en campagne, comme pour rajouter une ligne supplémentaire à la liste de ses défaites. Mais cette fois, en prélude aux joutes à venir, Jacques Fouroux a gagné la première manche.

Le 15 décembre, moins de vingt-quatre heures avant ce qui aurait dû être la réélection triomphale de Bernard Lapasset, fonctionnaire des douanes détaché auprès de la FFR, le juge des référés a exigé le report du scrutin « à une date ultérieure »

(Le Monde du 19 décembre 2000). Il n'en fallait pas davantage pour relancer Jacques Fouroux dans sa quête présidentielle. « Au rugby, j'ai tout connu, sauf le vrai pouvoir », dit-il.

Des honneurs du XV de France dont il fut en tant que joueur le leader incontesté pour le deuxième grand chelem des Bleus dans le Tournoi des cinq nations en 1977, avant d'en devenir l'entraîneur de 1979 à 1988, à la descente vers l'oubli en 1994, tandis qu'il cédait aux sirènes du XIII et aux chants du magnet de la télévision Rupert Murdoch, Jacques Fouroux a effectivement tout traversé. « Je suis un enfant du « ferrassisme », clame-t-il, en référence à l'ancien « patron » du rugby français, qu'il appelle de son surnom, « Bébert la godasse », avec un brin de tendresse.

### « LA BISE MAFFIEUSE »

« Je l'ai revu, une fois à Agen pour un match Agen-Auch ; il m'a fait la bise. La bise mafieuse, celle qu'on fait à un membre de la famille, pas celle de Judas. Celle-là, il me l'avait déjà faite auparavant », raconte-t-il. Jacques Fouroux n'aime rien tant que ces confrontations. Hâbleur et pugnace comme toujours, il rêve désormais de débouter l'héritier de l'ancien potentat agenais. « Histoire de faire entendre quelques idées sur ce qui devrait être le rugby », avance-t-il.

L'ancien représentant en foie gras de son Gers natal, reconverti récemment dans la vente de pizzas surgelées, énonce quelques recettes, concoctées voilà une bonne dizaine d'années. Selon lui, rugby et spectacle doivent définitivement faire

bon ménage. Il préconise l'implantation d'un rugby de haut niveau dans les grandes régions économiques par la mise en place d'équipes issues de sélections puisées dans les clubs.

« Les clubs, c'est la base de notre rugby. Il faut s'appuyer sur eux pour alimenter ces équipes régionales qui s'affronteraient dans une compétition relevée. Il faut multiplier le nombre de matchs de haut niveau, tout en ren-

forçant la qualité de l'offre. Aujourd'hui, on s'entraîne de plus en plus et on joue de moins en moins », s'alarme-t-il. L'ancien président du FC Auch (Gers) avance le projet d'une révolution culturelle qui instaurerait la sélection permanente des meilleurs par la promotion du plus grand nombre. Il prône la fin de la « course aux armements » et des « salaires famoureux pour quelques uns », imagine un rugby qui se jou-

rait à la belle saison dans de grands stades devant vingt mille ou trente mille personnes « parce qu'il faudra bien accroître le niveau des recettes ».

Mais avant tout, il faut d'abord convaincre. Jacques Fouroux et ses colistiers en lice pour l'élection du prochain comité directeur de la FFR s'y emploient. « On va essayer d'organiser sept ou huit réunions dans les régions », affirme-t-il. Les révolutions ne se menant pas en un jour, Jacques Fouroux propose des objectifs à court terme.

Le premier tend à imposer la tenue d'une assemblée générale extraordinaire qui modifierait le système électoral. En la matière, il souhaite que les clubs élisent directement les instances dirigeantes, en lieu et place des grands électeurs. « Si on ne change pas le système électoral, on ne peut pas gagner », analyse-t-il, réaliste. Le prochain président de la FFR sera élu le 24 février 2001. Le temps pour le candidat Fouroux d'affûter ses arguments.

Yves Bordenave

### Hausse sensible du nombre des licenciés

La Fédération française de rugby (FFR) comptait, au 31 décembre 2000, 7 619 licenciés de plus qu'un an auparavant, soit 250 308 contre 242 689, ce qui représente une hausse de près de 4 %, indiqué un responsable de la Fédération mercredi 3 janvier. Le secteur joueurs a le plus fortement bénéficié de cette progression, passant dans le même temps de 210 540 à 217 404, tandis que celui des dirigeants atteignait 29 176 personnes, contre 28 645 à la fin de l'année 1999. L'effectif féminin a lui reçu le renfort de 224 jeunes filles, ce qui le porte à 3 728.

Selon la FFR, « toutes les tranches d'âge jusqu'au moins de dix-neuf ans enregistrent un solde positif, en particulier les moins de huit ans, avec une augmentation de 2 283 licenciés ». La FFR attribue cette naissance de vocations à « la médiatisation croissante du rugby » et « aux initiatives prises pour favoriser les différentes formes de jeu ».

## Dans la tourmente, le Racing CF veut encore croire à la gloire

A LA BELLE ÉPOQUE des années 80, Franck Mesnel et Eric Blanc faisaient le bonheur des lignes arrières de l'équipe de rugby du Racing club de France (RCF). Aujourd'hui, ils en sont les indispensables pliers. En janvier 2000, les deux coéquipiers, par ailleurs associés au sein de la société de prêt-à-porter Eden Park, sont devenus les patrons de la section professionnelle alors en pleine tourmente. Ils avaient à cœur de ne pas laisser à l'abandon le club de leurs amours. « Associer le Racing à Eden Park, c'était assurer la protection de l'image du club », expliquent-ils.

C'est que le vénérable RCF traverse une période pour le moins difficile. Relégué en deuxième division à l'issue de la saison 1999-2000, il occupe actuellement la dernière place de son championnat avec dix défaites pour seulement deux victoires. La relégation est proche. « La descente serait catastrophique », annonce Eric Blanc, aujourd'hui président de la section rugby.

Alors, pour éviter un nouvel échec, Franck Mesnel, trente-neuf ans, est sorti de sa retraite pour rejoindre et aider ses coéquipiers à surmonter cette passe délicate. « J'espère que les jeunes sont sensibles à mon engagement », dit-il. Tant qu'ils considèrent que ma présence est un plus, je suis prêt à leur apporter, si ce n'est mon expérience, en tout cas mon enthousiasme. » Et pourtant, il reconnaît qu'il n'a jamais été confronté à une situation si difficile. « Avec Eric, confie-t-il, nous avons été élevés comme des enfants gâtés. »

### CHAMPION EN 1990

L'ancien international (57 sélections) a connu la gloire lors de la victoire du Racing en finale du championnat de France, en 1990, à l'issue d'une rencontre échevelée contre Agen (22-12). C'est au nom de ce souvenir qu'il rêve de nouveaux sommets pour les Ciel et Blanc. « Le club n'est pas à sa place, assure-t-il. Nous avons imaginé un programme sur trois ans pour rendre au club son prestige d'antan. » Il a pleine confiance en cette équipe composée à 60 % de

joueurs issus de l'école de rugby à laquelle manque encore un peu d'assurance. Très souvent, elle a manqué la victoire d'un rien : trop de fébrilité, à certains moments ; trop d'enthousiasme, à d'autres.

Malgré les piètres résultats, il affirme qu'un tiers de l'équipe a le niveau pour évoluer en première division. Et il est « persuadé que ces jeunes vont reconstruire l'histoire du club ». S'ils peuvent s'appuyer sur son expérience, ils bénéficient également de la présence dans leurs rangs du Néo-zélandais Shaune Dermody. « Il est fantastique, très motivant pour le reste de l'équipe », se félicite Franck Mesnel. C'est aussi pour cela qu'il ne doute pas de l'avenir et prépare la saison 2001-2002. Avec Eric Blanc, ils croient au maintien et demandent que tous les responsables de Racing club de France y croient avec eux.

### « UN CHAMP DE RUINES »

« On veut bien tout faire pour aider la section rugby, à condition qu'on ne nous mette pas des bâtons dans les roues », lance Eric Blanc. Nous ne pouvons même pas nous appuyer sur les infrastructures du club, ce qui est un peu frustrant. » Et de déplorer que les rugbymen n'ont pas accès aux installations ultra-modernes de La Croix-Catalan. « Nous n'avons pour unique lieu d'entraînement que le stade Yves-du-Manoir, à Colombes [Hauts-de-Seine], qui est un champ de ruines. En plein hiver, on n'a même pas de gymnase à notre disposition. Nous sommes le seul club professionnel en France dans cette situation. »

Il reste maintenant dix rencontres au Racing pour tenter de sortir la tête de l'eau. A priori, le club parisien dispose d'un calendrier plus favorable que ses deux rivaux directs, Istres et Nîmes, pour sauver sa place en deuxième division. Ce n'est qu'une fois ce satané maintien acquis que le club parisien pourra envisager de renouer avec la gloire ou à défaut de retrouver le plus haut niveau du rugby français, lui qui lui a tant apporté.

Geoffroy de Fautereau

## Ce mois-ci dans « Le Monde diplomatique » :

- JUSTICE** : Pilier ou béquille de la démocratie ? (Jean-Paul Jean) – Naissance d'une mythologie (Anne-Cécile Robert) – Un champ d'action pour le Sud (Monique Chemillier-Gendreau)
- GLOBALISATION** : L'« Empire », stade suprême de l'impérialisme (Toni Negri) – Irréversible, la mondialisation ? (Bernard Cassen)
- AMÉRIQUE LATINE** : Cultures illicites, narcotraffic et guerre en Colombie (Maurice Lemoine) – **MAROC** : Dérive autoritaire du gouvernement (Aboubakr Jamaï)
- CORÉES** : Les incertitudes d'un rapprochement (Selig Harrison)
- UNION EUROPÉENNE** : L'adhésion fait peur aux Polonais (Bruno Drweski)

## JANVIER 2001



### Egalement au sommaire

- **Afrique** : Spectaculaire retour de la Libye (Bruno Callies de Salies) - Pourquoi la coopération franco-africaine a échoué (Jean-Pierre Cot)
- **Sécurité** : Ce trafic «légal» des armes légères (Steve Wright) - Comment limiter la prolifération (Philippe Rivière)
- **Asie centrale** : Carnets de voyage (Bernard Chambaz)
- **Histoire** : L'Exposition coloniale de 1931 (Sandrine Lemaire, Pascal Blanchard et Nicolas Bancel)
- **Idees** : L'humanité, l'imagination et la cinquième dimension (Edward Bond)
- **Droits humains** : Tout est cousu d'enfance (Claire Brisset)

TARIFS	1 an	1 an	2 ans	2 ans	ET POUR NE MANQUER AUCUN NUMÉRO, ABONNEZ-VOUS... OU ABONNEZ UN AMI !
<b>France</b> <small>(y compris DOM-TOM et pays à accords postaux*)</small>	<b>250 F</b> 38,11 €		<b>460 F</b> 70,13 €		Bulletin à renvoyer à : Le Monde diplomatique, service abonnements, 60646 Chantilly Cedex, France
<b>Tarif spécial</b> <small>(étudiants, lycéens, chômeurs, RMistes sur présentation d'un justificatif) (France métropolitaine uniquement)</small>	<b>220 F</b> 33,54 €		<b>375 F</b> 57,17 €		<input type="checkbox"/> <b>OUI</b> , je souhaite m'abonner au Monde diplomatique
					<input type="checkbox"/> 1 an (12 numéros) <input type="checkbox"/> 2 ans (24 numéros)
					<input type="checkbox"/> je souhaite abonner un ami
<b>Etranger</b>					Prénom : _____ Nom : _____
<b>Voie normale</b> <small>(y compris Union européenne par avion)</small>	<b>305 F</b> 46,50 €		<b>565 F</b> 86,13 €		Adresse : _____
<b>Voie aérienne</b> <small>Autres pays d'Europe, Algérie, Maroc, Tunisie (sauf Union européenne, Suisse)</small>	<b>325 F</b> 49,55 €		<b>593 F</b> 90,40 €		Code postal : _____ Ville : _____
<b>DOM, Afrique francophone</b>	<b>330 F</b> 50,31 €		<b>618 F</b> 94,21 €		Pays : _____
<b>Etats-Unis, Canada, Moyen-Orient</b>	<b>350 F</b> 53,36 €		<b>658 F</b> 100,31 €		Je joins mon règlement <input type="checkbox"/> en francs, soit ... <input type="checkbox"/> Je vous communique mes coordonnées
<b>Amérique centrale, Amérique du Sud, Mexique, Afrique anglophone, Japon, Chine, autres pays d'Asie</b>	<b>395 F</b> 60,22 €		<b>748 F</b> 114,03 €		<input type="checkbox"/> en euros, soit ... <input type="checkbox"/> Je vous communique les coordonnées de mon ami
<b>TOM</b>	<b>410 F</b> 62,50 €		<b>778 F</b> 118,61 €		<input type="checkbox"/> Chèque bancaire <input type="checkbox"/> Eurochèque <input type="checkbox"/> Mandat international
<b>Océanie, Australie, Nouvelle-Zélande</b>	<b>445 F</b> 67,84 €		<b>845 F</b> 128,82 €		<input type="checkbox"/> Carte bancaire internationale ou American Express n° : _____
<small>* Bénin, Burkina Faso, Cameroun, Rép. centrafricaine, Comores, Congo, Côte d'Ivoire, Djibouti, Gabon, Guinée, Madagascar, Mali, Mauritanie, Niger, Sénégal, Tchad, Togo, Tunisie</small>					Expire fin : _____ Signature obligatoire _____





**ENTRETIEN** Isabelle Huppert reprend *Médée* à partir du 5 janvier, à l'Odéon - Théâtre de l'Europe. Mise en scène par Jacques Lassalle, la pièce avait été créée au Festival d'Avi-

gnon cet été et a tourné, depuis, en Belgique et en province. ● **A QUELQUES JOURS** de la première à Paris, la comédienne se souvient de ses premiers pas dans la Cour d'honneur

du Palais des papes, « *un moment intense, donc parfois inconfortable* ». Elle raconte sa *Médée*, une figure « *reconnaissable en chacun* » et à l'« *incroyable capacité d'ana-*

lyse ». ● **RÉVÉLÉE PAR LE CINÉMA**, l'actrice renouait avec le théâtre en 1989 avec *Un mois à la campagne*, puis il y eut *Mesure pour mesure* en 1991 et un sublime *Orlando* mis en

scène par Bob Wilson en 1993. « *J'aimerais que le théâtre me procure autant de plaisir que le cinéma*, dit-elle. (...) *Au théâtre, je suis souvent plus dans la volonté que dans le plaisir.* »

## Le sûr chemin d'Isabelle Huppert vers l'amour du théâtre

Dans un entretien au « Monde », la comédienne, révélée par le cinéma, explique comment, par la fréquentation des plateaux, la patiente construction des personnages, elle s'est prise à aimer la scène et cette « Médée » d'Euripide, créée en juillet à Avignon et reprise à l'Odéon du 5 janvier au 10 février

**LE 12 JUILLET 2000**, Isabelle Huppert créait *Médée*, d'Euripide, dans la Cour d'honneur du Palais des papes. Le spectacle, mis en scène par Jacques Lassalle, ouvrait le 54<sup>e</sup> Festival d'Avignon (Le Monde du 14 juillet 2000). C'était la première fois qu'Isabelle Huppert affrontait la Cour, et le plein air, l'an dernier particulièrement froid. Depuis, elle a joué *Médée* en tournée, en Belgique et en France. Elle reprend son rôle à l'Odéon - Théâtre de l'Europe, où le spectacle est présenté du 5 janvier au 10 février. A quelques jours de la première, Isabelle Huppert raconte son voyage d'actrice, sa *Médée*.

« **Six mois après la création de *Médée*, quel souvenir gardez-vous d'Avignon ?**

– Le souvenir d'un moment intense, donc parfois inconfortable, parce que, dans l'intensité, il y a toujours du bon et du mauvais. Ce qui était bon, c'était l'aventure que représente le fait de jouer dans la Cour. Ce qui était mauvais, c'était la peur, la pression qui s'exerce en si peu de temps – on n'a joué *Médée* que douze fois. Il y a eu aussi les conditions climatiques difficiles, le froid, le vent. Mais cela, finalement, c'était plutôt bien, comme une diversion. La dureté climatique devenait la métaphore de la dureté de la pièce. Avignon est tout de même un bon souvenir.

– **Est-ce que la cour vous a appris quelque chose ?**

– Depuis Avignon, nous avons joué le spectacle dans différents théâtres, à Marseille, Créteil, Bruxelles, Chalon-sur-Saône... Passer du plein air à des salles fermées, et parfois petites, change tout, évidemment. Ça m'a fait mesurer que j'avais mis en place des axes de jeu propres à la cour, comme tous les comédiens. Sur le moment, c'était instinctif. Je n'avais pas le sentiment que ça nous emmenait si loin de nous que ça. Bien sûr, dans la Cour, on s'éloigne un peu de la note intime de sa propre voix. Mais ce n'est pas si inconfortable, parce qu'on sent le public proche. La cour n'est pas Bercy. Quand on met le



**MÉDÉE.** Isabelle Huppert joue, en juillet 2000, pour la première fois dans la Cour d'honneur du Palais des papes, sous la direction de Jacques Lassalle. Elle donne à voir la part de monstre chez Médée mais aussi la femme multiple – mère, amante, sorcière, épouse, déesse et héroïne de fait divers.

piéd sur le plateau, on ressent immédiatement que c'est grand. Mais ce n'est pas démesuré. Pas du tout.

– **Le premier personnage important que vous avez joué, dans *Aloïse*, le film de Liliane de Kermaec, disait : « Ça ne me fait pas peur, une grande scène vide. Ce n'est pas ça qui me fait peur. »**

– Oui. J'y pense tout le temps. C'était il y a longtemps, et ça rede-

vient vrai. J'ai franchi un pas, récemment. Au théâtre, j'ai souvent fait des choses qui relevaient un peu de l'exploit physique, que ce soit *Orlando*, avec Bob Wilson, ou *Jeanne au bûcher*, avec Claude Régy. Dans la Cour aussi, il y a ce côté exploit physique qui peut faire oublier le souci du détail, le plaisir du jeu, tout simplement. Quand on commence, on se dit que le principal est d'y arriver. Mais il n'y a pas que ça, au théâtre. Il

y a fait de goûter chaque moment.

– **L'avez-vous ressenti à Avignon, ce plaisir du jeu ?**

– Oui, j'ai fini par le ressentir. Mais c'est court, douze représentations. Le plaisir dont je parle s'acquiesce tard – au bout de trente ou quarante représentations. Peut-être que si on ne fait que du théâtre, et qu'on joue trois ou quatre pièces par an, il vient plus tôt. Mais je n'ai pas fait tant de théâtre.

– **Sauriez-vous dire où est la différence, dans le plaisir, entre le théâtre et le cinéma ?**

– Oh ! ça n'a rien à voir. J'aimerais que le théâtre me procure autant de plaisir que le cinéma. C'est arrivé récemment. Mais, même au cinéma, je n'ai pas accédé au plaisir tout de suite. C'est venu plus tard. Dans le plaisir, il y a l'abandon, l'oubli. Jouer, et essayer de bien jouer, c'est peu à peu renoncer à une série de pauses et de postures qui sont des constructions de la volonté et qui vous empêchent d'accéder à plus de liberté. Ces postures sont parfois celles par quoi on plaît. Y renoncer, c'est ne plus vouloir plaire à tout prix, peut-être même oublier tout à fait de plaire. C'est donc extrêmement difficile. Ça ne veut pas dire qu'on n'est pas bien quand on impose quelque chose par la volonté, le contrôle ou la rigueur. Mais on s'en lasse... J'ai fait un peu le tour de cette question. Au théâtre, je suis souvent plus dans la volonté que dans le plaisir. J'en suis consciente. Je n'ai pas encore réussi à me débarrasser de toutes les constructions. Enfin, j'ai réussi à certains moments, certains soirs.

– **Vous avez régulièrement dit être devenue actrice non pour raconter des histoires, mais pour raconter votre histoire. Quelle place occupe Médée dans cette histoire ?**

– C'est vrai que j'ai longtemps dit ça. Mais je n'ai plus envie de le dire, parce que l'histoire dont je parlais était surtout construite sur la violence. Je pensais que jouer, c'était se confronter à sa propre violence. Aujourd'hui, j'ai juste envie de renoncer à la violence, parce que, dans la violence, il y a de la peur aussi. Et je crois que le théâtre consiste à apprivoiser ses peurs, à revivre ses terreurs pour les rendre plus sensibles, plus accessibles – les apaiser. Y compris dans un rôle comme celui de Médée. Cela ne s'applique sans doute pas à un vaudeville ou à une pièce de Sacha Guitry, mais dans tous les cas aux pièces qui ont une certaine intensité, une certaine émotion. Une fois débarrassé de ses peurs, on peut arriver à un riva-ge complètement différent. C'est une très grande découverte, pour moi. Je crois qu'avant j'avais fondamentalement peur. L'abandon est l'unique réponse qu'on peut apporter au théâtre.

– **Est-ce que Médée vous faisait peur ?**

– C'est le fait de la jouer qui me faisait peur. Pas elle, sinon je ne l'aurais pas jouée. Médée pose d'une manière immédiate la question du bien et du mal qu'on peut avoir en soi. Elle ne me fait pas peur parce que je pense qu'aucun de nous n'est si loin de ce qui la traverse.

– **C'est justement pour cela qu'elle pourrait faire peur. Et elle est six fois meurtrière et deux fois infanticide.**

– Non. Une chose qu'on reconnaît ne peut pas faire peur. Et tout l'intérêt, justement, est que Médée ne fasse pas peur, qu'elle soit « reconnaissable » en chacun. On sait tous qu'on n'est pas loin du passage à l'acte. Comme actrice, il n'y a pas besoin de passer par des constructions savantes pour accéder à cette connaissance. C'est très proche, donc assez simple. Ce qui est mystérieux, dans le meurtre ou l'infanticide, ce n'est pas le pourquoi mais le comment. Comment y arrive-t-on ? Comment fait-on le geste ?

– **A Avignon, vous avez revendiqué le fait de jouer Médée comme une héroïne de fait divers plutôt que comme un personnage mythique. N'est-ce pas une façon de se débarrasser de la part monstrueuse de Médée ?**

– L'un n'empêche pas l'autre. Et je n'ai jamais dit qu'il n'y avait pas une part de monstre chez Médée, quelle que soit la manière dont on la présente. Petite ou grande, mythique ou ordinaire, Médée enfante le monstre en elle. Je crois que la grande figure tragique convoque la figure ordinaire, et inversement. La question est : comment porte-t-on le monstre en soi ? Comment Médée accueille-t-elle le monstre en elle ? Euripide a créé une figure qui est très en avance sur les figures de son époque : Médée est à la fois dans son drame et à distance de son drame. Elle vit une chose qui est de l'ordre de la tragédie, c'est-à-dire une chose annoncée, qui la dépasse, et en même temps elle en fait le commentaire. La pièce d'Euripide est écrite comme ça. Médée s'appartient totalement. L'émotion n'est pas l'unique colonne vertébrale du personnage. Il y a aussi son incroyable capacité d'analyse qu'il me plaît de dégager de plus en plus.

– **Avez-vous beaucoup retravaillé, depuis Avignon ?**

– Je ne pense pas qu'on travaille, je pense qu'on est travaillé. Et ça, je le dis depuis longtemps. Je n'ai pas retravaillé Médée ; je l'ai jouée un certain nombre de fois. Le jeu, au cinéma, m'évoque la musique. Au théâtre, il m'évoque la sculpture. C'est comme une matière qui est travaillée au cours des représentations, par soi, mais aussi par tous les autres comédiens, le public, la dimension de la salle... Cette matière est très mouvante, elle bouge tout le temps. C'est très mystérieux, le théâtre. C'est la recherche d'un point lumineux, soir après soir, dans une sorte d'immense obscurité. C'est aussi être à la fois public, et privé. C'est une représentation du monde et, en même temps, l'envers du monde. C'est vraiment l'art de faire exister les contraires. Ce point lumineux qu'on recherche n'est pas atteint tous les soirs, et même quand on l'aperçoit, c'est par instants. La représentation idéale n'existe donc pas. Mais cette recherche commence à me plaire beaucoup. C'est tout à fait récent. Je sens que je suis en train d'aimer le théâtre. »

*Propos recueillis par Brigitte Salino*

★ *Médée*, d'Euripide. Mise en scène : Jacques Lassalle. Avec Isabelle Huppert, Pierre Barrat, Anne Benoit, Jean-Quentin Châtelain, Michel Peyrelon, Jean-Philippe Puymartin, Emmanuelle Riva, Pascal Tokatlian. Odéon - Théâtre de l'Europe, 1, place Paul-Claudel, Paris 6<sup>e</sup>. M<sup>o</sup> Odéon. Tél. : 01-44-41-36-36. Du mardi au samedi, à 20 heures ; dimanche, à 15 heures. De 50 F (7,62 €) à 200 F (30,48 €). Du 5 janvier au 10 février.



MARC ENGUERAND



MONIQUE RUBINEL / ENGUERAND

### 1991. MESURE POUR MESURE

Dans la pièce de Shakespeare mise en scène par Peter Zadek, Isabelle est Isabelle, novice à qui un magistrat, séduit par sa grande beauté, propose d'échanger sa virginité contre la vie de son frère, emprisonné. Entourée d'acteurs de premier plan, Isabelle Huppert mène le jeu avec une force magnifique. C'est la première fois qu'elle joue à l'Odéon - Théâtre de l'Europe.

### 1989. UN MOIS À LA CAMPAGNE

La comédienne renoue avec le théâtre, après quinze ans consacrés au cinéma. Elle joue Natalia Petrovna, actrice embarrassée d'un mari gentil et amoureuse d'un jeune homme. La pièce de Tourgueniev, mise en scène par Bernard Murat, sert d'écrin à sa grâce nerveuse.

### 1993. ORLANDO

Isabelle Huppert, Bob Wilson et Virginia Woolf : une trinité de rêve triomphe à l'Odéon - Théâtre de l'Europe. Seule en scène pendant plus de deux heures, homme et femme, ange et démon, Isabelle Huppert met le public en état d'apesanteur. Sublime.



P. VICTOR / MAX PPP



# Marek Janowski, rédempteur du Philharmonique de Monte-Carlo

Le chef d'orchestre a quitté Radio France pour le Rocher, où il est chargé de « remettre en forme » la célèbre phalange avec des moyens exceptionnels

## MONTE-CARLO

de notre envoyée spéciale

Matin mutin et lumière sur la mer. Il est 10 heures : Monaco s'éveille. Aux abords du Casino, les jardiniers palabrent parmi les yuccas et les palmiers. Douceur de décembre. Dans le hall de l'Hôtel Hermitage, Marek Janowski arrive de son pas vif, détendu et souriant : une humeur de prince. Quelques mots d'excuse pour expliquer que les répétitions annulées la veille l'ont été pour cause de bonne conduite. « Supprimer une répétition au dernier moment parce que les musiciens ont avancé plus vite que prévu, c'est gratifiant pour tout le monde », dit-il. L'ex-patron de l'Orchestre philharmonique de Radio France est satisfait de son nouvel ensemble, confiant dans les dispositions de cet Orchestre de Monte-Carlo que certains disaient en péril, voire en perte de vue. Consciente du danger, la présidente de l'Orchestre, Caroline, princesse de Hanovre, n'avait pas hésité à solliciter personnellement l'homme qui a su transformer en moins de quinze ans l'Orchestre Cendrillon de Radio France en l'un des meilleurs orchestres français. « En 1984, se souvient-il, le petit Nouvel Orchestre philharmonique de Radio France (NOP) était là pour faire ce que le "grand" Orchestre national ne voulait pas faire. » La méthode Janowski ? Quasi infailible : un mélange de rigueur (parfois impatiente), de patience (toujours rigoureuse) et une disponibilité chaleureuse envers chacun. Le répertoire ? « Quoi qu'on ait pu dire ou me reprocher, je ne suis pas

un chef spécialisé dans la musique germanique. Néanmoins, aucun répertoire n'est plus utile à la formation d'un orchestre – élaboration d'une sonorité propre, perception d'un phrasé musical, maîtrise des différents challenges solistes ou du tutti, et aussi l'indispensable travail d'extrême précision. Concernant cet orchestre, il s'agit finalement plus d'une "remise en forme" que d'un sauvetage. »

## QUINZE NOUVEAUX POSTES

Et comment résister aux yeux de la princesse Caroline et... de Carmen, le système de haute technologie acoustique unique au monde qui équipe la salle des Princes du Forum Grimaldi, permettant de moduler la réverbération du son en fonction des prestations. Si l'on y ajoute la rénovation prochaine de l'auditorium Rainier-III (1 000 places), qui deviendra le quartier général de l'orchestre, la salle de l'Opéra-Garnier (700 places), sans parler de quelques menues salles d'appoint, l'Orchestre dispose d'une infrastructure que bien de ses pairs peuvent lui envier. Après quinze années de guerre picrocholine au sein de la Maison ronde, Monaco apparaît donc comme un havre de paix : ce ne sont ni l'ampleur de la tâche à effectuer ni quelques conventions collectives à renégocier qui effraieraient le vainqueur de Paris.

D'autant plus que les Monégasques ont décidé de mettre les petits plats dans les grands. « J'ai bien sûr accepté ce poste parce que l'orchestre m'intéresse, mais aussi parce les moyens mis à ma disposi-

tion sont exceptionnels. Vous avouerez que c'est assez rare d'arriver dans un endroit où l'on vous demande le nombre de musiciens dont vous avez besoin ! » La création de quinze nouveaux postes, pourvus par des jeunes venus d'horizons différents (certains de l'Orchestre français des jeunes), suscite bien sûr une saine émulation, infusant dans les veines de l'orchestre une énergie neuve et la capacité d'enthousiasme que l'on imagine, mais porte aussi l'effectif orchestral à une centaine de musiciens, ouvrant des perspectives de répertoire jusqu'alors interdites.

## UNE POLITIQUE DE CRÉATION

Pour Marek Janowski, c'est une motivation sans égale. « On a certainement un peu chargé la saison cette année, mais il ne fallait pas rater ce nouveau départ. A moyen terme, j'envisage une politique plus active de création, mais il nous faut tout d'abord combler un retard en ce qui concerne les chefs-d'œuvre de ces cinquante dernières années. » Sans compter la création, dès janvier 2001, d'une académie qui permettra à de nouveaux talents de s'exercer plusieurs mois au sein de l'orchestre – « un système qui n'existe pas en France, mais qui donne de beaux résultats en Allemagne et aux États-Unis ».

Le troisième millénaire offre donc à la musique monégasque des visées ambitieuses. Le pari n'est pas mince pour cet orchestre au passé prestigieux, qui vit en près d'un siècle et demi défilé la fine fleur de la baguette internationale et officia sous d'exi-



THIERRY MARTINOT

« C'est assez rare d'arriver dans un endroit où l'on vous demande le nombre de musiciens dont vous avez besoin ! »

geantes directions artistiques (Paul Paray, Igor Markevitch et Lovro von Matačić, pour ne citer qu'eux). « Nous avons tous énormément travaillé pour prendre ce nouveau virage, mais je suis sûr que d'ici deux ans le Philharmonique de Monte-Carlo comptera parmi les meilleures phalanges. » On le voit, si Marek Janowski s'est déjà attaché au Rocher, ce n'est pas en Prométhée de la musique, mais plutôt, tel un héros wagnérien, pour porter le

baiser de Siegfried à sa belle Walkyrie endormie.

Marie-Aude Roux

★ Prochain concert : *Symphonie n° 3*, de Gustav Mahler, avec Anna Larsson (contralto), Chœur de l'Opéra de Monte-Carlo, Maîtrise de Radio-France, Orchestre philharmonique de Monte-Carlo, le 7 janvier, à 18 heures. Forum Grimaldi, Monaco. Tél. : 377- 92-16-22-99. De 100 F (15,24 €) à 200 F (30,48 €).

## DÉPÊCHES

■ **HOMMAGE** : Catherine Tasca, ministre de la culture, a rendu hommage au poète Louis-René des Forêts, disparu le 30 décembre 2000, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. « Il a rejoint pour toujours le silence qui était la marque de son œuvre littéraire, toute de lucidité et de considération pour le maître de l'homme contemporain », déclare la ministre dans un communiqué. Dans ses livres s'exprime un poète dont la langue a fasciné et influencé les plus grands stylistes de son temps. Entre peinture et musique, littérature et silence, fiction et impossibilité de la fiction, Louis-René des Forêts a signé une œuvre à nulle autre pareille qu'il a revisitée à longueur de vie. »

■ **CHANSON** : Jimmy Zambo, roi du hit-parade en Hongrie, est mort le 2 janvier en se tirant une balle dans la tête par erreur au cours d'une fête bien arrosée. Jimmy Zambo, quarante-deux ans, était surnommé « Le Roi » dans son pays. Il avait accumulé les albums et les prix. Il animait sa propre émission de télévision. Son dernier album, *Noël avec Jimmy*, est en tête des ventes depuis plusieurs semaines. – (AFP.)

■ **Le guitariste Papa Noël se voit consacrer un album, *Bel Ami***, publié sur le label Stern's par Night and Day. C'est un florilège du *Bon Samaritain* et de *Haute Tension*, deux disques que cette personnalité essentielle de la rumba congolaise avait publiés en 1984 et 1994.

■ **BNF** : le site François-Mitterrand de la Bibliothèque nationale de France élargira ses horaires d'ouverture à compter du 8 janvier. La bibliothèque du rez-de-jardin sera désormais ouverte le lundi de 14 heures à 20 heures (c'était une revendication ancienne des utilisateurs) et du mardi au samedi, de 9 heures à 20 heures. Elle sera fermée le dimanche. La bibliothèque d'étude du haut-de-jardin sera ouverte du mardi au samedi, de 10 heures à 20 heures, et le dimanche de 12 heures à 19 heures. Elle sera fermée le lundi.

## Les Français expriment dans un sondage de « Beaux-Arts Magazine » un surprenant désir d'art

62 % des sondés considèrent l'art comme une valeur essentielle et universelle, et plébiscitent son enseignement dès l'école primaire

LA REVUE *Beaux-Arts Magazine* publie dans sa livraison de janvier un sondage commandé à l'Institut BVA sur « Les Français et l'art ». « En 1992, explique Fabrice Bousteau, rédacteur en chef de la revue, nous avions déjà fait un sondage sur les Français et l'art. Nous avons voulu voir si leur position sur l'art a évolué ou pas. »

Pour la sociologue Raymonde Moulin, qui en commente les résultats, « la permanence l'emporte sur le changement. (...) Aujourd'hui comme hier, l'art actuel est mal connu et mal aimé ». Fabrice Bousteau est plus optimiste : « Les Français aiment l'art tout court, mais s'interrogent, et ne savent pas quoi penser de l'art contemporain. Parce qu'ils n'ont pas les clés, et ils le reconnaissent. Apprenez-nous ! Quand 62 % des sondés demandent un enseignement artistique dès l'école primaire, et 91 % du primaire à l'université, on ne peut pas faire passer ça pour un simple souhait de confort. C'est une aspiration vraie, sinon une prise de conscience du rôle que peut jouer l'art dans une société. Il faudra bien admettre que l'apprentissage de l'art

fait partie de l'apprentissage de la pensée. Pourquoi l'apprentissage des mathématiques serait-il plus important que l'apprentissage de l'art ? Les mathématiques sont moins opérationnelles dans la vie quotidienne que les images. »

## LA RESPONSABILITÉ DES MÉDIAS

Il est vrai que ce sondage témoigne d'un surprenant désir d'art de la part des personnes interrogées. 62 % le considèrent même comme une valeur essentielle, universelle. Le même pourcentage en demande davantage à la télévision. Cette enquête montre aussi le fossé entre les aspirations des Français et l'impéritie qu'ils perçoivent chez les hommes politiques en matière culturelle. Ni Jacques Chirac ni Lionel Jospin ne sont identifiés comme des hommes de culture. Pour Fabrice Bousteau, le constat est clair : « La gauche n'a pas su développer l'après-Lang : il n'y a pas de pensée politique dans la culture aujourd'hui. Catherine Tasca, comme ses prédécesseurs, se contente de gérer. » Jack Lang, que 41 % des sondés considèrent com-

me le meilleur ministre de la culture de ces quarante dernières années, trouve pour sa part dans les résultats de ce sondage un encouragement à son projet en faveur de l'éducation artistique en milieu scolaire.

Invité par la revue à commenter le sondage, le journaliste Guillaume Durand a des mots très durs : « Les politiques aiment ce qu'aime tout les bourgeois français, ce

qu'aime la presse en France, c'est-à-dire le cinéma et le livre. La culture, pour eux, c'est ça. Le reste (danse, architecture, beaux-arts), ils s'en foutent. C'est stupéfiant. » Pour Fabrice Bousteau aussi, les journalistes portent leur part de responsabilité : « Peut-être que si les grands médias questionnaient plus souvent les politiques sur des sujets culturels, ces derniers seraient contraints de s'y intéresser ! Mais la plupart des

journalistes non spécialisés considèrent a priori que la culture est marginale. » Sauf peut-être Bernard Pivot, qui a animé une des plus fortes émissions culturelles de la télévision, et reçoit une surprenante récompense des sondés, qui le plébiscitent comme ministre de la culture idéal.

## CRÉER DU BEAU

Autre symbole de culture, Notre-Dame. Pour Fabrice Bousteau, « il ne s'agit plus du bâtiment, mais de l'évocation du nom, et des valeurs qui y sont liées. La culture est perçue, dans cette partie du sondage, en masse, de façon patrimoniale. Même la tour Eiffel, que la majorité voulait détruire immédiatement après son érection. Plus personne aujourd'hui ne se pose la question de savoir si c'est beau ou laid : elle est perçue simplement comme un élément du patrimoine ». Quant aux artistes, Van Gogh arrive sans surprise en tête. Selon Fabrice Bousteau, « ce qui est préféré par les Français, c'est le produit qui a la plus grande notoriété : et le produit le plus connu, c'est Van Gogh ».

Par contre, lorsqu'on leur présente des images d'œuvres contemporaines d'artistes français vivants, sans explication, ils ne choisissent pas en priorité Balthus, comme on pouvait le penser, mais la station de métro du Palais-Royal de Jean-Michel Othoniel. Laquelle, avec ses perles de verre et sa fonte d'aluminium, est décorative et kitsch au possible.

Mais le troisième choix est une œuvre d'Annette Messager, que les sondés déclarent aimer non parce qu'elle est belle, mais parce qu'elle est intéressante. Ce qui confirme une tendance très encourageante : si 37 % des personnes interrogées pensent que le rôle d'un artiste consiste à créer du beau, elles sont 23 % à estimer qu'il a pour mission d'inventer des formes nouvelles, 15 % d'être un observateur de la société, et 14 % de donner du sens à ladite société. Soit un total de 52 % qui assignent à l'artiste un rôle des plus actifs dans la cité, que semblent lui dénier les politiques.

Harry Bellet

## Van Gogh, Monet et Notre-Dame de Paris

Les trois artistes préférés des Français sont Van Gogh (41 %), Monet (37 %) et Vinci (36 %). Le premier artiste vivant cité n'arrive qu'en vingt-troisième position, avec 4 % des voix : Daniel Buren. Leur monument préféré est la cathédrale Notre-Dame de Paris (50 %), suivie des pyramides d'Égypte (47 %) et de la tour Eiffel (45 %). S'ils reconnaissent en Jack Lang le meilleur ministre de la culture de ces quarante dernières années (41 %), ils verraient bien Bernard Pivot diriger le ministère, dont ils sont 40 % à proposer de doubler le budget. Ni Lionel Jospin ni Jacques Chirac ne semblent « impliqués en matière de culture » pour 43 % des sondés. 44 % se déclarent prêts à acheter une œuvre d'un jeune artiste. Enfin, 91 % des sondés estiment qu'il faut enseigner l'art à l'école, et 67 % pensent qu'il s'agit de « quelque chose d'universel et d'essentiel pour l'humanité ». (Sondage BVA réalisé du 16 au 18 novembre 2000 en face-à-face auprès d'un échantillon de 1 017 personnes.)



cathédrale de Strasbourg



villa Savoye à Poissy



groupe de fées, en 1950, par Paul Nadar



parc du château de la Motte Tilly



« Les Imaginaires » d'Asay-le-Rideau



www.monum.fr

Le Centre des monuments nationaux vous donne rendez-vous pour son programme d'action culturelle et de mise en valeur du patrimoine.

Informations, visites, manifestations...

# Tout l'art de Pierre Soulages

Le Musée de Toulouse présente, jusqu'au 19 février, quatre-vingt-deux toiles qui forment un portrait exact du peintre

**SOULAGES, 82 PEINTURES. Les Abbatoirs, 76, allée Charles-de-Fitte, 31300 Toulouse. Tél. : 05-62-48-58-00. Ouvert du mardi au dimanche, de 12 heures à 20 heures. Jusqu'au 19 février. Catalogue : 128 p., 159 F (24,24 €).**

**TOULOUSE**  
de notre envoyé spécial

En 1996, le Musée d'art moderne de la Ville de Paris avait présenté une rétrospective de l'œuvre de Pierre Soulages, dont le parcours, établi par le conservateur Jean-Louis Andral avec la complicité de l'artiste, avait la particularité de proposer une chronologie inversée, commençant par les œuvres les plus récentes pour se terminer par les plus anciennes. Avec une exception, dans la dernière salle, où un tableau de 1948 voisina avec une œuvre très récente : la cohérence était manifeste (*Le Monde* du 12 avril 1996).

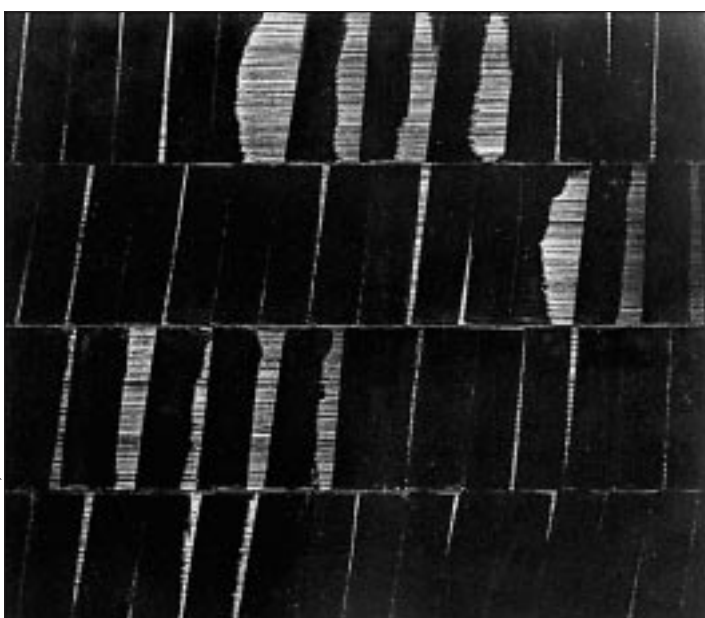
Organisée à l'initiative d'Alain Mousseigne, l'actuelle exposition du Musée de Toulouse est tout entière basée sur ce dernier principe, juxtaposant des œuvres par affinités formelles, ou techniques, sans accorder à la chronologie plus d'importance qu'elle n'en mérite, et démontrant par là même l'absurdité de voir dans son travail une progression linéaire. Elle présente tout Soulages, ou presque, en huit stations et un choix de quatre-vingt-deux tableaux, sur plus de mille deux cent peintes depuis cinquante ans, dans un accrochage raffiné qui, selon le vœu d'Alain

Mousseigne, « fait le pari du plaisir et de la beauté ».

Dès le hall d'entrée, elle surprend : délaissant les murs et les cimaises, trois toiles récentes, noires, dont les griffures, les sillons et les andains accrochent la lumière, sont suspendues au milieu de la pièces, tenues par des câbles. Les tableaux dressés comme des stèles rappelleront aux connaisseurs de la biographie de l'artiste sa découverte, dans sa jeunesse, des menhirs gravés dans les Causses environnants sa ville natale, Rodez. A Bernard Ceysson, ancien directeur du Musée de Saint-Etienne, Soulages confiait jadis : « Quand je suis touché par un menhir, gravé par des hommes dont j'ignore tout, ce n'est pas que j'y retrouve leurs états d'âme ni la transcription de ce qu'ils sont, et que je ne saurais jamais ; ce qui m'émeut, c'est à travers l'organisation des traits, la qualité de l'incision, la volonté obstinée que j'y lis de marquer une trace dans cette pierre dressée et de l'élever à la dignité de figure. »

**NOIRS CHALEUREUX ET LUMINEUX**

On peut ainsi suivre toute l'exposition en se laissant simplement gagner par ce type d'émotion, en oubliant la naissance à Rodez, le 24 décembre 1919, dans un quartier d'artisans, ses expériences adolescentes d'archéologue amateur, son goût pour l'art roman, renforcé par sa découverte de l'abbatiale de Sainte-Foy de Conques. Celle-là même que, plus de quarante ans plus tard, il dotera de vitraux, lumière sertie dans un verre spécial



Peinture 324 x 362 cm, 1985, polyptyque C, huile sur toile, Centre Georges-Pompidou, Musée national d'art moderne.

lement réalisé pour l'occasion. On peut, devant les fragiles et fortes peintures au goudron sur verre, ou les œuvres peintes au brou de noix réunies dans la même salle, se passer de savoir qu'à trente ans à peine, le jeune provincial monté à Paris avait déjà trouvé sa voie, et commençait d'exposer avec les plus grands. Dont Hans Hartung qui, lors de la première exposition personnelle de Soulages, en 1949 à la galerie Lydia Conti, lui conseilla de « rapprocher les œuvres qui se ressemblent ». Déjà.

Cela donne donc cette salle époustouflante où les brous de noix peints en 1999, en 2000, jouxtent ceux des années 70, et leurs prototypes, ceux des débuts, dans l'immédiat après-guerre. La matière si particulière a peut-être été utilisée, dans sa jeunesse, pour des raisons d'économie : elle a surtout une qualité de ton qui n'appartient qu'à elle, un noir tirant parfois vers le roux, chaleureux et lumineux à la fois. Car le noir n'est pas, et chez Soulages moins encore que chez les autres peintres, absence de couleur. Il les contient toutes. Et puis Soulages, c'est aus-

si du rouge (au début des années 60), ou du bleu (au début des années 70). Mais, « un jour de janvier 1979, je peignais et la couleur noire avait envahi la toile. (...) J'ai vu un autre fonctionnement de la peinture : elle ne reposait plus sur des accords ou des contrastes fixes de couleurs, de clair et de foncé, de noir et de couleur ou de noir et blanc. Mais plus que ce sentiment de nouveauté, ce que j'éprouvais touchait en moi des régions secrètes et essentielles ».

Sentiment généralement partagé : on peut passer des heures, accoudé à l'impressionnante mezzanine du Musée de Toulouse, à regarder changer la lumière sur les toiles accochées en contrebas. Et d'autres heures, face aux mêmes, à reconstituer le passage d'un peigne qui griffe, d'une truelle qui lisse, d'un geste figé à jamais dans la peinture. Plus que d'autres, les peintures de Soulages demandent du temps. Elles en contiennent un peu, aussi. Elles sont, pour qui voudra bien jouer le jeu, un formidable vecteur à pensées.

Harry Bellet

## « Treize étroites têtes », fable prenante de Joël Pommerat

**TREIZE ÉTROITES TÊTES, de Joël Pommerat. Mise en scène : Joël Pommerat. Avec Agnès Berthon, Philippe Carbonneaux, Pierre-Yves Chapalain, Lionel Codino, Christophe Hatey, Pierre Meunier... PARIS-VILLETTE, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris-19°. Tél. : 01-42-02-02-68. M° Porte-de-Pantin. De 65 F (9,91 €) à 135 F (20, 58 €). Durée : 1 h 45. Jeudi à et vendredi 5 janvier, à 21 heures ; samedi 6 (dernière), à 19 h 30.**

L'à-peu-près. Comme identité, condition, destin. Les personnages de Joël Pommerat se nomment Lacqueline, Sylville, Mivianne. Pour l'exemple. Résonances vieille France de pré-noms altérés par un état civil écorché. Leurs traits s'entremêlent au sein d'une parentèle confuse qui se comprend « comme les poissons. Avec les yeux ». Leurs silhouettes émergent à peine d'une bourgade provinciale embrumée. Seuls édifices probables : le tribunal, la prison, la caserne, le bordel, le cinéma. Prêts à abriter

un instant les désespérances d'un militaire violeur et suicidé, d'une prostituée mourante cinématographiée vive.

Pas un des treize qui n'ait la volonté farouche d'apparaître au-devant de la scène. Non sans exigence personnelle, comme ce « cinéaste » qui « a peur de ce qui ne ressemble pas à de l'immortel dans ses goûts ». Mais pas un non plus qui ne bute contre la langue. De l'art réputé comique du calembour, ils ne connaissent que la face dramatique. Ils ne jouent pas avec les mots, mais sont roulés comme galets par eux, des coulisses à la scène. Ils étouffent sous l'exigence de parole, mais n'en cessent pas moins de vouloir se dessiner, en une seule phrase de préférence, qui les contiendrait en entier.

Ils se creusent sans fin la tête pour en extraire quelque aphorisme du type : « On peut très bien mettre plus de temps à rester chez soi qu'à faire le tour de la planète. » Et, à force de s'escrimer à parler beau, se retrouvent tout endimanchés de tournures qui les maintiennent fiers « comme une statue sur ses grands chevaux ».

Ces têtes assurément étroites, prises en tenaille par des lumières latérales, basses comme un crépuscule neigeux, ne cessent de rétrécir sous nos yeux. Leurs porteurs tentent de s'élever sur des plans inclinés qui les renvoient au centre, dans l'espoir d'un micro ou d'un projecteur, commandé par le plus invisible d'entre eux, un « intellectuel » dénommé Arthur, qui a tout pouvoir sur ce monde. Il est difficile de ne pas lui trouver une ressemblance avec le metteur en scène. Il serait alors comme un marionnettiste qui laisse entrevoir ses mains, simplement pour montrer combien elles ressemblent à celles de ses créatures. Fragiles comme certains des acteurs qui les soutiennent. Dévoués à entretenir ce qu'on nomme un climat, de plus en plus prenant.

Après *Pôles* et cette nouvelle version de *Treize étroites têtes*, Joël Pommerat continuera l'exploration du 9 au 20 janvier, avec un inédit : *Mon ami*.

Jean-Louis Perrier

## Sara Baras, chorégraphe flamenca, reine du zapateado

**BALLET FLAMENCO SARA BARAS. Théâtre des Champs-Élysées, 15, avenue Montaigne, Paris-8°. M° Alma-Marceau. Tél. : 01-49-52-50-50. Jusqu'au 6 janvier, à 20 heures ; le dimanche 7, à 15 heures et 20 heures. De 60 F (9,15 €) à 290 F (44,21 €).**

Sara Baras est l'étoile flamenca dont on parle. La discussion ne fait que commencer vu l'audace thématique de son troisième spectacle, *Juana la Loca*. Basé sur la petite histoire de Jeanne la Folle, reine de Castille (1479-1555), tombée raide amoureuse de ce tombeur de Philippe le Beau (dansé par José Serrano), le scénario va jusqu'à la mettre en scène encainte sur la dépouille mortelle de son mari et tanguant dans un flamenco ventre en avant d'une beauté qui laisse bouche bée. Dans la foulée d'un Antonio Canales qui n'hésite pas à faire jouer *La Casa de Bernarda Alba* par cinq hommes - lui se risquant d'ailleurs à interpréter le rôle de la mère avec une vigueur inquiétante (*Le Monde* du 26 décembre 1998) -, Sara Baras, vingt-huit ans, fonce.

Sa franchise, son authenticité sont pour beaucoup dans la séduction du spectateur, qui avale sans mot dire quelques lourdeurs chorégraphiques tant la danseuse semble le défier de ne pas croire à son histoire. Et quelle fable que

celle de Juana, devenue folle d'être trop trompée par un homme qui ira jusqu'à la faire enfermer dans un monastère. Elle lui donnera deux fils (dont le futur Charles Quint) et perdra la raison à sa mort, en 1506. Noblesse d'une sentimentale contre désinvolture d'un papillonneur : le résultat du combat est connu. Mais Jeanne était-elle vraiment folle, ou disait-elle sa passion dans une société qui ne pouvait l'entendre ? Là est la question pour Sara Baras, qui s'est adjoint les services du metteur en scène Luis Olmos pour plonger dans l'abîme de cet excessif amour.

**DANSE SURFILÉE DE FANTAISIE**

Pour tout oser : le duo estampillé nuit de noces avec imbrication des corps et estocade à valeur hautement sexuelle ; la séquence de crêpage de chignons entre femmes au cours de laquelle Jeanne arrache le postiche de sa rivale (un détail grinçant dont l'ironie ne nuit pas à la véracité de la scène) ; un pas de deux avec un portemanteau auquel est pendue une écharpe (celle de Philippe, bien sûr !), que Jeanne drague comme on l'imagine (dans les limites de l'instrument, évidemment !).

Sara Baras craignait de ne pas savoir raconter une histoire. Qu'elle se rassure, elle est une conteuse merveilleuse. Ne reste plus pour

elle qu'à cultiver l'ellipse. Elle sait le pouvoir d'abstraction du flamenco, sa capacité à résister à une narration trop appuyée tout en injectant le sens là où il faut. Le travail de bras, très simple, presque classique avec ses arrondis, ses lignes droites, défend l'idée d'une harmonie épurée. Quant au zapateado (martèlement des pieds), il prend ici tout son relief et une multiplicité de sens palpitants. Il raconte aussi bien l'excitation de la rencontre, la fièvre sexuelle qui monte, la rage de l'humiliation, l'impuissance d'échapper à soi-même. Il attire l'autre et le rejette, il séduit et il méprise, allant même jusqu'à donner la sensation de pouvoir faire disparaître quelqu'un par la seule violence de la frappe sur le sol.

Sara Baras est une experte en zapateado, aussi à l'aise dans les pétarades ultra-vives que dans les affleurements presque caressants du plancher. Dans la courte pièce *Suite flamenca*, elle apporte la preuve de son talent de percussionniste en faisant jouer à ses pieds deux rythmes différents. Ses semelles, parfois, crépitent si suavement qu'on croit entendre quelqu'un marcher dans la neige fraîche. Elle a surtout cette grâce rare de basculer au quart de seconde d'un personnage de femme racée à une gamine blagueuse, surfilant de fantaisie une danse peu encline à l'humour.

Sara Baras n'est pas gitane. Un handicap dans le milieu flamenco, que cette fille d'un militaire et d'une professeuse de flamenco grandie à Cadix se targue d'imposer comme un label, alléguant que l'on est ou pas flamenco. Elle vient d'être honorée en Espagne par l'édition d'un timbre aux côtés de Julio Iglesias, Alejandro Sanz, Antonio Banderas, Miguel Indurain et le footballeur Raul.

Rosita Boisseau

Théâtre de la Ville  
PARIS

AUX ABSESSSES DU 9 AU 27 JAN.  
**BAKKHANTES D'APRÈS EURIPIDE**  
mise en scène Omar Porras création

AU THEATRE DE LA VILLE  
DU 18 JAN. AU 10 FÉV.  
**LEAR** création  
EDWARD BOND  
m.e.s. Christophe Perton

2 PLACE DU CHÂTELET, 4°  
31 RUE DES ABSESSSES, 18°  
01 42 74 22 77

## SORTIR

PARIS

**Vu à Cuba**

Le photographe Robert Van der Hilst parcourt le monde entier depuis le début des années 60. L'Amérique latine est une destination qu'il affectionne particulièrement. Cuba, qui l'a accueilli en tant que boursier en 1997-1998, n'a certainement pas apprécié le travail qu'il fit lors de son premier séjour, car, lorsque le photographe veut y retourner quelques années plus tard pour un reportage, il est arrêté à son arrivée et expulsé. Ce n'est que fin 1998 que Robert Van der Hilst peut à nouveau revenir dans le pays de Castro. La Photo-Galerie du monde des Amériques présente une belle exposition des photos de ces deux périodes, où l'on découvre une réalité cubaine, tout en couleurs et contrastes, au travers du regard personnel de l'artiste. Photo-Galerie du monde des Amériques, 3, rue Cassette, Paris-6°. Jusqu'au 31 mars, du lundi

au samedi, de 10 heures à 19 heures. Tél. : 01-53-63-13-40. Entrée libre.

**Michel Graillier et Riccardo del Fra**

Un duo de rêve d'une précision et d'une musicalité indiscutables. Michel Graillier, pianiste, et Riccardo del Fra, contrebassiste, viennent d'enregistrer *Soft Talk* (Sketch Records/Harmonia Mundi), l'un des disques phares de l'année 2000 (*Le Monde* du 8 décembre 2000), d'où transparaissent l'amitié et la complicité de ces deux formidables hommes de jazz. En concert, au premier étage du Sunside (dont les sous-sols, version Sunset, accueillent les mêmes soirs l'électronique swingante de No'Jazz), on leur accordera une attention de chaque instant. 2001 s'annonce bien. Sunside/Sunset, 60, rue des Lombards, Paris-1°. M° Châtelet, Les Halles. Les 5 et 6 janvier, 21 heures. Tél. : 01-40-26-21-25. De 80 F à 120 F.

## GUIDE

FESTIVAL CINÉMA

**L'Homme au masque de fer** de James Whale (Etats-Unis, 1939), à 19 heures.  
**La Momie** de Karl Freund (Etats-Unis, 1933), à 21 h 30.  
Cinémathèque française, Palais de Chaillot, 7, avenue Albert-de-Mun, Paris-16°. Le 5 janvier. Tél. : 01-56-26-01-01.

TROUVER SON FILM

Tous les films Paris et régions sur le Minitel, 3615 LEMONDE, ou tél. : 08-36-68-03-78 (2,23 F/min).

EXPOSITIONS

**Paris pour escale**  
Musée d'art moderne de la Ville de Paris, ARC, 11, avenue du Président-Wilson, Paris-16°. Tél. : 01-53-67-40-00. De 10 heures à 17 h 30 ; samedi et dimanche de 10 heures à 18 h 45. Fermé lundi. Jusqu'au 18 février. 27 F, 19 F (tarif réduit), 14 F (jeunes).  
**Méditerranée. De Courbet à Matisse**  
Galerias nationales du Grand Palais, avenue du Général-Eisenhower, entrée Clemenceau, Paris-8°. Tél. : 01-44-13-17-17. De 10 heures à 20 heures ; mercredi jusqu'à 22 heures. De 10 heures à 13 heures visites uniquement sur réservation ; tél. : 08-92-68-46-94. Fermé mardi. Jusqu'au 15 janvier. 50 F, avec rés. 56 F ; lundi : 35 F, avec rés. 41 F.  
**ENTRÉES IMMÉDIATES**  
Le Kiosque Théâtre : les places de certains des spectacles vendues le jour même à moitié prix (+ 16 F de commission par place).  
Place de la Madeleine et parvis de la gare Montparnasse. De 12 h 30 à 20 heures, du mardi au samedi ; de 12 h 30 à 16 heures, le dimanche.  
Légère en août  
de Denise Bonal, mise en scène de Valérie Fouchier, avec Florence Da Silva, Valérie Fouchier, Jean-François Martyn, Séverine Pin, Adeline Tahar, Nathalie Untersinger et Sonia Weber.  
Kiron Espace, 10, rue de la Vacquerie, Paris-11°. Jusqu'au 6 janvier, 21 h 30. Tél. : 01-44-64-11-50. 50 F.  
**Monsieur chasse**  
de Georges Feydeau, mise en scène de Jean-Luc Moreau, avec Philippe Chevalier, Régis Laspalès, Sophie Broustail, Sébastien Azzopardi, Bruno Chapelle, Helena Grouchka, Chrystelle Labaude et André Valardy.  
Théâtre du Palais-Royal, 38, rue Montpensier, Paris-1°. Du mardi au vendredi, 20 h 30 ; le samedi, 17 h 30 et 21 heures ; dimanche, 15 h 30. Tél. : 01-42-97-59-81. De 70 F à 250 F. Jusqu'au 30 juin.  
**Hamlet (en anglais, stf)**  
de William Shakespeare, mise en scène de Peter Brook, avec Jeffrey Kissonoff, Adrian Lester, Bruce Myers, Scott Handy, Natasha Parry, Naseeruddin Shah, Shantala Shivalingappa et Rohan Shah.  
Bouffes du Nord, 37 bis, boulevard de La Chapelle, Paris-10°. Le 5 janvier, 20 heures ; le 6 janvier, 15 heures et 20 heures. Tél. : 01-46-07-34-50. 120 F et 160 F. Jusqu'au 12 janvier.  
**Le Silence de Molière**  
de Giovanni Macchia. René Loyal (mise en scène), avec Chantal Mutel et François Noury.  
Atalante, 10, place Charles-Dullin, Paris-18°. Jusqu'au 28 janvier, 20 h 30 ; dimanche 16 h 30 (rel. mardi). Tél. : 01-46-06-11-90. 70 F et 100 F.  
**La Belle Héloïse**  
d'Offenbach. Elisabeth Conquet, Mimi Roussin, Corinne Valoy (Hélène), Jean-Luc Fabri, Dominique Ploteau, Didier Verdeille (Pâris), Olivier Podesta, Philippe Rondet, Olivier Till (Ménélas), Alexis Degay (hautbois), Catherine Merle (violin), Hervé Dupuis, Akémie Souchay-Okumura (piano), David Gurwicz (chorégraphie), Philippe Ermerlier (mise en scène).  
Théâtre du Tambour-Royal, 94, rue du Faubourg-du-Temple, Paris-11°. Mardi, mercredi, vendredi et samedi, 21 heures ; dim. 15 heures ; jusqu'au 30 janvier. Tél. : 01-48-06-72-34. De 100 F à 130 F.  
**La Périclole**  
d'après Offenbach. François Borysse, Denis Brandon, Elise Caron, Jacqueline Danno, Michel Dussarat, Mona Heftre,

Eric Huchet, Antonin Maurel, Jérôme Savary, Sophie Tellier, Gérard Daguerre (direction), Jérôme Savary (mise en scène).  
Opéra-Comique - salle Favart, 5, rue Favart, Paris-2°. Jusqu'au 6 janvier, 20 heures. Tél. : 08-25-00-00-58. De 50 F à 190 F.  
**La Flûte enchantée**  
de Mozart. Piotr Bezcala, Werner Gura (Tamino), Dorothea Röschmann, Inger Dam-Jensen (Pamina), Detlef Roth, Markus Werba (Papageno), Gaëlle Le Roi (Papagena), Natié Dessay, Désirée Rancatore (la Reine de la nuit), Chœur et Orchestre de l'Opéra national de Paris, Ivan Fischer, Stéphane Denève (direction), Benno Besson (mise en scène).  
Opéra de Paris - Palais Garnier, place de l'Opéra, Paris-9°. Les 5 et 6 janvier, 19 h 30. Tél. : 08-36-69-78-68. De 30 F à 670 F.  
**Little Milton and Revue**  
Jazz-Club Lionel-Hampton, 81, boulevard Gouffon-Saint-Cyr, Paris-17°. Jusqu'au 6 janvier, 22 h 30. Tél. : 01-40-68-30-42. 140 F.  
**Marc Ducret, Bruno Chevillon, Eric Echampard**  
Au Duc des Lombards, 42, rue des Lombards, Paris-1°. M° Châtelet. Les 5 et 6 janvier, 21 heures. Tél. : 01-42-33-22-88. 100 F.  
**Alain Jean-Marie, Eric Vinceno**  
Le Franc Pinot, 1, quai de Bourbon, Paris-4°. M° Pont-Marie. Les 5 et 6 janvier, 21 h 30. Tél. : 01-46-33-60-64. 90 F.  
**Olivier Témime Quartet**  
Petit Opportun, 15, rue des Lavandières-Sainte-Opportune, Paris-1°. M° Châtelet. Les 5 et 6 janvier, 22 h 30. Tél. : 01-42-36-01-36. 80 F.  
**Automatik B'Day 3 Years Together**  
Rex Club, 5, boulevard Poissonnière, Paris-2°. M° Bonne-Nouvelle. 23 h 30, le 5 janvier. Tél. : 01-42-36-83-98. 70 F.  
**Mama Sissoko**  
La Maroquinierie, 23, rue Boyer, Paris-20°. M° Gambetta. Le 5 janvier, 20 h 30. Tél. : 01-40-33-30-60. 100 F.  
**Rad**  
New Morning, 7-9, rue des Petites-Ecuries, Paris-10°. M° Château-d'Eau. Le 5 janvier, 21 heures. Tél. : 01-45-23-51-41. De 110 F à 130 F.

RÉGIONS

**Un siècle d'arpenters, second volet**  
Antibes - Juan-les-Pins (06). Musée Picasso, château Grimaldi, place Mariéjol. Tél. : 04-92-90-54-20. De 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 21 janvier. 30 F.  
**Yayoi Kusama**  
Dijon (21). Le Consortium, Centre d'art contemporain, 16, rue Quentin. Tél. : 03-80-68-45-55. De 14 heures à 18 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 20 janvier. Entrée libre.  
Dijon (21). L'Usine, 37, rue de Longvic. Tél. : 03-80-68-45-55. De 14 heures à 18 heures. Fermé dimanche et lundi. Jusqu'au 20 janvier. Entrée libre.  
**Settecento : le siècle de Tiepolo, peintures italiennes du XVIII<sup>e</sup>**  
Lyon (69). Musée des Beaux-Arts, palais Saint-Pierre, 20, place des Terreaux. Tél. : 04-72-10-17-40. De 10 h 30 à 18 heures. Visites commentées lundi à 12 h 15 et samedi à 11 heures. Fermé mardi. Jusqu'au 7 janvier. 25 F.  
**La Section d'or, fortune du cubisme, 1912-1925**  
Montpellier (34). Musée Fabre, pavillon, esplanade Charles-de-Gaulle. Tél. : 04-67-14-83-00. De 10 heures à 19 heures ; nocturne vendredi jusqu'à 21 heures. Fermé lundi. Jusqu'au 18 mars. 35 F.

Chaque samedi avec

**Le Monde**  
DATÉ DIM./LUNDI

retrouvez

**LE MONDE TELEVISION**

## Des ministres en flagrant délit d'excès de vitesse

L'hebdomadaire « Auto Plus » a filé plusieurs membres du gouvernement pour savoir si leurs chauffeurs respectent le code de la route. Limitations de vitesse dépassées, feux rouges brûlés, lignes blanches franchies : un palmarès édifiant

**PRENDRE** en filature les membres du gouvernement lors de leurs déplacements et surveiller le comportement de leurs chauffeurs à l'égard du code de la route : l'idée est peut-être un peu démagogique mais, en ces temps de mobilisation générale contre l'insécurité routière, elle tombe finalement assez bien. Dans son édition du 2 janvier, l'hebdomadaire *Auto Plus* (groupe Emap) livre les résultats de plusieurs semaines de traque. Percés sur deux scooters, équipés d'une mini-caméra numérique scotchée sur un casque et d'une paire de jumelles Eurolaser capable de mesurer instantanément la vitesse d'un véhicule (« *les mêmes que ces-*

*les utilisées par la police pour verbaliser les excès de vitesse* », précise l'hebdomadaire), les limiers d'*Auto Plus* ont traqué les véhicules officiels à la sortie du conseil des ministres et des sièges des radios ou des télévisions.

Premier constat, le principe de discrétion (plus de gyrophares et de sirènes utilisés à tout bout de champ) établi par Jacques Chirac au lendemain de son élection à la présidence de la République, en mai 1995, est globalement respecté. Pas de « pin-pon » à tout-va. En revanche, nos ministres n'interdisent pas à leurs chauffeurs de griller les feux ni d'avoir le pied trop lourd. D'après les relevés



d'*Auto Plus*, 80 km/h en ville et 110 km/h sur le périphérique parisien ne sont pas exceptionnels. Espionnés, le chauffeur du premier

ministre franchit quelques lignes blanches et oublie un feu à proximité du Sénat. Juge inflexible, *Auto Plus* ôte dix-sept points de permis au chauffeur de Laurent Fabius et lui inflige 17 260 francs d'amende pour deux feux rouges grillés, une interdiction de tourner à gauche négligée, une ligne blanche franchie, une circulation sur la bande d'arrêt d'urgence et un excès de vitesse supérieur de 20 km/h.

Les filateurs de la voiture de fonction de Marylise Lebranchu, garde des sceaux, ont dû rapidement renoncer. « *N'arrivant plus à suivre le rythme imposé, nous avons décroché au bout d'une minute* », racontent-ils. Ce fut suffisant pour rele-

ver trois feux rouges et une ligne blanche franchie, mais aussi une circulation en sens inverse. Le ministre des transports, que l'hebdomadaire ne manque jamais de critiquer en temps normal, a fait l'objet d'une surveillance serrée (cinq jours de filature !). Au final, le bilan n'a rien d'exceptionnel : deux feux rouges, trois feux orange, quatre excès de vitesse. Sur le chemin d'une inauguration en Lozère, la voiture conduite par le chauffeur de Jean-Claude Gayssot atteint les 160 km/h (vitesse relevée au compteur de l'automobile suiveuse d'*Auto Plus*) sur autoroute.

Dominique Voynet appartient à

la catégorie des ministres raisonnables. Son véhicule circule à une « *allure modérée* », même si, sortant de chez le coiffeur, la ministre de l'environnement prend quelque liberté avec les feux rouges et une voie réservée aux bus pour parvenir à l'heure à son rendez-vous.

### QUELQUE CHOSE DE PARADOXAL

Quant à Alain Richard, le ministre de la défense, il constitue « *un exemple* ». La seule infraction (une ligne blanche, un feu orange) qui lui est reprochée a été commise pour ne pas arriver en retard au conseil des ministres. Enfin, l'hebdomadaire fait l'éloge des convois présidentiels qu'il a suivis pendant une journée. « *Dans les encombrements de la capitale, le président fait comme tout le monde, il patiente* », se félicitent les enquêteurs. C'est tout juste si la voiture de Jacques Chirac s'autorise une pointe à 80 km/h sous le tunnel de l'Etoile, où la vitesse est limitée à 50 km/h.

Très à cheval sur les principes de la sécurité routière, cette enquête a quelque chose de paradoxal de la part d'un hebdomadaire qui s'oppose au permis à points, soutient Bernard Pons, ministre des transports d'Alain Juppé, qui refusait de dissimuler les radars et, aujourd'hui, ne manque pas une occasion de s'en prendre au délit de très grande vitesse (appliqué, en cas de récidive, lorsque l'excès constaté dépasse de 50 km/h la vitesse limite) qu'a instauré le présent gouvernement !

Jean-Michel Normand

### DANS LA PRESSE

LCI  
Pierre Luc Séguillon

■ Une fois encore, Super Greenspan a donc frappé. Et il a frappé fort. En anticipant de surprise et en amplifiant une baisse attendue des taux d'intérêt, le président de la Réserve fédérale américaine a asséné un brutal dopant à une économie américaine saisie de langueur. (...) La médication du docteur Alan Greenspan permet dans l'immédiat de freiner un ralentissement brutal de l'économie américaine après dix années d'une exceptionnelle croissance, voire d'enrayer un processus de récession. C'est une bonne nouvelle pour l'économie européenne. Celle-ci n'a aucun intérêt, après que les Etats-Unis ont joué durant une

décennie un formidable rôle d'entraînement sur l'économie mondiale, à un brutal effondrement outre-Atlantique.

LE FIGARO  
Philippe Reclus

■ La décision de la Banque centrale américaine de bousculer son calendrier en décidant dès hier d'abaisser ses taux d'intérêt en dit long sur l'ampleur des dégâts qui menaçaient. La manœuvre d'Alan Greenspan est une fois de plus très habile. (...) Mais le coup de pouce sur les taux est on ne peut plus salutaire pour redonner de l'oxygène à l'ensemble d'une planète boursière au bord de la crise de nerfs. (...) Or [le] risque [de récession] provoqué par un choc brutal et mal amorti de l'économie américaine n'est pas sans danger pour le res-

tant du monde. Ne serait-ce qu'en raison de l'effet traditionnel de balancier. (...) Une fois de plus, l'Europe peut se dire redevable du doigté du président de la Banque centrale américaine. A elle de prouver désormais que son économie dispose des arguments pour s'afficher en relais crédible de la croissance mondiale.

LA TRIBUNE  
Philippe Mudry

■ La Fed n'a-t-elle pas agi trop tard, alors que les signes de ralentissement brutal sont déjà patents ? La polémique à ce sujet ne fait que commencer, d'autant que sa spectaculaire initiative révèle une inquiétude manifeste devant la dégradation conjoncturelle, d'une déconcertante rapidité. Les optimistes y verront au contrai-

re une preuve supplémentaire du pragmatisme d'Alan Greenspan. (...) Le message est d'une clarté aveuglante : la Fed ne laissera en aucun cas l'économie sombrer dans la récession et soutiendra les marchés américains, en particulier le Nasdaq, tombé à des niveaux excessivement bas. (...) La stabilisation des marchés aux Etats-Unis leverait une des rares, quoiqu'importantes, hypothèques qui pèsent encore sur la croissance toujours solide du Vieux Continent. La BCE ne doit pas tarder à en profiter.

RTL  
Alain Duhamel

■ Pendant les huit premiers jours de l'année, le président de la République possède une fenêtre de tir quasi quotidienne contre le chef de gouvernement : les vœux succes-

sifs de tous les corps de la nation la lui fournissent. (...) Il a choisi son thème et agit systématiquement la muleta de la réforme sous le nez de Lionel Jospin. Il le pousse même vigoureusement sur les pistes les plus dangereuses pour le gouvernement. Il l'incite à réformer d'urgence l'éducation nationale, sachant qu'à la moindre initiative, parents d'élèves, enseignants et lycéens se mettent en mouvement ; il exige du neuf en ce qui concerne les retraites, n'ignorant pas que le gouvernement ne peut proposer que des efforts et des sacrifices supplémentaires, rarement populaires ; il l'engage à réformer l'Etat, manière imparable de mécontenter sur-le-champ tous les fonctionnaires. La cohabitation est un métier, Jacques Chirac en devient le meilleur ouvrier de France.

### SUR LA TOILE

#### PIRATE

■ Coolio (de son vrai nom Dennis Moran), le pirate informatique de dix-huit ans accusé d'avoir détourné les sites de plusieurs agences fédérales, de la police de Los Angeles et de la société de sécurité informatique RSA (*Le Monde* du 1<sup>er</sup> juillet), a plaidé coupable devant un tribunal de l'Etat du New Hampshire. Il risque de neuf à douze mois de prison et 15 000 dollars d'amende. Le jugement définitif sera prononcé au printemps. Coolio, laissé en liberté, conserve le droit d'utiliser des ordinateurs. - (AP.)

#### VIS-À-VIS

■ Ababacar Diop, l'ancien porte-parole du mouvement des sans-papiers, va vendre aux enchères sur Internet les parts qu'il détient dans la marque Vis-à-vis et le cybercafé du même nom, situé dans le 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris. M. Diop et ses associés avaient déjà reçu 24 millions de francs du groupe Vivendi, détenteur de la marque Vizzavi, qui souhaitait éviter un procès pour violation de marque. M. Diop a fait savoir qu'il a besoin d'argent pour investir dans des projets de développement au Sénégal, où il vit actuellement. - (AFP.)

**Le Monde**  
A LA TELEVISION ET A LA RADIO

**Le Monde des idées**  
LCI  
Le samedi à 12 h 10 et à 17 h 10  
Le dimanche à 12 h 10 et à 0 h 10  
Le lundi à 11 h 10

■

**Le Grand Jury**  
RTL-LCI  
Le dimanche à 18 h 30

■

**La rumeur du monde**  
FRANCE-CULTURE  
Le samedi à 12 heures

■

**Libertés de presse**  
FRANCE-CULTURE  
Le troisième dimanche de chaque mois à 16 heures

■

**A la « une » du Monde**  
RFI  
Du lundi au vendredi à 12 h 45 et 0 h 10 (heures de Paris)

■

**La « une » du Monde**  
BFM  
Du lundi au vendredi à 13 h 06, 15 h 03, 17 h 40  
Le samedi 13 h 07, 15 h 04, 17 h 35

### groove.net

Un outil de travail en équipe qui combine tous les modes de communication existant sur Internet



d'échange de fichiers, et même procédés de téléphonie ou de visio-phonie. En outre, l'architecture ouverte de Groove permet d'intégrer tous les logiciels de bureautique usuels. Par ailleurs, les travaux en cours sont protégés contre les pirates par un système d'identification assez puissant. Enfin, Groove

franchit sans encombre la plupart des « *firewalls* » d'entreprise, car il est bâti à partir du protocole hypertexte universel du Web. Disponible en téléchargement depuis octobre 2000, il est entièrement gratuit. M. Ozzie compte malgré tout gagner de l'argent grâce à Groove, en adoptant une

stratégie bien rodée sur Internet : si le produit est adopté par un nombre suffisant d'internautes, il s'imposera dans le monde entier comme l'application de référence et la norme *de facto*. La société Groove Networks pourra alors vendre aux entreprises des versions faites sur mesure pour leurs besoins spécifiques, par exemple plus sécurisées, bridées, ou au contraire enrichies...

Au-delà de l'accueil du public, la grande inconnue reste l'attitude de Microsoft face à l'arrivée de Groove sur le marché. Ray Ozzie ne sait pas ce que Bill Gates lui réserve : il peut aussi bien décider de collaborer que de déclencher les hostilités. Cela dit, M. Ozzie ne se fait aucune illusion. Il espère surtout attirer les internautes indépendants et les équipes développant des projets inter-entreprises, car il sait déjà que Microsoft aura les moyens d'imposer ses futurs produits concurrents de Groove pour satisfaire les besoins des grandes entreprises sur le plan interne.

Jean Lasar

## Abonnez-vous au Monde

Jusqu'à  
**360<sup>F</sup>**  
d'économie  
soit  
**7** semaines  
de lecture  
GRATUITE\*

Oui, je souhaite m'abonner au Monde pour la durée suivante :

3 MOIS - 562 F  6 MOIS - 1 086 F  1 AN - 1 980 F  
au lieu de 585 F\* au lieu de 1 170 F\* au lieu de 2340 F\*  
\* Prix de vente au numéro (Tarif en France métropolitaine uniquement) Soit 360 F d'économie

Je joins mon règlement soit : \_\_\_\_\_ F 101 MQ 001

par chèque bancaire ou postal à l'ordre du Monde  
 par carte bancaire N° \_\_\_\_\_

Date de validité \_\_\_\_\_ Signature : \_\_\_\_\_

M.  Mme Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Localité : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_\_

TARIFS HORS FRANCE		
	Belgique Pays-Bas Luxembourg Suisse	Autres pays de l'Union européenne
1 AN	2 190 F	2 960 F
3 mois	598 F	790 F

USA - CANADA  
- Le Monde - (USPS=009729) is published daily for \$ 892 per year - Le Monde - 21, bis, rue Claude-Bernard 75242 Paris Cedex 05, France, periodic postage paid at Champlain N.Y. US and additional mailing offices, POSTMASTER: Send address changes to LMS of N.Y. Box 15-18, Champlain N.Y. 12919-1518  
Pour les abonnements souscrits aux USA: INTERNATIONAL MEDIA SERVICE, Inc. 5330 Pacific Avenue Suite 404 Virginia Beach VA 23-451-2983 USA - Tél. : 800-428-30-03

Offre valable jusqu'au 31/12/2001

• Pour tout renseignement concernant : le portage à domicile, le prélèvement automatique, les tarifs d'abonnement etc. Téléphonez au 01-42-17-32-90 de 8h30 à 18 heures du lundi au vendredi.

• Pour un changement d'adresse, un transfert ou une suspension vacances un numéro exclusif : 0 803 022 021 (0,99 F TTC/min).

Bulletin à renvoyer accompagné de votre règlement à : LE MONDE, Service Abonnements - 60646 Chantilly Cedex

## Bouillie bordelaise

par Luc Rosenzweig

LORSQUE, mercredi soir vers 21 h 45, nous transhumâmes d'Arte sur France 2, nous crûmes à une hallucination. A un retour quelques mois en arrière, lorsque cette même chaîne diffusait *La Bicyclette bleue*, fiction à succès se déroulant dans les milieux viticoles du Bordelais, juste avant et pendant la dernière guerre. Il nous avait semblé reconnaître le château, les vignes, les costumes des hommes et les coiffures des filles.

Ce n'est que lorsque, las d'attendre une Laetitia Casta qui avait, à notre souvenir, l'excellente habitude de se mettre à l'aise lorsqu'il faisait chaud, nous jetâmes un œil sur notre magazine de programmes que nous comprîmes notre erreur. Nous étions monté en marche dans le deuxième épisode d'un feuilleton, *Les Filles du maître de chai*, rediffusion d'un téléfilm de 1996, que l'on a dû exhumer en pensant qu'il pourrait bénéficier des retombées du succès popula-

re rencontré par le film tiré du roman de Régine Deforges. Tous les ingrédients qui doivent, normalement, assurer la réussite d'une œuvre de ce genre sont là : les intrigues amoureuses, les différences sociales, la guerre, les morts tragiques et l'espoir qui vit dans les grands yeux innocents d'enfants modèles. Peu rodés à nous y reconnaître dans les méandres psychologiques des drames familiaux, aussi limpides qu'une bouillie bordelaise, nous nous sommes concentrés sur l'aspect reconstitution historique de ce film.

Là, il faut avouer que ce n'était pas mal réussi, que nous avions affaire à un bon film d'accessoirisme sachant dégotter la Hotchkiss de l'année où est censée se dérouler l'action. Les motos sont des Monet-Goyon ou des Gnome et Rhône, les coiffures des femmes de la ville appellent les publicités pour la brillantine Roja, et les bretelles à boutons du gamin sem-

blent bien d'époque... Rien n'étant parfait en ce bas monde, nous avons quand même à regretter que l'on fasse revenir un caporal d'un Oflag, camp où les Allemands ne gardaient que les officiers prisonniers, et que le dialogue fasse dire à un personnage qu'un autre le « *gonfle* », alors que cette expression, utilisée dans le sens d'importuner, ne date que du début des années 80...

Mais ce ne sont là que défauts mineurs au regard de ce qui semble, à nos yeux, un scandale : la monopolisation récente par le Bordelais du feuilleton historico-sentimental qui fleurit bon le terroir. Une suggestion : pour l'avenir, on pourrait tourner les productions de ce genre en plusieurs versions rendant mieux compte de la diversité de notre beau pays : cela donnerait *Les Filles du maître meunier*, *Les Filles du patron pêcheur*, *Les filles du maître reblochonniere*, etc. De l'imagination, que diable !

\* Pour tout abonnement d'une durée de 1 an.

**ABONNEZ-VOUS ET DEVEZ LECTEUR PRIVILEGIÉ DU MONDE**

## GUIDE TÉLÉVISION

## DÉBATS

- 21.00** Le Clonage : aventure, éthique et progrès...  
Invités : Jean-François They, Louis-Marie Houdébine, Xavier Vignon, Laurence Simonneau. Forum
- 22.00** Les Dinosaures et leur évolution.  
Invités : Véronique Barriel, Pascal Tassy, Armand de Ricqlès, Eric Robin, Denis Pons, Jean Genermont. Forum

## MAGAZINES

- 18.30** L'Invité de PLS. LCI
- 18.55** Nulle part ailleurs. Canal +
- 19.00** Le Grand Journal. LCI
- 22.20** Les Années belges. Le Crachet : le passé et l'avenir réconciliés.  
Invité : Jean Puissant. RTBF 1
- 23.30** Prise directe.  
Des pys partout : un bien ou un mal nécessaire ? France 3
- 0.00** Howard Stern. Paris Première

## DOCUMENTAIRES

- 19.15** Le «Guernica» de Pablo Picasso. Histoire
- 19.30** Le Temps du marché noir, 1940-1950. Odysée
- 20.05** Esprit des peuples premiers. Canada, les gardiens du feu. Planète
- 20.15** 360°, le reportage GEO. Survivre dans le désert [3/4]. Les maîtres bâtisseurs du désert. Arte
- 20.25** Parachute ! [1/4]. Chute libre. Odysée

## TELEVISION

## ARTE

**20.45** Théma : Recherche famille désespérément.  
*Les Liens du sang, une saga islandaise*, de Béatrice Korc ; *Nom de famille*, de Macky Alston ; *Tu n'es pas un ange*, de Marie Dumora ; *Le Rêve de Pinkas*, de Ruth Walk - cette «Théma» s'engage sur les sentiers, souvent bouleversés et bouleversants, de ceux pour qui le lien familial, perdu ou inconnu, devient le problème majeur de l'existence.

- 20.30** Histoires oubliées de l'aviation. Pogostick, le nez en l'air. Planète
- 20.35** Le Cinéma de Jean Rochefort. Canal +
- 20.45** Théma. Recherche famille désespérément, les mystères de la généalogie. Arte
- 21.00** Rachmaninov, the Secret Island. Mezzo
- 21.05** Du rugby et des hommes. [1/5]. Aotearoa, terre des guerriers. TV 5
- 21.25** Le Clonage. Un saut dans l'inconnu. Planète
- 21.50** Sur les grandes avenues. Le Royal Mile, à Edimbourg. Odysée
- 22.50** Légendes. Marilyn Monroe. Tévée
- 0.40** Grand format. La Route du sel au Tibet. Arte
- 0.45** Un siècle d'écrivains. Arthur Schnitzler, voyage dans la pénombre des âmes. France 3

## SPORTS EN DIRECT

- 20.30** Basket-ball. SuproLigue. Panathinaïkos - Asvel. A Athènes (Grèce). Eurosport

## MUSIQUE

- 23.00** Jazz à Vienne 2000. Wilson Pickett. Muzzik
- 23.45** Nabucco. Opéra de Verdi. Mise en scène de Roberto de Simone. Interprété par l'Orchestre et le Chœur de la Scala de Milan, dir. Riccardo Muti. Mezzo

## Le Monde

## CANAL+

**21.30** Le Mari de la coiffeuse ■  
C'est le film d'une obsession, d'un fantasme, poursuivis depuis l'enfance. A douze ans, Antoine aimait aller se faire coiffer par une rousse opulente. Elle le troublait. Il décida d'être, plus tard, le mari d'une coiffeuse. Dans cette soirée consacrée à Jean Rochefort - et par ailleurs bien composée -, ce film de Patrice Leconte est le plus original et le plus insolite. Prix Louis-Delluc 1990.

- 0.00** Jazz à Vienne 2000. Trumpet Summit. Avec Jon Faddis, Lew Solof, Randy Brecker, Terrell Stafford, Cedar Walton, Peter Washington, Idris Muhammad. Muzzik
- 0.50** Certains Leeb jazz. Concert enregistré à Nice, en 2000. Avec Herbie Hancock, Stephano Di Battista, Count Basie Orchestra, Flavio Boltro Quintet, John Hicks Trio. TF 1

## TÉLÉFILMS

- 20.30** Bonjour tristesse. Peter Kassovitz. Festival
- 20.55** Le Mas Théotime. Philomène Esposito. TMC
- 21.00** La Course à la bombe. Allan Eastman. [1/3] aux médailles 1933-1942. Histoire
- 22.05** Mémoires en fuite. François Marthouret. Festival
- 22.30** Made in America. Dossiers confidentiels. Peter Smith. TF 1
- 22.45** Les Vitailleurs du futur. Barry Samson. M 6

## SÉRIES

- 20.35** Julie Lescaut. Tableau noir. RTBF 1
- 20.40** Significant Others. The Plan (v.o.). Série Club
- 20.55** Navarro. La Colère de Navarro. TF 1
- 21.25** Les Superminds. [1/2] Episode pilote. Série Club
- 22.15** P.J. Racket ; Cambriolage. TV 5
- 22.15** Roswell. Four Square (v.o.). Série Club

## FRANCE 3

**0.45** Un siècle d'écrivains : Arthur Schnitzler.  
La figure d'Arthur Schnitzler est tout entière inscrite dans un cadre, Vienne, et une époque, les quelques décennies qui vont de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux préliminaires du second conflit mondial. L'antisémitisme grossit à vue d'œil ; il va bientôt devenir une bête maléfique et meurtrière. Schnitzler, qui se sent viennois plus que juif, d'un regard inquiet, observe, note...

## FILMS

- 13.45** Le Grand Ziegfeld ■■■ Robert Z. Leonard (EU, 1936, N., v.o., 180 min) O. Ciné Classics
- 14.30** La Neuvième Porte ■■ Roman Polanski (France - Espagne, 1999, 130 min) O. Canal + Vert
- 15.20** Capitaine Conan ■■ Bertrand Tavernier (France, 1996, 130 min) O. Ciné Cinémas 1
- 15.45** Autour de minuit ■■ Bertrand Tavernier (Fr. - EU, 1986, 125 min) O. Ciné Cinémas 3
- 16.15** La Lettre ■■■ Manoel de Oliveira (Fr. - Esp. - Port. 1999, 104 min) O. Canal +
- 16.20** Ziegfeld Folies ■■■ Vincence Minelli (Etats-Unis, 1946, v.o., 110 min) O. Cinétoile
- 18.15** Le Petit Criminel ■■■ Jacques Doillon (France, 1990, 100 min) O. Ciné Cinémas 3
- 19.05** 20 000 Lieues sous les mers ■■ Richard Fleischer (Etats-Unis, 1954, 120 min) O. Disney Channel
- 20.30** Regarde les hommes tomber ■■ Jacques Audiard (France, 1993, 100 min) O. Ciné Cinémas 1
- 21.00** La Poursuite infernale ■■■ John Ford (Etats-Unis, 1946, N., v.o., 95 min) O. Cinétoile



- 21.30** Le Mari de la coiffeuse ■ Patrice Leconte. Avec Jean Rochefort, Anna Galiena (France, 1990, 75 min) O. Canal +
- 22.30** I Love LA ■■ Mika Kaurismaki (France - Etats-Unis, 1998, 105 min) O. Cinéstar 1
- 22.35** L'homme qui tua Liberty Valance ■■ John Ford (Etats-Unis, 1962, N., v.o., 125 min) O. Cinétoile
- 0.40** Les Désaxés ■■ John Huston (Etats-Unis, 1961, N., 120 min) O. Cinétoile

## FILMS

- 13.05** L'homme qui tua Liberty Valance ■■ John Ford (Etats-Unis, 1962, N., 110 min) O. Cinétoile
- 13.25** Le Docteur Jivago ■■■ David Lean (Etats-Unis, 1965, 185 min) O. Ciné Cinémas 1
- 14.55** Fanny et Alexandre ■■ Ingmar Bergman (Suède, 1983, 185 min) O. Cinétoile
- 15.20** La Neuvième Porte ■■ Roman Polanski (France - Espagne, 1999, 130 min) O. Canal +
- 16.15** Smoke ■■ Wayne Wang (Etats-Unis, 1995, v.o., 105 min) O. Cinéfaz
- 16.30** Le Petit Criminel ■■■ Jacques Doillon (France, 1990, 100 min) O. Ciné Cinémas 1
- 18.25** Les Parents terribles ■■ Jean Cocteau (France, 1948, N., 95 min) O. Ciné Classics
- 20.30** Sous les ponts ■■ Helmut Kautner (Allemagne, 1944, N., v.o., 100 min) O. Ciné Classics
- 21.00** Diamants sur canapé ■■ Blake Edwards (Etats-Unis, 1961, v.o., 115 min) O. Cinétoile
- 21.00** L'Effrontée ■■ Claude Miller (France, 1985, 95 min) O. Ciné Cinémas 2



- 21.00** Ben Hur ■■ William Wyler. Avec Charlton Heston, Stephen Boyd (Etats-Unis, 1959, v.o., 205 min) O. Ciné Cinémas 3
- 21.00** Journal intime ■■■ Nanni Moretti. Avec Nanni Moretti, Giovanna Bozzolo, Sebastiano Nardone (Italie, 1994, v.o., 100 min) O. Cinéfaz
- 21.30** La Neuvième Porte ■■ Roman Polanski (France - Espagne, 1999, 125 min) O. Canal + Vert
- 22.50** Shakespeare in Love ■■ John Madden (Etats-Unis, 1998, 117 min) O. Canal +
- 23.35** Tess ■■ Roman Polanski (Fr. - GB, 1979, 165 min) O. Canal + Vert
- 23.40** Viva Maria ■■ Louis Malle (France - Italie, 1965, 110 min) O. Cinétoile
- 0.10** Autour de minuit ■■ Bertrand Tavernier (France - Etats-Unis, 1986, 125 min) O. Ciné Cinémas 2



- 21.00** Journal intime ■■■ Nanni Moretti. Avec Nanni Moretti, Giovanna Bozzolo, Sebastiano Nardone (Italie, 1994, v.o., 100 min) O. Cinéfaz
- 21.30** La Neuvième Porte ■■ Roman Polanski (France - Espagne, 1999, 125 min) O. Canal + Vert
- 22.50** Shakespeare in Love ■■ John Madden (Etats-Unis, 1998, 117 min) O. Canal +
- 23.35** Tess ■■ Roman Polanski (Fr. - GB, 1979, 165 min) O. Canal + Vert
- 23.40** Viva Maria ■■ Louis Malle (France - Italie, 1965, 110 min) O. Cinétoile
- 0.10** Autour de minuit ■■ Bertrand Tavernier (France - Etats-Unis, 1986, 125 min) O. Ciné Cinémas 2

## PROGRAMMES

## TÉLÉVISION

## TF 1

- 17.30** Sunset Beach. 18.15 7 à la maison. 19.05 Le Bigdil. 20.00 Journal, Tiercé, Météo. 20.55 Navarro. La Colère de Navarro. 22.30 Dossiers confidentiels. Téléfilm. Peter Smith O.
- 0.35** TF 1 nuit, Météo. 0.50 Certains Leeb jazz.

## FRANCE 2

- 17.20** Flic de mon cœur O. 18.05 S.O.S. Fantômes ■ Film. Ivan Reitman O. 19.50 Un gars, une fille. 19.55 Image du jour : Dakar 2001. 20.00 Journal, Météo. 20.50 Point route. 20.55 Les Z'amours. 23.05 La Nuit des Rois. Film. Trevor Nunn.

## FRANCE 3

- 17.35** La Piste du Dakar. 18.15 Un livre, un jour. 18.20 Questions pour un champion. 18.50 Le 19-20 de l'information, Météo. 20.10 Tout le sport. 20.15 Le Journal du Dakar. 20.30 Mister Bean. 21.00 Retour vers le futur III Film. Robert Zemeckis O. 23.00 Météo, Soir 3. 23.30 Prise directe. Des pys partout : un bien ou un mal nécessaire ? 0.45 Un siècle d'écrivains. Arthur Schnitzler, voyage dans la pénombre des âmes.

## CANAL +

- 16.15** La Lettre ■■■ Film. Manoel de Oliveira O. 17.59 Entre chien et chat O. ► En clair jusqu'à 20.35 18.00 Chris Colorado O. 18.30 Nulle part ailleurs. 20.35 Le Cinéma de Jean Rochefort. Le Cinéma de Jean Rochefort. Documentaire. Jérôme Caza. 21.30 Le Mari de la coiffeuse ■ Film. Patrice Leconte O. 22.45 Un étrange voyage ■■ Film. Alain Cavalier O. 0.25 Calmos. Film. Bertrand Blier O.

## PROGRAMMES

## TÉLÉVISION

## TF 1

- 13.50** Les Feux de l'amour. 14.35 Un billet pour le danger. Téléfilm. Stuart Cooper O. 16.00 Chien de flic 2. Film. Charles T. Kanganis. 17.30 Sunset Beach. 18.15 7 à la maison. 19.05 Le Bigdil. 20.00 Journal, Météo. 20.55 Les Sept Péchés capitaux. 23.05 C'est quoi l'amour ? Hommes, femmes : les clefs pour s'aimer. 0.25 Les Coups d'humour. 0.50 TF1 nuit, Météo. 1.10 Certains Leeb jazz.

## FRANCE 2

- 14.00** Quand j'étais p'tit. Téléfilm. Daniel Janneau O. 15.35 Baldi et Radio-Trottoir. Téléfilm. Claude D'Anna O. 17.05 Flic de mon cœur O. 18.00 Football. Coupe de la Ligue : Rennes - Nantes. 19.50 Un gars, une fille. 20.00 Journal, Météo, Point route. 20.50 Nos ancêtres les Gaulois. 23.00 Bouche à oreille. 23.05 Si je peux me permettre. Pièce de Robert Lamoureux. 0.45 Journal, Météo. 1.05 Passion Dakar.

## FRANCE 3

- 14.00** C'est mon choix. 14.55 Estouffade à la Caraïbe. Film. André Hunebelle. 16.45 Chroniques du dernier continent. Le rêve de la fourmi à miel. 17.35 La Piste du Dakar. 18.15 Un livre, un jour. 18.20 Questions pour un champion. 18.50 Le 19-20 de l'information, Météo. 20.10 Tout le sport. 20.15 Le Journal du Dakar. 20.30 Mister Bean. 21.00 Thalassa. Escalade à Belém. 22.25 Faut pas rêver. 23.25 Les Gands, Soir 3. 23.50 Les Grands Moments du Lido. 0.50 On en rit encore ! Gustave Parking. 1.45 Tex Avery.

## CANAL +

- 13.45** Jugement explosif. Téléfilm. Robert Marchand O. 15.20 La Neuvième Porte ■■ Film. Roman Polanski O. 17.30 Mickro ciné. ► En clair jusqu'à 21.00 18.00 Chris Colorado. O. 18.30 Nulle part ailleurs. 20.35 Allons au cinéma ce week-end. 21.00 Le Corrupteur Film. James Foley O. 22.50 Shakespeare in Love ■■ Film. John Madden O. 0.47 Histoire muette. 0.55 Un hiver au bout du monde Film. Can Togay (v.o.) O.

## SIGNIFICATION DES SYMBOLES

- Les codes du CSA**
- O Tous publics
  - o Accord parental souhaitable
  - Accord parental indispensable ou interdit aux moins de 12 ans
  - o Public adulte
  - o Interdit aux moins de 16 ans
  - o Interdit aux moins de 18 ans

## ARTE

- 19.00** Voyages, voyages. Costa Rica. 19.45 Météo, Arte info. 20.15 360°, le reportage GEO. Survivre dans le désert. [3/4]. Les maîtres bâtisseurs du désert. 20.45 Théma. Recherche famille désespérément, les mystères de la généalogie. 20.46 Les Liens de sang, une saga islandaise. Documentaire. Béatrice Corck. 21.40 Nom de famille. Documentaire. Macky Alston. 22.40 Tu n'es pas un ange. Documentaire. Marie Dumora. 23.45 Le Rêve de Pinkas. Documentaire. Ruth Walk.

## M 6

- 18.20** Chasseurs de tornades. Téléfilm. Noel Nosseck O. 20.05 Une nouou d'enfer O. 20.40 Décrochages info, Passé simple. 20.50 Le Boulanger de Valorgue Film. Henri Verneuil O. 22.45 Les Visiteurs du futur. Téléfilm. Barry Samson O. 0.10 Chapeau melon et bottes de cuir.

## RADIO

## FRANCE-CULTURE

- 21.00** Le Gai Savoir. Sabine Melchior-Bonnet. 22.12 Multipistes. 22.30 Surpris par la nuit. Ils ont tué Walter ! 0.05 Du jour au lendemain. Marc Chénétier (La perte de l'Amérique).

## FRANCE-MUSIQUES

- 20.00** Concert. Par l'Orchestre de Bretagne, dir. Stefan Sanderling : Variations sur un thème russe, de Rimski-Korsakov, Glazounov, Liadov et Witthol ; Concerto pour piano et orchestre, de Cras, Abdel Rahman El Bacha, piano ; Symphonie n° 3 op. 44, de Rachmaninov. 22.30 Jazz, suivez le thème. Blood Count. 23.00 Le Conversatoire.

## RADIO CLASSIQUE

- 20.40** Les Rendez-vous du soir. Par l'Orchestre philharmonique de Moscou, dir. Dmitri Yablonski, Jean-Bernard Rommier, piano : Toccata et Fugue BWV 565, de Bach et Dupin ; Œuvres de Beethoven, Tchaïkovski, Rossini. 22.40 (suite). Œuvres de Schubert, Brahms, Dvorak.

## GUIDE TÉLÉVISION

## DÉBATS

- 21.00** Chars à voile, les voiliers des sables. Forum
- 22.00** Justice, mensonge et vidéo. Forum
- 23.00** Cassavetes : un homme d'influence. Forum

## MAGAZINES

- 14.00** C'est mon choix. France 3
- 17.00** Les Lumières du music-hall. Michèle Torr. Laurent Voulyz. Paris Première
- 18.55** Nulle part ailleurs. Invités : Jean-Louis Trintignant, Marie Trintignant ; Brigitte Senut. Canal +
- 20.50** Nos ancêtres les Gaulois. Invités : Christophe Lambert ; José Bové ; Inès Sastre ; Julie Snyder ; Jérôme Dreyfus ; Virginie Lemoine ; Franck Dubosc ; Mario Luraschi ; Jean-Pierre Rives ; Henri Salvador ; Anne de Leseleuc. France 2
- 21.00** Thalassa. Escalade à Belém. France 3
- 21.00** Lucy, Ramsès et Cie. Focus : Crayssac, dans le Quercy. Repère : la naissance de Paris. Focus : la cité d'Empuries. Repère : Malte. Histoire

- 21.00** Recto Verso. Jean-Hugues Anglade. Paris Première
- 21.05** Rock Press Club. Que vaut le rock français ? Canal Jimmy
- 22.25** Faut pas rêver. Pologne : Le cimetière juif de Varsovie. France : Les fondus du plomb. Etats-Unis : Venice Beach. France 3
- 23.05** C'est quoi l'amour ? Hommes, femmes : les clefs pour s'aimer. TF 1
- 23.15** Paris dernière. Jacques Higelin. Paris Première

## DOCUMENTAIRES

- 17.20** Picasso, portraits. Planète
- 17.25** Objectif nature. Des voyageurs entre deux mondes. Odysée
- 17.55** Éléments déchaînés. [8/8]. Défier les volcans. La Cinquième
- 18.10** Journal d'un globe-trotter. Afrique du Sud. Odysée
- 18.30** Le Monde des animaux. La vie secrète des coatis. La Cinquième
- 18.30** L'Actors Studio. Norman Jewison. Paris Première
- 19.10** John Cassavetes. Planète
- 19.55** Les Emeus, de drôles de compagnons. Odysée
- 20.15** 360°, le reportage GEO. Survivre dans le désert. [4/4] Sursis dans le désert. Arte
- 20.25** Les Merveilles du delta de l'Okavango. Odysée

## DOCUMENTAIRES

- 17.20** Picasso, portraits. Planète
- 17.25** Objectif nature. Des voyageurs entre deux mondes. Odysée
- 17.55** Éléments déchaînés. [8/8]. Défier les volcans. La Cinquième
- 18.10** Journal d'un globe-trotter. Afrique du Sud. Odysée
- 18.30** Le Monde des animaux. La vie secrète des coatis. La Cinquième
- 18.30** L'Actors Studio. Norman Jewison. Paris Première
- 19.10** John Cassavetes. Planète
- 19.55** Les Emeus, de drôles de compagnons. Odysée
- 20.15** 360°, le reportage GEO. Survivre dans le désert. [4/4] Sursis dans le désert. Arte
- 20.25** Les Merveilles du delta de l'Okavango. Odysée

## Le Monde

## TELEVISION

## M 6

**20.50** Le 10<sup>e</sup> Royaume [3/5].  
Après *Contes des pays des merveilles* et *Les Contes des mille et une nuits*, les producteurs Robert Halmi, père et fils, ont voulu rendre hommage aux frères Grimm avec *Le 10<sup>e</sup> Royaume*, adapté de leur œuvre. Un monde peuplé de fées, de trolls, de géants et de lutins qui sont en conflit permanent. Réalisation efficace de David Carson et Herbert Wise, des décors magnifiques.

- 20.30** The Art Ensemble of Chicago, portrait. Muzzik
- 20.55** Un château à tout prix. Odysée
- 21.55** L'illusion esthétique. Barcelone 1900. Histoire
- 22.00** Classic album. « The Joshua Tree », U2. Canal Jimmy
- 22.05** Fous D'Animaux. La cité des loutres. Disney Channel
- 22.15** Grand format. Freedom Highway. Chants de résistance et de liberté. Arte
- 22.30** Des voiles sur le sable. Planète
- 22.45** Parachute ! [1/4]. Chute libre. Odysée
- 23.15** Scientologie, une dangereuse mafia ? Odysée
- 23.25** Esprit des peuples premiers. [5/13]. Canada, les gardiens du feu. Planète
- 23.45** Un siècle de danse. [1/5]. Du romantisme au néoclassique : le ballet romantique. Histoire
- 23.50** Les Grands Moments du Lido. France 3
- 23.55** Histoires oubliées de l'aviation. Pogostick, le nez en l'air. Planète

## SPORTS EN DIRECT

- 13.00** Combiné nordique. Coupe du monde. Eurosport
- 14.30** Tennis. Tournoi messieurs de Doha (Qatar) : 5<sup>e</sup> jour. Eurosport
- 18.00** Football. Coupe de la Ligue (16<sup>e</sup> de finale) : Rennes - Nantes. France 2

## DANSE

- 21.00** A Folk Tale. Ballet. Chorégraphie d'August Bournonville. Par le Royal Danish ballet. Avec Silja Schandorff (Hilda), Jette Buchwald (Muri), Sorella Englund (Viederick). Avec Le Danish Radio Concert Orchestra, dir. Harry Damagaard. Mezzo
- 22.55** Le Soldat / Steps. Chorégraphie d'Ashley Page. Musique d'Igor Stravinski. Par la Rambert Dance Company. Mezzo

## MUSIQUE

- 17.25** Mendelssohn. Sonate pour alto et piano. Avec Gérard Caussé, alto ; Sabine Vatin, piano. Muzzik
- 17.55** Mendelssohn. Sextuor pour piano et corde, opus 110. Muzzik
- 18.30** Mozart. La Grande Messe en ut mineur, KV 427. Avec Ruth Ziesak, soprano ; Carmen Oprisanu, mezzo-soprano ; Giuseppe Sabbatini, ténor ; Michele Pertusi, basse. Par l'Orchestre et le Chœur de la Scala, dir. Riccardo Muti. Mezzo

## CINÉCINÉMAS 3

**21.00** Ben Hur ■■  
Publié en 1880, le roman du général Lew Wallace - récit des aventures dramatiques et héroïques du prince Judah Ben Hur, aristocrate juif de Jérusalem victime de la haine d'un officier romain, entre la naissance et la mort du Christ - connut un extraordinaire succès au théâtre puis dans la première superproduction de la MGM réalisée en 1925 par Fred Niblo (proposée par Arte en décembre 1999 dans

une version restaurée). Plus connue et souvent diffusée, la version de William Wyler traite avec sérieux un sujet trop connu pour être modifié. Le film donne aux personnages une dimension psychologique grâce à laquelle ils existent bien dans un tableau historique exact, et représente, dans ses superbes scènes spectaculaires comme dans sa partie intimiste, un hymne à la liberté de l'homme et un acte de foi. Ce cinéma populaire ne se réduit pas à des effets d'imagerie.

## Chiffre tête par Pierre Georges

**EST-CE** la distance ? Ces quelques centaines de kilomètres qui nous séparent de Paris, qui ne sont rien, un souffle de TGV, et tout, un autre monde ? Toujours est-il qu'on n'a pas la même perception de ce qu'il est convenu d'appeler les affaires. Et, comment dire, on n'éprouve pas la même qualité de compassion et d'indignation pour le présumé malheureux innocent persécuté par la coalition des juges et des envieux.

Ainsi de Jean-Christophe Mitterrand, fils de président, un fait mais pas un titre, et affublé, jadis, en ses activités africaines de *filii dominici*, du sobriquet « Papa m'a dit ». Il eut du pouvoir, de l'influence, un poste à l'Elysée. Sur ses seuls mérites et connaissances du continent africain comme journaliste à l'Agence France-Presse ? Sur son nom ? Sur la confiance que pouvait avoir en lui son père en lui déléguant, pour le mieux contrôler, un mandat de représentation en ce traditionnel domaine réservé de l'Afrique francophone ? Ou, encore, parce que son père-président l'estimait en mesure, par ses qualités et sa compétence, de remplir cette fonction ?

On n'en sait rien et ne veut rien en savoir, n'étant pas dans le souci mesquin et la férocité tardive d'instruire un éventuel procès en népotisme du Prince. Ce qu'on sait par contre, c'est que très probablement Jean-Christophe Mitterrand n'aurait jamais représenté la France en Afrique si son père n'avait été la France à l'Elysée. Pas plus que Claude Chirac n'aurait été un jour conseiller à l'Elysée si Jacques Chirac...

Donc cela fut. Et voici, vingt ans après, qu'une sale affaire rattrape Jean-Christophe Mitterrand. Pas comme fils de son père,

n'en déplaise à ceux qui, vite, ont vu ou feint de voir dans les tourments judiciaires infligés au fils une manière de revanche contre le père défunt. A avancer cet argument, à vouloir une fois de plus, et de trop, faire simplement de l'un le seul fils de l'autre, on escamote la vérité.

La vérité, la seule établie, non contestée, c'est que Jean-Christophe Mitterrand, et non plus « Papa m'a dit », disposait d'un compte en Suisse. Que, sur ce compte en Suisse, ont transité 13 millions de francs. Que ce ne sont certes ni les riches économies d'un ancien de l'AFP, ni les émoluments d'un conseiller aux affaires africaines qui permettent d'expliquer pareille somme. La vérité, la rude vérité, c'est d'abord celle-là, celle du chiffre ! Il fait beaucoup plus scandale dans les campagnes que l'acharnement d'un juge à en déterminer la provenance.

Jean-Christophe Mitterrand s'est enrichi. Beaucoup. Légalement ? Illégalement ? Pour prix de ses conseils éclairés ? Pour solde de quelque participation à des opérations douteuses, à des trafics d'armes ? La suite de l'instruction le dira, qui semble le dire déjà, trop vite, trop fort. Mais une chose est de débattre sur la mise en détention et la remise en liberté virtuelle, vu l'ampleur de la caution, de Jean-Christophe Mitterrand. Une chose aussi sera de dire si un magistrat trop zélé a pu antidater des actes de procédures, chose inadmissible. Reste cependant, loin de Paris et du tumulte, une certitude tranquille : le jour où il sera décrété scandaleux, indigne, abusif, de voir un juge s'intéresser au compte suisse d'un ex-ans après, qu'une sale affaire rattrape Jean-Christophe Mitterrand. Pas comme fils de son père, n'en déplaise à ceux qui, vite, ont vu ou feint de voir dans les tourments judiciaires infligés au fils une manière de revanche contre le père défunt. A avancer cet argument, à vouloir une fois de plus, et de trop, faire simplement de l'un le seul fils de l'autre, on escamote la vérité.

# Armata corsa revendique deux assassinats et huit attentats

Ce mouvement clandestin corse menace Paris d'« actions meurtrières »

**LE GROUPE NATIONALISTE** clandestin Armata corsa a revendiqué, mercredi 3 janvier, deux « exécutions » en Corse et huit attentats. Ce mouvement armé n'a pas donné de précision sur l'identité des deux victimes. Les auteurs de la revendication présentent l'ensemble des ces actions comme autant d'actes de représailles aux assassinats, le 7 août 2000, à L'Ille-Rousse (Haute-Corse) de Jean-Michel Rossi, considéré comme un proche d'Armata corsa, et de son garde du corps, Jean-Claude Fratacci. « Dès le 1<sup>er</sup> février, précise le communiqué transmis à un journaliste de l'agence Gamma, si l'affaire Rossi-Fratacci n'est pas élucidée, nous entamerons dans la capitale des actions aveugles et meurtrières afin de démontrer que la vie de deux jeunes Corses vaut celles de plusieurs Français. »

Ces menaces sont jointes à la liste des attentats commis par Armata corsa. Les membres de ce groupe s'attribuent ainsi l'attentat à la voiture piégée commis, le 13 août 2000, contre l'Agence de développement économique de la Corse (ADEC) à Ajaccio (Corse-du-Sud), qui avait suscité une vive

réaction au sein de la classe politique locale. Ils affirment également avoir placé un autre véhicule piégé, le 7 novembre 2000, à proximité des bâtiments de la DDE, à Corte (Haute-Corse). Ils revendiquent l'opération menée, le 26 août 2000, en plein jour, contre les locaux de la direction départementale de l'équipement (DDE) à Bastia (Haute-Corse). Ils affirment être à l'origine de quatre attaques à l'explosif contre l'Office de l'environnement de Corte.

### UNE LETTRE À LIONEL JOSPIN

Enfin, Armata corsa revendique la tentative d'attentat à la voiture piégée, commise, le 20 octobre 2000 à Marseille (Bouches-du-Rhône), en précisant que la charge de 100 kg avait été « volontairement désamorcée ». « Mais nous notons, poursuit le groupe, que l'enveloppe destinée à Lionel Jospin a disparu. » Un interlocuteur téléphonique anonyme avait, au moment des faits, avisé la presse que cette action constituait « un avertissement à Jospin car lui seul connaît nos attentes et nos revendications ». Armata corsa

### Un groupe apparu en juin 1999

Le groupe clandestin Armata corsa est apparu en juin 1999, en affirmant qu'il entendait se situer sur le terrain du débat politique public et que son « organisation en force armée » vise à « préserver le patrimoine insulaire en butte à la spéculation foncière et immobilière » et à « exercer une vigilance accrue vis-à-vis des agissements mafieux ». Armata corsa est réputée proche de François Santoni, ancien dirigeant d'A Cuncolta, vitrine légale du FLNC-canal historique et de Jean-Michel Rossi, assassiné en août 2000. Avant cet assassinat, lors d'une conférence de presse clandestine dans la nuit du 6 au 7 février 2000, Armata corsa avait soutenu le processus de Matignon, en se disant alors prête, sous certaines conditions, à s'autodissoudre.

a assuré, mercredi, qu'il s'agissait d'une « ultime mise en garde » qui devait être « prise au sérieux aussi par José Rossi [le président de l'Assemblée de Corse] et son entourage le plus proche, ainsi que les nationalistes qu'ils manipulent ».

Les auteurs de cette revendication paraissent nourrir une certaine amertume au regard des lenteurs de la justice et de la police dans l'enquête sur la mort de MM. Rossi et Fratacci. « Nous mettons en cause les patrons de la direction centrale des renseignements généraux qui possèdent tous les éléments permettant de résoudre toutes ces affaires. » Enfin, ces nationalistes clandestins dénoncent les protections dont bénéficieraient, de la part du gouvernement, Jean-Guy Talamoni, actuel porte-parole de la coalition nationaliste Corsica nazione, interlocuteur du gouvernement dans le « processus » Matignon.

Armata corsa avait déjà revendiqué l'assassinat, le 21 juillet 1999, de Dominique Savelli, membre du milieu toulonnais, accusé d'avoir voulu tuer Jean-Michel Rossi. Dans la nuit du 20 au 21 juin 1999, Paul Grimaldi, soupçonné d'être le commanditaire du contrat confié à M. Savelli, et ancien bras droit de Jean-Louis Fargette, l'ancien parrain du Var, était, à son tour, tué par un commando de deux hommes. Son assassinat n'avait pas été revendiqué. Les liens notoires qui existaient entre Paul Grimaldi et Dominique Savelli laissaient entendre que Armata corsa pouvait avoir un lien avec cette affaire.

Jacques Follorou

## RSF note un léger mieux pour la liberté de la presse en 2000

L'ASSOCIATION Reporters sans frontières (RSF) dresse un bilan en demi-teinte de la réalité de la liberté de la presse dans le monde au cours de l'année écoulée. D'une manière générale, la situation s'est améliorée, même si près d'un tiers de la population mondiale vit encore dans un pays où l'absence de liberté reste la règle. L'observatoire mis en place par cet organisme relève ainsi que « tous les indicateurs (journalistes assassinés, interpellés, agressés, menacés, médias censurés) sont à la baisse. Le nombre de journalistes emprisonnés est le plus bas qu'on ait connu ces dernières années. Le nombre de pays où il n'existe aucune liberté de la presse diminue inexorablement ».

Ce constat serait plutôt rassurant si l'association animée par Robert Ménard n'avait dressé la sinistre comptabilité des 26 journalistes - 36 en 1999 - tués dans l'exercice de leur métier ou pour leurs opinions. Onze d'entre eux ont été assassinés par des groupes rebelles ou des indépendantistes en conflit armé avec le pouvoir, notamment en Sierra Leone ou au Sri Lanka. En Colombie, deux journalistes, dont le directeur de la radio communautaire Galaxia Estereo, ont été victimes des groupes paramilitaires d'extrême droite alors qu'ils enquêtaient sur la corruption et la violence de ces groupes armés.

En Asie, et au Pakistan en particulier, des trafiquants de drogue et la mafia locale s'en sont pris à des reporters qui tentaient de dénoncer leurs pratiques délictueuses. En Espagne, les journalistes sont devenus une cible particulière du mouvement indépendantiste ETA. Avec l'assassinat, le 7 mai 2000, de José Luis Lopez de Lacalle, chroniqueur de l'édition régionale du quotidien *El Mundo* au Pays basque, RSF relève que « des journalistes sont régulièrement menacés ou dénoncés dans des listes noires publiées par des mouvements proches de l'ETA ».

### 300 MÉDIAS CENSURÉS

Quatre pays détiennent le triste privilège de garder derrière des barreaux la moitié des journalistes emprisonnés dans le monde : la Birmanie (13), la Chine (12), l'Iran (10) et l'Éthiopie (9). Certes, le nombre d'interpellations est en régression, puisque l'association en a recensé 329 contre 446 en 1999. Dans certains pays, cette pratique est particulièrement inquiétante dans la mesure où elle ne s'accompagne d'aucune explication. Ce fut le cas en République démocratique du Congo, où 25 journalistes ont été arrêtés, maltraités et battus dans les cachots de Kinshasa.

A Cuba, ce sont 22 journalistes, dont 3 restent incarcérés, qui ont été interpellés, soupçonnés « d'activités contre-révolutionnaires ». Pour l'association, les conditions de détention restent déplorables, notamment en Birmanie et en Syrie, où des journalistes condamnés à longues peines sont volontairement privés de soins, malgré un état de santé déficient.

RSF constate que près de trois cents médias ont été censurés ou suspendus durant l'année 2000, comme en Iran, en Turquie et plus récemment au Maroc, où trois hebdomadaires ont été interdits (*Le Monde* du 23 décembre 2000). Parallèlement, des régimes ont mis en place des systèmes de contrôle contre « ce formidable outil de contournement de la censure » qu'est Internet.

La méthode privilégiée, celle de la suppression des fournisseurs d'accès ou leur reprise en main par le pouvoir, reste en vigueur au Turkménistan et en Tunisie, alors que la Chine maintient des sanctions très lourdes contre les « cyber-dissidents ». Enfin, Reporters sans frontières ne pouvait éviter de mentionner les prises d'otages en Colombie, sur l'île de Jolo aux Philippines et en Tchétchénie, qui se sont achevées par l'évasion ou la libération des détenus après plusieurs mois de captivité.

Michel Delberghe

## Le moral des ménages français à un niveau record fin 2000

LE MORAL DES MÉNAGES n'a jamais été aussi bon en France. L'indicateur résumé d'opinion des ménages de l'Insee a battu un nouveau record en décembre 2000 (+3), selon les chiffres publiés jeudi 4 janvier. Le précédent record (+2) datait de juillet 2000. Les ménages sont très optimistes sur leur niveau de vie, tant pour le passé récent que pour le futur proche. Leur opinion continue aussi de s'améliorer concernant leur propre situation financière passée, présente et à venir. L'opportunité d'acheter, stable depuis septembre, a nettement rebondi en décembre. Mais l'opportunité d'épargner a elle aussi progressé, d'autant que les ménages sont beaucoup plus nombreux à s'estimer en mesure de mettre de l'argent de côté dans un futur proche. L'enquête révèle en outre une nouvelle amélioration des perspectives d'évolution de l'emploi dans les prochains mois.

### DÉPÊCHES

■ **PHOTOGRAPHIE** : annoncée en septembre 2000, l'acquisition de 70 % du capital de l'agence Rapho par Hachette Filipacchi Médias est effective depuis le mercredi 3 janvier. Rapho, une des plus anciennes agences photographiques françaises, dont la création remonte à 1933, vient renforcer le pôle image de HFM, déjà constitué par Gamma, Hoa Qui, Jacana, Katz et Keystone.

■ **ALIMENTATION** : un saumon d'élevage contient jusqu'à dix fois plus d'éléments polluants qu'un saumon sauvage, selon des recherches rendues publiques mercredi 3 janvier en Grande-Bretagne. Le polychlorobiphényle (PCB), qui se retrouve dans l'alimentation des saumons d'élevage, peut, à fortes doses, attaquer les systèmes nerveux et immunitaire. « Le risque d'infections et de troubles pendant l'apprentissage est bien plus grand pour les enfants qui auront consommé davantage de PCB », a déclaré à la BBC le docteur Miriam Jacobs, de l'université de Surrey, auteur de l'une des études.

■ **PRESSE** : France-Soir baisse son prix de vente à partir du lundi 8 janvier. Racheté le 21 décembre 2000 par le groupe italien Poligrafici Editoriale à Georges Ghosn, le quotidien passera de 5,5 F (0,84 €) à 5 F (0,76 €) et l'édition de fin de semaine avec le supplément *L'Événement* de 10 F (1,52 €) à 7 F (1,07 €).

■ **Fabrice Nora, quarante-neuf ans, directeur général adjoint du groupe Amaury (Le Parisien, L'Équipe)**, a annoncé son départ à la fin du mois de juin. Entré en 1986 dans la société, l'ancien directeur général du *Parisien* de 1991 à 1998, chargé depuis des projets de développement, a indiqué vouloir donner une nouvelle orientation à son activité professionnelle.

### LOTO

■ **Résultats des tirages n° 1 effectués mercredi 3 janvier. Premier tirage** : 17, 23, 35, 37, 43, 45 ; numéro complémentaire le 47. Rapports pour 6 numéros : 1 530 645 F (233 345 €) ; 5 numéros et complémentaire : 52 880 F (8 061,5 €) ; 5 numéros : 5 070 F (773 €) ; 4 numéros et complémentaire : 252 F (38,4 €) ; 4 numéros : 126 F (19,2 €) ; 3 numéros et complémentaire : 30 F (4,57 €) ; 3 numéros : 15 F (2,29 €). **Second tirage** : 1, 30, 35, 44, 46, 49 ; numéro complémentaire le 26. Rapports pour 6 numéros : 13 034 080 F (1 987 033 €) ; 5 numéros et complémentaire : 124 920 F (19 044 €) ; 5 numéros : 11 715 F (1 786 €) ; 4 numéros et complémentaire : 394 F (60 €) ; 4 numéros : 197 F (30 €) ; 3 numéros et complémentaire : 36 F (5,5 €) ; 3 numéros : 18 F (2,75 €).

CAHIERS  
CINEMA

MAISON  
DU CINEMA  
Enquête sur  
quatorze ans  
de gâchis  
HOMMAGE  
Gérard Béraud



**MAGGIE CHEUNG**  
l'Actrice

MAÏSE  
maître des larmes



NUMÉRO DE JANVIER EN VENTE  
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

## VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

L'enfer, sur terre  
et dans les têtes, par  
Antonio Lobo Antunes p. III

## LE POCHE, GARDIEN DU PATRIMOINE

Enquête sur les classiques  
en petit format p. VIII et IX

## WALTER BENJAMIN, LA PENSÉE À VIF

L'ensemble des écrits critiques  
et philosophiques p. XII

## SÉLECTION

La liste des livres  
de poche parus  
en décembre p. XV



s o m m a i r e

# Shakespeare dans « un souci de fidélité »

« Bouquins » publie l'ensemble des « Comédies » dans de nouvelles traductions

● LITTÉRATURES

**Connaissance de l'enfer**

d'Antonio Lobo Antunes (p. III)

**Parties fines**

de Jean-Yves Cendrey (p. IV)

**Trente mille jours**

de Maurice Genevoix (p. IV)

**Lettres d'Égypte**

suivi d'Un été au Liban de Jean Grenier (p. IV)

**Vienne au crépuscule**

d'Arthur Schnitzler (p. V)

**La Porte Mandelbaum**

de Muriel Spark (p. V)

**Le Marida**

de Myriam Anissimov (p. V)

**Livraisons** (p. X)

● ROMANS

**POLICIERS**

**Remords secrets**

de Colin Dexter (p. VI)

**Livraisons** (p. VI)

● SCIENCE-FICTION

**Les Olympiades truquées**

de Joëlle Wintrebert (p. VII)

**Nadya**

de Pat Murphy (p. VII)

**Livraisons** (p. VII)

● ENQUÊTE

**Les classiques en « poche »**

(p. VIII et IX)

● JEUNESSE

**Livraisons** (p. X)

● ESSAIS

**Œuvres**

de Walter Benjamin (p. XII)

**Pensées**

de Pascal (p. XIII)

**Léviathan**

de Thomas Hobbes (p. XIII)

**Lipstick Traces.**

**Une histoire secrète du vingtième siècle**

de Greil Marcus (p. XIII)

**Le Système politique israélien**

de Julien Bauer (p. XIV)

**Histoire de l'Islam.**

**Doctrines**

**et fondements**

de Sabrina Mervin (p. XIV)

**La Vierge, femme au visage divin**

de Sylvie Barnay (p. XIV)

**Livraisons** (p. XI)

● SÉLECTION

La liste des livres de poche parus au mois de décembre (p. XV)

Avec les deux tomes des *Comédies* de Shakespeare, la collection « Bouquins » aborde l'avant-dernière partie des *Œuvres complètes* du barde. Les *Tragédies* (deux volumes) ont été publiées en 1995 (*Le Monde* du 10 novembre 1995), et les *Histoires* (deux volumes) en 1997. Les deux derniers tomes devraient paraître à l'automne 2002. Après la disparition de Michel Grivelet, Gilles Montsarrat est l'unique maître d'œuvre de cette vaste opération. Il expose la démarche de son équipe.

« Le choix du bilinguisme s'est-il imposé d'emblée ? »

– L'initiateur du projet, Guy Schoeller, souhaitait adapter l'édition des Belles Lettres à celle, très novatrice, d'Oxford, dont il avait acheté les droits. Rapidement, l'adaptation nous est apparue impossible. Il fallait des traductions nouvelles.

– Pourquoi n'avez-vous pas suivi la chronologie de Stanley Wells et Gary Taylor pour Oxford ?

– Ils ont fait deux éditions en un volume. L'une en orthographe ancienne pour les spécialistes, l'autre en orthographe modernisée. Ils ont présenté les pièces dans l'ordre chronologique. Il nous a semblé que les pièces regroupées par genre seraient plus accessibles aux lecteurs français. En particulier les pièces historiques, que nous n'avons pas publiées dans la chronologie de leur composition mais dans celle de l'histoire : ainsi, nous

pouvons suivre deux siècles de l'histoire d'Angleterre. La commodité a été un de nos principes directeurs.

– Avez-vous opéré des changements par rapport à l'édition de référence ?

– Pour *Le Roi Lear*, Oxford a publié deux textes – celui de l'in-folio et celui de l'in-quarto – qui se répètent à 95 %. Nous reprenons celui de l'in-folio, et présentons ensuite des extraits de l'in-quarto. C'est la seule modification importante. Par ailleurs, nous avons fait quelques corrections mineures, soumises aux éditeurs anglais. De la sorte, nous présentons le meilleur texte d'Oxford actuellement disponible.

– A qui destinez-vous cette édition ?

– Au grand public cultivé et angliciste. Nous avons voulu des traductions qui puissent se lire par elles-mêmes, tout en demeurant aussi fidèles que possible au texte anglais du point de vue du sens. Quand nous sommes obligés de nous en écarter, ce qui arrive avec des rimes contraignantes, notamment lorsqu'il s'agit de vers courts, nous avons souvent opté pour une traduction qui s'éloigne du sens, mais respecte la rime, tout en mettant en note un mot à mot qui permette de suivre le texte anglais de plus près.

– Vous avez mobilisé huit traducteurs différents pour les onze comédies. Quels directives leur avez-vous données ?

– Nous avons un protocole extrêmement détaillé sur ce qu'il convient de faire. J'insiste

sur la coordination des traductions. Ce n'est pas une série de traducteurs qui juxtaposent leurs vues. Nous avons des relectures réciproques très complètes. Cette volonté d'homogénéité n'en a pas moins cherché à préserver les différences qui sont celles de Shakespeare.

– Avez-vous pris en compte la dimension scénique ?

– Nous avons privilégié la lisibilité. Les metteurs en scène anglais n'hésitent pas à modifier, à élaguer, à transposer les jeux de mots qui ne peuvent être rendus. Nous avons choisi le parallélisme exact au texte anglais. Nous avons eu un souci de fidélité qu'on peut ne pas avoir quand on prépare un texte pour la scène.

– Que faites-vous des variantes ?

– Nous en avons fait une sélection que nous mettons en bas de page, avec les notes. Nos notes sont moins nombreuses que dans l'édition anglaise parce que celle-ci doit expliquer de nombreux termes inconnus du lecteur moderne. La traduction en fait l'économie. Paradoxalement, le lecteur français accède ainsi plus directement à Shakespeare que le lecteur anglais. »

Propos recueillis par Jean-Louis Perrier

★ *Comédies*, de William Shakespeare, Laffont, « Bouquins », 2 vol., 870 p. et 810 p., 179 F (27,29 €) chacun ou 358 F (54,58 €) en coffret.

# Un clown dans le jardin de l'édition

Le succès international, inattendu et mérité du dernier titre de Michel Quint

En septembre 2000, les éditions Joëlle Losfeld publient dans la collection de semi-poche, « Arcanes », un texte de Michel Quint intitulé *Effroyables jardins* (64 p., 35 F [5,34 €]), tiré à 4 000 exemplaires. Trois mois plus tard, près de 70 000 exemplaires ont été vendus. Un succès inattendu pour Joëlle Losfeld : « Je publie Michel Quint depuis treize ans et les autres titres ne se sont jamais vendus qu'à 500, voire 700 exemplaires. » Mais bienvenu : « Michel Quint a un imaginaire extraordinaire, j'ai toujours voulu qu'il trouve son public. »

Que s'est-il passé ? Les représentants en librairie « ont fait un travail formidable en amont ». Les libraires ont suivi : par exemple, L'Atelier, rue du Jourdain à Paris, en a fait son livre « choc » de rentrée ; puis la Fnac le sélectionne pour sa liste « Attention Talent ! ». Les librairies du Furet du Nord et d'Extrapolé suivent. Une semaine après sa sortie, première réimpression, à 6 000 exemplaires. Puis les médias en parlent : « Le Monde des poches » du 6 octobre 2000, *Télérama*, *Le Journal du dimanche*, *L'Express*... A la télévision, c'est « Droit d'auteurs » sur *La Cinquième*, le 12 novembre, et des ventes multipliées par dix dans la semaine qui suit. Il y aura ensuite « Un livre un jour » sur

France 3 le 25 novembre (rediffusion le 27 décembre), et « Première édition » sur France Culture le 19 décembre.

Mais bien entendu, si une telle conjonction de forces a pu s'opérer, cela tient principalement au texte, remarquablement émouvant, original et intelligent. Et il y a une suite : Susanna Lea, qui s'est illustrée dernièrement en vendant à Steven Spielberg les droits cinématographiques de *Et si c'était vrai*, le best-seller de Marc Levy (Robert Laffont), prend contact avec les éditions Joëlle Losfeld. Susanna Lea – qui a quitté Robert Laffont pour fonder son propre cabinet de vente de droits à l'étranger – explique : « Comme c'est un texte court, on a pu gagner du temps en l'envoyant non par Chronopost ou Federal Express comme on le fait habituellement mais par mail. C'était un vendredi. Dès le lundi, on a reçu des offres d'éditeurs allemands, italiens et anglais. »

Finalement, après des enchères entre sept maisons d'édition allemandes, c'est Bertelsmann qui emporte la mise pour plusieurs centaines de milliers de francs. En Grande-Bretagne, *Effroyables jardins* sera publié par Viking Penguin, en Italie par Rizzoli, aux États-Unis par Riverhead/Putnam, Fusosha au Japon, Salamandra pour l'Espagne et l'Amérique latine... En 2001 seront signées

les ventes au Brésil, au Portugal, en Scandinavie, en Corée et en Chine ! D'importants producteurs de cinéma américains ont manifesté leur intérêt. Il ne reste plus qu'à espérer, comme le souligne Joëlle Losfeld, que « le succès de ce roman rejaillisse sur tous les livres de Michel Quint ».

Emilie Grangeray

**Rectificatifs**

● Un paragraphe a malencontreusement été omis dans la chronique science-fiction du « Monde des poches » du 1<sup>er</sup> décembre. Après « l'aboutissement logique de l'autre ? », il fallait lire : « La réédition au Livre de poche du recueil de nouvelles de John Campbell, l'influent rédacteur en chef d'As-tounding SF à l'époque de l'âge d'or, s'adonne d'une préface de Gérard Klein fort intéressante où il affirme que John Campbell est à la fois surestimé lorsqu'il est présenté comme le créateur de toute la science-fiction moderne, mais sous-estimé dans son rôle assumé pendant plus de trente ans d'accoucheur de la S-F américaine moderne ». Par ailleurs, l'ouvrage de Guy Goffette sur Bonnard, *Elle, par bonheur et toujours nue*, a été publié chez Gallimard, et non chez Flohic comme nous l'avions annoncé par erreur.

# Voyage au bout de la nuit

## CONNAISSANCE DE L'ENFER (Conhecimento do Inferno)

d'Antonio Lobo Antunes.  
Traduit du portugais  
par Michelle Giudicelli.  
Seuil, « Points », 372 p., 45 F (6,87 €).  
(Première édition :  
Christian Bourgois, 1998.)

**D**es fous cet homme-là connaît beaucoup plus que les simples lieux communs. Car avant même de devenir romancier, Antonio Lobo Antunes exerçait le métier de psychiatre dans un hôpital de Lisbonne – où l'écrivain continua, dit-on, de recevoir des journalistes longtemps après que son activité médicale eut cessé de l'occuper à plein temps. Lorsqu'il évoque le monde des aliénés, comme il le fait dans *Connaissance de l'enfer*, le romancier portugais l'observe donc de l'intérieur, brisant au passage toutes les parois censées se dresser entre l'univers des fous et celui des gens sains d'esprit. C'est sans doute la force de ce regard, jointe à un immense talent littéraire, qui font de ses livres des chefs-d'œuvre. Exigeants, certes, parfois même décourageants au premier abord et cependant importants.

Rentrer dans ses ouvrages revient, le plus souvent, à pénétrer dans une sorte de maquis très dense. Qui est qui ? Qui parle à qui ? L'auteur semble caché derrière des taillis d'où il agite des voix sans visage, comme un marionnettiste agressif ou facétieux.

Mais en très peu de temps, quelques pages à peine, la musique si particulière de Lobo Antunes se met à sourdre de ces paragraphes qui, soudain, s'éclairent. Son rythme tragique et fiévreux, secoué par un torrent d'imprécations, de plaintes et de regrets, s'impose dans toute sa splendeur. Une irruption poétique de furie et de chagrin, dont les échos se faisaient entendre dès ses tout premiers livres. Lesquels furent publiés « par hasard », dit Lobo Antunes, grâce à l'intervention d'un ami qui les avait trouvés dans un tiroir. L'auteur avait alors trente-six ans. *Mémoire d'éléphant* (1) et *Le Cul de Judas* (2) sortirent à quelques mois d'intervalle, déjà propulsés par la même colère qui portera le reste de l'œuvre. Antonio Lobo Antunes, parti dix-sept mois comme médecin militaire pendant la guerre d'Angola, y brassait à pleines phrases l'horreur des asiles et celle des champs de bataille, jetant dans un même charnier les morts par balles et les faux-vivants des hôpitaux psychiatriques.

*Connaissance de l'enfer* ne rompt pas avec ces obsessions. Paru juste après *Le Cul de Judas*, ce livre – probablement le plus clairement autobiographique de Lobo Antunes – retrace le trajet d'un jeune médecin entre le sud du Portugal et Lisbonne, où il travaille dans un service psychiatrique. Un jour et une nuit d'enfer, où souvenirs et fantasmes remontent à la surface, envahissant peu à peu la conscience du narrateur. Lequel, écartelé entre sa profession (qui le place du côté de l'ordre, donc de la répression)

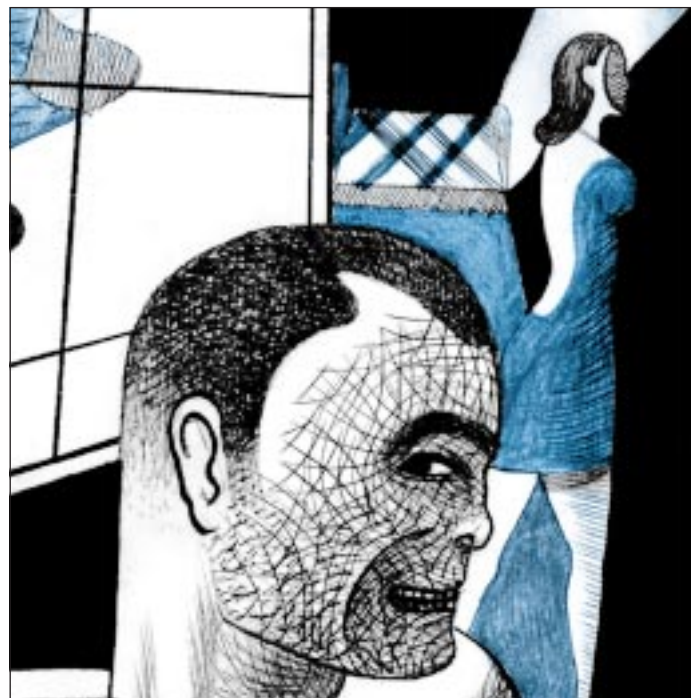


ILLUSTRATION (COUVERTURE ET DÉTAIL INTÉRIEUR) : LORENZO MATTIOTTI

*Le romancier portugais Antonio Lobo Antunes fait éclater les frontières entre réel et cauchemar, entre folie et santé mentale, entre passé, présent et futur. Et impose la splendeur de son rythme tragique et fiévreux, secoué par un torrent d'imprécations, de plaintes et de regrets*

et sa compassion pour les malades, semble perdre progressivement pied. Usant alternativement du « je » et du « il » dans la conduite de son récit, l'auteur promène son narrateur du statut de personne raisonnable, autonome, à celui d'un être observé de l'extérieur par la science, d'un patient – de quelqu'un qui subit, donc. Aux prises avec sa mémoire, ses tourments, la voix qui s'élève se débat entre les horreurs du monde réel et celles d'un cauchemar, sans pour autant se départir d'un humour glacial. « *L'unique chaise libre était celle des fous, de l'autre côté de la table* », se souvient le jeune médecin. Ce jour-là, le chef de service l'a convoqué, pour conduite déviante. « *Dès qu'ils commencent à s'agiter coincez-les avec le bureau, recommandait un spécialiste de l'hôpital Santa Maria à ses internes, la façon de s'en sortir avec eux c'est de les coincer avec le bureau et d'appeler aussitôt l'infirmière de service : les écraser comme des punaises, vous avez compris ? On dirait une plaisanterie de mauvais goût, se dit-il, c'est comme si c'était moi la punaise.* »

Comme très souvent chez Lobo Antunes, le temps sort de ses gonds habituels. Lorsqu'ils prennent la parole, ses personnages remontent le plus souvent les fils tortueux de leur histoire, mais ce voyage dans le passé n'est jamais rectiligne. Il s'agit plutôt d'une espèce de reptation, coupée de pauses et de demi-tours, de flottements et même d'une angoissante forme de surplace, suggérée par de nombreuses répétitions. A l'image de ce temps morcelé, le corps humain lui-même est mis en morceaux, présenté par petits bouts, comme une succession d'objets isolés les uns des autres. Sans cesse, l'écrivain se plaît à enchevêtrer des points de vue, des niveaux de langue et

des temps différents, comme dans un rude jeu de miroirs. Là encore, l'auteur a puisé dans sa pratique médicale quelques-unes des spécificités de son écriture. « *Lorsque je cherchais à me forger une voix personnelle, a-t-il un jour déclaré, j'ai appliqué certaines techniques médicales apprises à l'université. J'ai compris, notamment, que la vie émotionnelle peut faire coïncider le passé, le présent et le futur.* »

D'où l'intense décloisonnement qui caractérise ses livres et, du coup, la hantise de l'illusion. Car une fois les frontières effacées entre rêve et réel, entre fou et bien-potant, qui se trouve à l'intérieur et qui dehors ? L'œuvre est parsemée de miroirs à facettes, qui tournent sur eux-mêmes de manière vertigineuse. Que faire, pour éviter l'angoisse ? « *Nous aurions tous dû faire dentaire, réparer des molaires avec des gestes minutieux d'horloger, cohabiter sans appréhension avec des canines, dire "Rincez-vous la bouche" et nous sentir en paix avec nous-mêmes, sans inquiétude ni remords* », songe le narrateur. Telle serait, en effet, la voie du repos. Mais Antonio Lobo Antunes, contrairement à tant d'autres, n'a jamais choisi ce chemin-là, Dieu merci pour ses lecteurs.

Raphaëlle Rérolle

- (1) Christian Bourgois, 1998.  
(2) Métailié, 1983, et en format de poche dans la collection « Suite portugaise », 1997.

## extrait

Je suis médecin je suis médecin je suis médecin, j'ai trente ans, deux filles, je suis revenu de la guerre, je me suis acheté une voiture bon marché il y a deux mois, j'écris des poèmes et des romans que je ne publie jamais, j'ai mal à une dent de sagesse du haut et je vais être psychiatre, comprendre les gens, déchiffrer leur désespoir et leur angoisse, les tranquilliser grâce à mon sourire compétent de prêtre laïque manipulant les hosties des comprimés en des eucharisties chimiques, je vais finalement être une personne respectable penchée sur un bloc d'ordonnance dans une hâte distraite d'altesse royale, à prendre après les repas, à prendre avant les repas, au lever, au coucher, avec une boisson chaude (...) soyez sage sinon je vous fiche une cure de sommeil carabinée, sere-nelfi largactil niamide nozinan bialminal, bonsoir, il resserra son nœud de cravate en prenant modèle sur le gaucher du miroir, s'examina de face, de trois quarts, de profil, je suis médecin, je suis médecin, je suis interne en psychiatrie (...) il retourna à la table, s'installa royalement sur la chaise et, par les vitres de la fenêtre, il eut comme en un vertige l'impression de voir un homme voler, un homme banal, ni jeune ni vieux, qui agitait les manches de sa veste dans le bleu de juillet et volait. Il se dit : Je suis foutu

*Connaissance de l'enfer*,  
pages 73 et 74.



## Equipée sauvage

**PARTIES FINES**  
de Jean-Yves Cendrey.  
Ed. Mille et une nuits,  
64 p., 10 F (1,52 €).  
(Inédit.)

Comme dans les beaux quartiers, ils s'appellent Pierre-Philippe et Paul-Olivier. Mais nous ne sommes pas dans les beaux quartiers, et les frères Destouffé ne savent pas toujours bien se tenir. Le second, qui lit avec attention *Bouvard et Pécuchet*, est plutôt jardinier ; le premier bricole.

C'est la Toussaint, l'époque des froidures, des solitudes et des chrysanthèmes. Or donc, bien que le printemps soit loin, les deux compères, notablement dérangés par la chose, décident de donner libre cours à leurs plus érotiques instincts. « *Et Paul-Olivier d'exposer à Pierre-Philippe baba comment il entendait qu'ils rompiissent avec leur vitreuse existence pour en embrasser une faite de dépense sexuelle...* » Bien sûr, en ce domaine surtout, on a parfois du mal à faire coller l'imagination et la réalité. D'où la perpétuelle relance de la vieille machine désirante.

Pour décrire les mauvaises mœurs d'une province pas très catholique et l'équipée sauvage de ces bougres de Destouffé, Jean-Yves Cendrey visite les zones interlopes du langage. Outre les mots et les tournures, il en a tiré un rythme, un phrasé.

Il y a dans son style du Boudard postmoderne et du Céline du pauvre. Mais il y a surtout autre chose. Une chose très personnelle et violente que l'on pouvait déjà lire dans les cinq romans publiés chez POL, et dans son dernier, *Les Petites Sœurs de sang* (L'Olivier, 2000). Cendrey ne mime pas le langage des faubourgs. Il ne le regarde pas de loin, comme une chose pittoresque ou exotique. Ses héros, figures outrées mais vérifiables de notre présent, sont des proches, des intimes. Il voit même en eux une sorte d'élégance.

Patrick Kéchichian

# La Loire, l'enfance et Genevoix

Un recueil de neuf récits pour redécouvrir les multiples versants de l'homme et de l'écrivain

**TRENTE MILLE JOURS**  
de Maurice Genevoix.  
Omnibus, 868 p., 155 F (23,63 €).

Il fit partie de ces auteurs que révéla la Grande Guerre, ceux qui découvrent dans la boue des tranchées l'urgence d'écrire pour témoigner. Maurice Genevoix, grand blessé, grand mutilé, a écrit une demi-douzaine de livres sur son expérience de soldat. Puis il est passé à d'autres aspects de la vie, sur un autre « versant », comme il disait, bien plus ensoleillé que l'autre. C'est celui des romans de la Loire, fleuve vénéré pour sa beauté changeante et pour avoir bercé l'enfance de l'auteur. Il s'installa sur ses rives dès la paix revenue et n'en bougea presque plus. Les livres se succédèrent, tous plus ou moins situés dans le val de Loire ou dans les forêts qui le bordent. Le plus fameux, *Raboliot*, reçut le Goncourt en 1925.

Une telle persistance dans les thèmes, une telle permanence du décor ont sans doute nui à la réputation de l'auteur, ce qui ne l'empêcha d'ailleurs pas de mener fort bien sa carrière jusqu'au secrétariat perpétuel de l'Académie. Ce volume réunit neuf titres, précédés par une utile et convaincante préface d'Albine Novarino. Parmi eux, *La Loire, Agnès et les garçons*, réédité également par les Editions du Rocher (1), est un charmant exemple du style romanesque de Genevoix. Il date de 1962. Près de la Loire, un peu en amont d'Orléans, un peu avant la Grande Guerre, deux adolescents marivaudent avec une jeune fille un peu

plus âgée qu'eux. Ils sont amis comme on l'est à leur âge, ils veulent tout partager, et prétendent tout sacrifier au nom de l'amitié. Lequel aura la fille ? Lequel la perdra ? Le fleuve, moins impassible qu'on ne croit, observe en douce les stratagèmes, les serments et les disputes. L'ambiance est III<sup>e</sup> République : internats rugueux, familles strictes, rêves immenses, érotisme affolant.

Les autres textes du recueil relèvent de l'introspection. A plus de soixante-dix ans, l'auteur se raconte, se justifie, et surtout s'explore. C'est un nouveau « versant » de l'œuvre, celui du mémorialiste, qui rapproche un peu Genevoix du Tolstoï des premiers livres, avec qui il partage l'obsession pour un paysage unique et la nostalgie de l'enfance. On osera suggérer que cette enquête obstinée, minutieuse, parfois répétitive, sur lui-même, qui culmine à quatre-vingt-dix ans avec un titre grandiose, *Trente Mille Jours*, est ce qui touchera le plus nos sensibilités contemporaines.

*Jeux de glaces*, qui date de 1961, initie cette recherche. Genevoix y narre sa vie et y étudie son œuvre. On y découvre un homme timide et sincère, formé à la rigueur par un système éducatif alors proche de sa perfection, par une famille unie, et par toute une province laborieuse. Formé aussi, on pourra le regretter, à la discrétion sur sa vie privée : Genevoix nous émeut avec le regard des hommes qu'il a tués entre Marne et Meuse, mais il ne livre pas celui des femmes qui l'auraient troublé. Commentant ses livres, il s'attarde peu sur son instrument de travail : « *Une langue*

*juste, simple et solide, d'un grain assez serré pour lui assurer la durée.* » Il n'atteint pas toujours cet objectif ; sa prose, sensible et poétique, nous touche par une élégance un peu surannée, mais elle perd parfois en clarté ce qu'elle gagne en lyrisme. Le mot – ou la tournure – régional l'encombre souvent. On comprend qu'il les emploie parce qu'ils appartiennent à son enfance, et que l'enfance, autant que le val de Loire, est la véritable « région » de cet écrivain qui refuse à juste titre l'étiquette de régionaliste.

Ce qu'il recherche, en « *clerc qui n'a jamais trahi* », c'est la réalité, « *mais une réalité profonde, lentement assimilée, devenue richesse intérieure, consubstantielle en vérité* ». Il a besoin pour cela de matériaux bruts qu'il transmutera par une sorte d'extase : « *Une très lointaine ivresse ; de joie de vivre, d'augmentation de l'être, de capiteux et éternels printemps.* » Ces données, il les prend dans le paysage qui l'entoure, repéré, quadrillé, mais aussi respiré depuis toujours. Il va de même les chercher chez les jeunes, qu'il présume plus proches de la vérité : « *C'est de l'enfance que je voudrais me réclamer, de son élan, de sa façon loyale et généreuse, ardente aussi, d'aller au-devant, de s'oublier.* » Atteint-il son but ? Parfois, pas toujours, mais on s'incline volontiers devant cette réflexion d'un vieillard modeste et passionné sur le métier qu'il a si longtemps exercé.

Jean Soublin

(1) *La Loire, Agnès et les garçons*, Editions du Rocher, 200 p., 98 F (14,96 €).

## Promenades orientales

Les « *Lettres d'Égypte* » d'un Jean Grenier amoureux de la Méditerranée à son ami Louis Guilloux

**LETTRES D'ÉGYPTE 1950**  
suivi d'**Un été au Liban**  
de Jean Grenier.

Gallimard, « L'Imaginaire »,  
182 p., 46 F (7,01 €).  
(Première édition : Gallimard, 1962.)

En décembre 1945, le philosophe Jean Grenier, détaché de l'université de Lille, prit le bateau à Marseille avec sa famille pour rallier Alexandrie, où il avait été nommé... Amoureux des paysages de la Méditerranée, ce Breton, originaire de Saint-Brieuc, avait déjà enseigné, dans les années 30, à Alger – où il avait eu comme élève le jeune Albert Camus – et s'appropriait à passer cinq années en Égypte, d'abord à Alexandrie, puis au Caire.

Il laissait derrière lui un grand ami, lui aussi briochin : Louis Guilloux, avec lequel la « conversation » avait commencé un jour de l'été 1917, à la bibliothèque de Saint-Brieuc. Dans des pages émouvantes de *L'Herbe d'oubli* (Gallimard, 1984), Guilloux a dit l'importance de cette rencontre : « *Nos pensées se complétaient, se précé-*

*daient. De lui à moi, de moi à lui, tout était reçu et donné dans une même facilité.* » Ensemble, ils se sentaient, selon l'expression de Jean Grenier, « *en haute mer* »...

Renouant avec la tradition des récits épistolaires et des relations de voyages, celui-ci désira privilégier, dans ses lettres à Louis Guilloux, les impressions de sa nouvelle vie quotidienne en Égypte, les descriptions des paysages (le Mariout, le quartier du Mouski, le Sinaï), des coutumes (les portraits du Fayoum, le Zikr et le Zar), des personnages (les fellahs, les initiés). « *Voyager en Orient, c'est revenir au Moyen Age sans en partager la foi. Mais c'est aussi vivre pour soi-même enfin, c'est épuiser dans une journée les joies simples que l'on se réservait de goûter lorsqu'on se retirerait du monde, car tout de suite et dès l'aurore on a le temps de prendre les choses comme elles viennent.* »

Revenu en France au début des années 50, Jean Grenier reprit ses propres lettres, en effaça le caractère personnel, regroupa le tout en quinze petits chapitres. Comme dans *Les Grèves*, roman autobiographique composé à peu près à la même époque (Gallimard, 1957), le Jean Grenier

de ces *Lettres d'Égypte* vaque d'un sujet à un autre, s'attache puis rompt le fil de son discours ; il se promène, libre de tout devoir, ouvert à toute expérience, abandonné et incontrôlable – heureux en ces paysages et sociétés où la nature, et d'abord le soleil, décide pour l'individu de l'organisation du temps, des sensations, des activités : « *Pour aimer Le Caire, il faut aimer la chaleur un peu trop. Alors l'ombre la plus avare, la boisson la plus simple et le plus petit refuge prennent un attrait singulier. (...) J'ai passé, quant à moi, les meilleures heures de ma vie à attendre, enfermé dans une chambre intérieure, tous volets fermés, au centre d'un grand hôtel, le déclin de cet astre sans lequel la vie ne serait pas possible et dont la disparition même, à condition qu'elle succède à une présence absolue, représente un nouveau bienfait.* »

Claire Paulhan

★ Signalons également la réédition d'un petit texte de Jean Grenier, profonde méditation sur l'agonie de son chien Taiaut, en 1955 : *Sur la mort d'un chien* (Gallimard, 58 F [8,84 €]).

# Les âmes de l'Autriche

Le grand roman d'Arthur Schnitzler sur les contradictions de la Vienne fin de (XIX<sup>e</sup>) siècle

## VIENNE AU CRÉPUSCULE

(Der Weg ins Freie)

d'Arthur Schnitzler.

Traduit de l'allemand par Robert Dumont.

Stock, « La Cosmopolite »,

352 p., 65 F (9,91 €).

(Première édition : Stock, 1985.)

L'Autriche est un pays qui pose problème. Depuis la victoire, en février 2000, de la coalition des conservateurs et des populistes d'extrême droite de Jörg Haider, on s'interroge à nouveau sur le destin de cette nation qui inventa la modernité au tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, tout en étant une incarnation du conformisme bon vivant, et accueillit Hitler à bras ouverts en 1938. Bref, sur ce « passé qui ne passe pas » et resurgit périodiquement comme de vieux rots de l'Histoire. Pour tenter de comprendre, il y a bien sûr les analyses politiques et les travaux des historiens. Mais il est aussi éclairant de se replonger dans l'atmosphère de ce moment où, visiblement, tout s'est mis en place, admirablement décrite dans le grand roman d'Arthur Schnitzler réédité par Stock, *Vienne au crépuscule*. Ce n'est bien entendu pas l'unique raison de découvrir ou de relire ce chef-d'œuvre à la fois psychologique, politique et poétique, à la composition remarquable, impressionniste et circulaire (eh oui !, *La Ronde*, c'est aussi Schnitzler...), mélange de perfection classique et de très grande modernité – notamment dans la perception et l'analyse de la « pénombre des âmes ».

Mais à cause de l'actualité récente on ne peut s'empêcher de privilégier, dans la trame extrêmement riche tissée par Schnitzler, la chronique de la Vienne fin de siècle et le thème de la « question juive ». L'auteur de *La Ronde*, qui avait commencé son roman vers 1900 et le publia à Vienne en 1908, dix ans avant l'explosion de l'Autriche-Hongrie, s'était en effet mis, selon le critique Carl Busse, à « souffrir de l'Autriche ». Et c'est un tableau précis, lucide et cruel qu'il offre d'un empire au bord de l'abîme, un empire rongé par les poisons du conservatisme et de l'antisémitisme, alors même qu'une bonne partie de son élite (notamment intellectuelle et artistique, à commencer par Schnitzler, mais aussi Freud, Klimt, Mahler et bien d'autres) est constituée de juifs « assimilés ». Des juifs pour qui l'Autriche a été une terre promise de l'intégration parce que François-Joseph leur avait accordé en 1867 le plein statut de citoyen, et qui voient cette atmosphère libérale progressivement menacée dès les années 1880 et quasiment anéantie en 1895 par l'élection à la mairie de Vienne de Karl Lueger, leader populiste, catholique et... antisémite.

De tout cela, Schnitzler ne parle pas directement. Ce serait inélégant, et trop didactique, chez un auteur pour qui l'art est la forme supérieure de l'esprit. Avec son immense talent narratif, et une légèreté toute... viennoise, il fait doucement tourner de multiples personnages, dans cette ville qui est elle-même un personnage à part entière, avec ses cafés, ses kiosques, son Ring,

ses guinguettes, ses bals, ses duels, ses salons, ses concerts, ses tournois d'escrime et surtout la grande roue du Prater, qui tourne lentement, inexorable comme la vie...

Politiciens, médecins, financiers, militaires, aristocrates, écrivains, chanteuses, jeunes filles de bonne famille ou grisettes, juifs et catholiques se croisent, se côtoient, se frôlent dans une sorte de valse lente emmenée par les deux meneurs de bal, les deux personnages emblématiques du roman, Georges de Wergenthin et Henri Bermann. Georges, le beau baron, « joyeusement conscient de sa jeunesse et de son indépendance », élégant, égotiste, musicien doué mais dilettante, et Henri, juif, écrivain, éternel « étranger », moche, mal fagoté, centré sur son art, et lucide, absolument lucide : « La seule chose qui me donne une certaine assurance est de connaître mon pouvoir de pénétrer dans les âmes... » *Vienne au crépuscule* fait aussi la part belle aux femmes, ces femmes qui, comme Thérèse, la juive, ou Anna, la catholique – que Georges aimera puis abandonnera – sauront elles aussi trouver le « chemin de la liberté » ou prendre la « route du large » – deux des traductions possibles du titre original du roman, qui indique son sens profond. Et, tous, Georges, Henri, Thérèse, Anna et les autres, on ne les quitte qu'à regret, comme de vieilles connaissances auxquelles on s'est profondément attaché. Comme les créatures d'un auteur qui affirmait qu'un artiste devait avoir « une relation humaine avec les personnages qu'il a créés ».

Fabienne Darge

# Mariage iconoclaste

## LE MARIDA

de Myriam Anissimov.

Seuil, « Points »,

256 p., 39 F (5,95 €).

(Première édition :

Julliard, 1982.)

Il n'y a pas d'écrivains-juifs-français comme il y a des écrivains-juifs-américains. Pour toutes sortes de raisons, toutes excellentes. Mais avec pourtant une conséquence néfaste : on a souvent tendance à croire que ces écrivains juifs, si percutants, si iconoclastes, si fascinants, sont tous américains et même tous new-yorkais. Myriam Anissimov, par exemple, en voilà une qui n'est pas américaine pour deux ronds : elle est née dans un camp de réfugiés en 1943, sa langue maternelle est le yiddish et elle a passé sa jeunesse à Lyon. Tout comme Hanah Rosenfeld, narratrice essentielle de ce *Marida*.

Le mariage qu'évoque le titre n'est que la péripétie finale de la relation vigoureuse de l'enfance et de l'adolescence d'une jeune fille en colère. Il faut dire qu'il y a de quoi : étouffée dans l'amour-haine, la honte et la culpabilité, l'énerverment – d'être une « mochetée » comme d'avoir une famille grotesque et vulgaire (et qui parle mal le français) –, l'envie de dignité sans laquelle il n'y a pas de vie possible, un peu d'œdipe pour faire bon poids...

Rien d'étonnant à ce qu'Hanah aspire au mariage comme à une délivrance qui mettra un terme à sa vie de jeune fille et lui permettra de se tirer de chez elle en toute impunité, sans risques de grincements de dents et de reproches sans fin. Sauf que bien entendu, le mariage d'Hanah lui donnera l'occasion de faire grincer les dents des deux familles, la sienne et celle de son futur époux (dont on se demande une fois le livre refermé combien de temps il résistera à sa fougueuse épouse, mais ceci est une autre histoire...).

M. Si.

# Le tango des espions

Muriel Spark brosse le tableau d'un Moyen-Orient au bord de l'embrasement

## LA PORTE MANDELBAUM

(The Mandelbaum Gate)

de Muriel Spark.

Traduit de l'anglais par Pierre Marly,

Marie-Christine et Robert Mangin.

Rivages poche, 466 p., 68 F (10,37 €).

(Premières éditions : Buchet-Chastel,

1968 et 1988.)

John Le Carré ou Graham Greene ? Ni l'un ni l'autre, mais Muriel Spark. La romancière anglaise fait preuve de justesse psychologique et d'humour froid en métamorphosant un faisceau de récits classiques en thriller religieux et politique. Voici donc le lecteur projeté à Jérusalem et sur les rives du Jourdain, en 1961, bien avant la guerre des Six Jours, bien avant que la résistance palestinienne, retranchée au sein du royaume hachémite, ne soit anéantie lors d'un mois de septembre dit noir.

Barbara Vaughan, anglaise mi-juive mi-catholique, arrive à Jérusalem-Ouest avec l'intention de faire un pèlerinage en Terre sainte afin d'affirmer ainsi sa double identité, la dernière ayant été obtenue par

conversion. Elle doit retrouver en Jordanie son amant, Harry Clegg, Anglais lui aussi, divorcé, issu d'un milieu catholique défavorisé. Barbara enseigne la littérature à Londres, Harry, archéologue, travaille sur le site de Qumran peu après la découverte des manuscrits de la mer Morte, à l'époque du procès d'un certain Eichmann. A son hôtel, Barbara rencontre Hamilton, attaché de l'ambassade du Royaume-Uni en Israël, jeune homme qui apprivoise avec son simple sourire le Moyen-Orient compliqué. Il veillera sur elle à Jérusalem-Est car ses origines juives pourraient lui attirer de sérieux ennuis en ce temps où la Jordanie n'était pas encore le seul voisin ami d'Israël.

Une fois passée la porte Mandelbaum, piètre passage au milieu de la ville divisée, le piège se referme autour de Barbara. Arrivera-t-elle à ne pas se faire repérer par les Jordaniens, attentifs aux agents israéliens ou présumés tels ? Pour qui travaille Joe Ramdez, propriétaire d'une agence de voyages, d'une compagnie d'assurances et d'un réseau de prostituées ? Quelles sont ses intentions, alors que son fils, l'envoûtant Abdul, ami et professeur d'arabe du

charmant Hamilton, se livre à des activités énigmatiques « de l'autre côté », en cet Israël que son père désigne comme la Palestine occupée ? Pendant que Barbara se cache dans une maison en bordure du désert pour échapper aussi bien à la police qu'aux poursuites de la directrice du lycée de jeunes filles qui l'emploie à Londres, une autre partie de cache-cache se joue entre les fonctionnaires du Foreign Office et certaines organisations clandestines financées par Le Caire.

Tout le monde surveille tout le monde en ce bal oriental écrasé de chaleur, chacun cache la vérité, diplomates, femmes du monde, contrebandiers, filles de joie, jeunes Arabes décidés à rompre avec de trop lourdes traditions ; même Barbara se ment à elle-même lorsqu'elle prétend ne pas vouloir épouser son amant en dehors de l'Eglise catholique. Ce thriller à l'odeur de jasmin, avec ses retours en arrière ponctués de répétitions appuyées et de clin d'œil significatifs, fait penser à un tango que dansent entre eux les vrais et les faux hommes de l'ombre.

Edgar Reichmann

l i v r a i s o n s

● **VAGABONDAGES**, de Michèle Rozenfarb

Au début on se dit que ça ne marchera pas. Le coup de l'amnésie est un classique du roman policier, mais Michèle Rozenfarb pousse le procédé à l'extrême. D'un côté, la police qui enquête sur une série de meurtres ; de l'autre, le principal suspect, un vagabond dont la pensée s'effiloche, qui ne comprend pas de quoi on l'accuse et voudrait bien, de bonne foi, savoir ce qui s'est passé. Habituellement le lecteur a un fil auquel se raccrocher. Il en sait un peu plus que les enquêteurs pour avoir assisté au crime ou un peu plus que l'assassin parce qu'il suit pas à pas les progrès de la procédure policière. Rien de semblable ici, le roman est constitué d'un interrogatoire de cinq jours, un dialogue de sourds entre des policiers qui patagent et un accusé prêt à collaborer mais qui ne leur est d'aucun secours. Sur ce canevas original et audacieux, Michèle Rozenfarb parvient à tisser une histoire non seulement parfaitement crédible mais rapidement captivante. Comme au théâtre, dans un huis clos parfait, tout repose sur le simple jeu des répliques : le dévoilement d'un passé proche plutôt sanglant et d'un passé plus lointain guère moins violent, le choc des personnalités, le lent dévoilement de la vérité. De l'interrogatoire policier considéré comme un des beaux-arts ! *Vagabondages*, de Michèle Rozenfarb, possède toutes les qualités qu'on est en droit d'attendre d'un bon roman policier, plus une qui fait souvent défaut : une écriture. (Gallimard, « Série noire », 226 p., 38 F [5,79 €]. Inédit.)

● **SUEURS CHAUDES**, de Sylvie Granotier

Grace s'est laissé convaincre par son cousin Alf, devenu avocat d'affaires aux Etats-Unis, que les galeries de New York n'attendaient que l'arrivée d'une jeune peintre française pour « dynamiter le système protectionniste américain ». Elle n'a pas trop mal réussi, sauf en amour, car elle vient de se faire plaquer par Tom, l'homme de sa vie. Alors, au lieu de préparer sa prochaine exposition, elle décide d'aller à un vernissage et de se faire le premier mec venu. Ça tombe bien, Victor, un beau gosse, passait justement par là. Mais à chaque fois qu'ils essaient de passer à l'acte, un cadavre leur tombe dessus. D'un coïtus interruptus à l'autre, ça finit par faire beaucoup de morts. Et la pauvre Grace ne sait plus à qui se fier : son cousin, son ex-amant, le nouveau, tous ont l'air de jouer un rôle trouble dans cette affaire où la mafia russe infiltre le marché de l'art. D'autant plus qu'elle n'est toujours pas parvenue à ses fins. Sur fond de cavale new-yorkaise, le portrait de l'héroïne mi-branchée mi-paumée est très réussi. Des Grace comme elle, on en redemande. (Gallimard, « Folio policier », 262 p., 29 F [4,42 €]. Première édition : « Série noire », 1997.)

● **LA POLICE JUDICIAIRE. La scène du crime**,

de Béatrice Durupt

Fondée en 1907 par Georges Clemenceau, la police judiciaire a toujours été considérée comme l'aristocratie de la police. Mais des brigades du Tigre à la lutte antiterroriste, les missions et surtout les méthodes de la PJ ont évolué. Au culte de l'aveu s'est substituée la recherche des preuves, aidée par le développement des techniques scientifiques, en particulier l'analyse des traces d'ADN. Avec environ 5 200 fonctionnaires, la PJ intervient dans tous les domaines : du proxénétisme à la délinquance en col blanc, du trafic de stupéfiants à l'antiterrorisme. Béatrice Durupt, elle-même lieutenant de police au 36 quai des Orfèvres, connaît bien la maison dont elle propose ici la visite guidée en texte et en images. Un petit traité qui devrait rendre service à tous les auteurs de polars débutants, et pas seulement à ceux qui briguent le prix du Quai des Orfèvres. (Gallimard, « Découvertes », 128 p., 75 F [11,43 €]. Inédit.)

● **LE CONTE DE LA NOVICE**, de Margaret Frazer

Après les curés enquêteurs et les moines détectives, voici la nonne à tête chercheuse qui débrouille les pires affaires dans l'Angleterre du XV<sup>e</sup> siècle, l'époque mouvementée du règne d'Henri VI, le roi-enfant, alors qu'on va bientôt brûler Jeanne d'Arc à Rouen et que la guerre des Deux-Roses prépare ses épiques. C'est Mère Frévisse, du prieuré de Sainte-Frideswide, flanquée de son comparse Chaucer (pas le poète mais son fils). Margaret Frazer est le pseudonyme de deux romancières américaines qui se sont associées pour créer une pittoresque bonne sœur dont les débuts dans *Le Conte de la novice* seront suivis d'une demi-douzaine d'aventures. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Christian Fournier. 10/18, « Grands Détectives », 320 p., 47 F [7,17 €]. Inédit.)

# Morse désamorcé

*L'ultime enquête de l'inspecteur inventé par Colin Dexter*

**REMORDS SECRETS**  
(*The Remorseful Day*)

de Colin Dexter.

Traduit de l'anglais par Jacques Guiod.

10/18, « Grands détectives »,

416 p., 55 F (8,38 €).

(Inédit.)

**I**l avait commencé en 1974 une brillante carrière qui fit de lui un des policiers les plus célèbres d'Angleterre. Depuis l'affaire du *Dernier Bus pour Woodstock* jusqu'à celle de la mort d'Yvonne Harrison qui est l'objet de sa dernière enquête, l'inspecteur Morse n'a cessé de faire la preuve de son incroyable ingéniosité et surtout de son caractère si typiquement britannique. Mais sa notoriété a largement dépassé les frontières de son pays puisque le feuilleton inspiré par ses exploits a fait le tour du monde. Il vient de mourir d'un infarctus du myocarde à l'hôpital d'Oxford. Et sa mort n'est pas une surprise puisque Colin Dexter, son créateur, avait clairement annoncé que l'inspecteur ne survivrait pas au treizième épisode de ses aventures.

Bien qu'il ne soit pas d'usage dans une notice nécrologique d'insister sur les défauts du disparu, force est pourtant de constater que l'inspecteur Morse doit son humanité – et par là sa popularité – à ses défauts tout autant qu'à ses qualités. D'abord il n'a jamais quitté Oxford, où son géniteur enseigne le grec et le latin depuis trente-cinq ans. Colin Dexter a de son propre aveu créé Morse à son image, alors, disons-le tout net, pour un flic, Morse est bien souvent d'une pédanterie insupportable. Grand amateur de mots croisés, il ne cesse de surveiller son langage, mais surtout celui des autres. S'il ne s'est jamais rendu à Bayreuth, à Vienne ou à Salzbourg, bien qu'il soit un mélomane passionné, ce n'est pas parce qu'il a peur de prendre l'avion mais parce qu'il est affecté de ptérophobie. Quand il discute un peu vivement avec un de ses subordonnés, il ne s'agit naturellement pas d'une engueulade, mais de rien de moins qu'une stichomythie. Bref, ce pisse-froid de l'orthodoxie langagière ne cesse d'asséner des remarques sur le bon usage dont tout le monde se fiche comme de l'an quarante, expression dont nous ne raconterons pas ici l'histoire pour ne pas sombrer dans le même travers que lui, mais dont l'origine bien sûr est dûment commentée par l'inspecteur Morse.

A part cela, il boit trop, ce que personne, dans l'univers alcoolisé du polar, ne songerait à lui reprocher. Tout au plus peut-on noter que pour un amateur de *pure malt*, il affectionne une marque qui n'est pas vraiment le haut de gamme. Ses libations immodérées ne seront pas sans effet sur sa disparition prématurée, car Morse, souffrant de diabète, mélange allégrement piqûres d'insuline, pintes de bière et overdoses de whisky en guise d'alimentation solide. Mais il est mort, et on ne peut que le regretter, car l'inspecteur Morse incarnait une espèce en voie de disparition, le gentleman britannique

jusqu'au bout des ongles, roulant en Jaguar, flegmatique et cultivé, original et imprévisible.

Sa disparition annoncée n'enlève rien à l'intérêt de sa dernière enquête, bien au contraire. Non seulement pour ce bouquet final Colin Dexter s'est surpassé, mais il donne à cet ultime roman un côté testament qui le rend particulièrement émouvant. La mort d'Yvonne Harrison n'a jamais été élucidée. On l'a retrouvée assassinée dans sa maison de Lower Swinstead, près d'Oxford, nue, menottée et baïllonnée dans son lit. Le mari, un banquier londonien, absent au moment des faits, a été mis hors de cause grâce à un alibi inattaquable, les enfants aussi. On a plus ou moins conclu, faute de mieux, à un crime de rôleur, lorsque de nouvelles informations anonymes parvenues à la police incitent à rouvrir le dossier. L'affaire est confiée à Morse et à son inséparable cadet, l'inspecteur Lewis.

« Il avait appris que travailler avec Morse n'était jamais chose facile, mais ne pouvait nier le fait que sa propre carrière au sein de la police avait été incommensurablement enrichie au fil des ans par cette étroite association avec l'homme grincheux, rapiat et étrangement vulnérable qui était son chef. » L'inspecteur Lewis a cette fois l'impression que c'est lui qui fait tout le travail pendant que Morse s'enferme chez lui pour s'adonner à sa nouvelle passion, l'ornithologie, et à une plus ancienne, le whisky. Et pourtant c'est bien Morse qui fait progresser l'enquête. Et Lewis comprend peu à peu que son chef n'est pas seulement partisan de la « virgule d'Oxford », du beau langage, de l'épithète homérique, mais aussi de la maïeutique socratique appliquée aux affaires criminelles, et qu'il est tout bonnement en train de lui passer le relais en lui léguant sa méthode.

**L'affaire se corse** lorsque les amants de la belle Yvonne, et ils furent nombreux, sont assassinés les uns après les autres. *Remords secrets* est la quintessence du roman d'énigme anglo-saxon dans la grande tradition du genre, d'Edgar Wallace, de G. K. Chesterton, d'Agatha Christie, auxquels Colin Dexter ne cesse de rendre hommage, mais il cite aussi volontiers ses auteurs de prédilection comme Charles Dickens, Thomas Hardy ou Philip Larkin. Il réussit, en outre, un exercice de style particulièrement délicat : la mort du héros. Dans cette enquête où tout le monde ment à des degrés divers, la trouvaille de l'auteur est d'inclure Morse dans le lot. Lewis découvre en effet que son chef pourrait bien avoir été un des amants de la belle Yvonne et que des pièces compromettantes ont mystérieusement disparu des archives de la police. Qui était Morse exactement, un héros homérique au cœur pur ou un simple mortel pétri de contradictions ? L'enjeu dès lors est de taille, puisqu'il ne s'agit pas seulement de débrouiller l'affaire Harrison, mais de sceller définitivement la place de Morse dans nos mémoires et au panthéon des grands détectives.

Gérard Meudal

# Jeux de piste

Le lifting des collections S-F, fantasy et fantastique de J'ai lu

## LES OLYMPIADES TRUQUÉES

de Joëlle Wintrebert.  
J'ai lu, « Science-fiction »,  
314 p., 41 F (6,25 €).

## NADYA

de Pat Murphy.  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Geneviève Blattmann.  
J'ai lu, « Fantastique »,  
510 p., 50 F (7,62 €).

Les éditeurs sont comme les jolies femmes vieillissantes : ils éprouvent parfois le besoin d'un « coup de jeune », de se faire refaire une beauté, en l'occurrence de « rafraîchir » la présentation de leurs ouvrages. C'est désormais chose faite chez J'ai lu où les collections relevant des littératures de l'imaginaire, désormais placées sous la responsabilité de Benoît Cousin, viennent de changer de couvertures. La modification majeure est le regroupement sous une couverture du même style des collections de S-F, de fantasy et de fantastique. L'illustration de première page change également de style avec l'arrivée de nouveaux graphistes.

Pour marquer l'importance de ce « *relookage* », J'ai lu a réédité, sous cette nouvelle présentation, plusieurs ouvrages de son fonds, du *Neuromancien* de William Gibson, le maître-livre du mouvement cyberpunk, à *La Maison des damnés* de Richard Matheson, impressionnante variation sur le thème de la maison hantée, en passant par des titres de Van Vogt, Abraham Merritt, Clifford D. Simak pour les classiques, ou de David Brin, Clive Barker et Kim Stanley Robinson (avec l'admirable *Rivage oublié*), ou encore le cycle de Tschai de Jack Vance réédité ici en un fort volume de près de 900 pages (exotisme garanti !).

Mais bien évidemment, Benoît Cousin a aussi choisi de publier quelques nouveaux titres : un pour chacun des genres accueillis désormais sous cette nouvelle couverture. Et on ne saurait trop le féliciter de son choix qu'on souhaite emblématique. Car pour la fantasy, il a choisi *Le Trône de fer*, de George R.R. Martin, publié initialement chez Pygmalion et qui débute l'un des meilleurs cycles romanesques du domaine, une sorte d'épopée médiévale haute en couleurs qui tresse avec énergie et talent une pleine brassée d'intrigues et de complots. Pour la science-fiction, il réédite, dans une version remaniée, un roman paru en 1980 chez Kesselring, dans la collection « Ici et maintenant », auquel l'actualité sportive de ces dernières années confère d'indéniables résonances : *Les Olympiades truquées*, de la seule vraie star, au sens complet du terme, de la science-fiction française, Joëlle Wintrebert.

Il serait très injuste de réduire l'intérêt du roman à sa vision d'un futur bien trop plausible où les autorités sportives, bénéficiant de la complicité tacite du pouvoir politique, n'hésitent pas à doper des nageuses (et autres athlètes) avec des substances aux effets effroyablement nocifs. Et où les Jeux olympiques remplissent une fonc-

tion qui n'est finalement pas si éloignée de celle des jeux du cirque dans la Rome antique. Joëlle Wintrebert a développé d'autres thématiques tout aussi brillamment : celle du clonage, avec le personnage de Maël à la recherche de sa place dans le monde en raison de l'ambiguïté de sa position au sein même de sa famille. Et aussi celle des dérives sexuelles induites par un taux trop élevé de population masculine. Elle a su mêler très habilement, sans aucune lourdeur démonstrative, toutes ces thématiques, par le biais des itinéraires chantournés qui conduisent ses deux héroïnes, fort joliment dessinées, vers une rencontre explosive. Seule la description de cette société future coercitive et répressive, contestée par une guérilla ultraminoritaire, date aujourd'hui ce roman qui, pour le reste, porte très beau ses vingt ans d'âge.

**Pour l'horreur ou plutôt** pour le fantastique, J'ai lu s'est fendu d'un inédit, signé d'un auteur américain de première importance qui n'a été, malheureusement, que peu traduit en France : l'excellente Pat Murphy, aussi bonne romancière que remarquable nouvelliste (1). Dans *Nadya*, elle s'attaque au thème du loup-garou en pratiquant avec un bonheur rare le mélange des genres, car le roman est aussi un western. Fille d'un émigré polonais et d'une paysanne française vivant dans une ferme du Missouri et possédant le don – ou la malédiction – de se transformer à la pleine lune en loups, Nadya Rybak est obligée, pour avoir vengé la mort brutale de ses parents, de fuir vers l'Ouest, vers ses horizons encore sauvages, afin d'y trouver sa place loin des chasseurs de loup. Déguisée en garçon, elle croise la route d'Elizabeth et de Jenny sur la piste des pionniers vers la Californie.

La seconde partie du roman, la plus importante, narre leur long et difficile périple dans une nature hostile, traversée par des bandes d'Indiens parfois dangereux, et la façon dont les épreuves doung dramatiques vécues tout au long du parcours les rapprochent avant de les séparer une fois atteinte la « terre promise ». Et Nadya devra gagner d'autres territoires moins civilisés pour pouvoir enfin se « poser » dans un environnement extraordinairement mêlé. Roman d'apprentissage tout autant qu'éducation sentimentale, plaidoyer subtil en faveur de la « différence », portant un regard juste sur les Indiens, *Nadya* est surtout une lecture particulièrement roborative qui est comme la version féminine, voire féministe, de *The Big Trail* (*La Piste des géants*), le formidable western cinématographique de Raoul Walsh. Il possède le même souffle souverain, un zeste fort bien venu de bizarre en prime.

Jacques Baudou

(1) Comme en témoignent *La Cité des ombres* (Denoël, « Présence du fantastique »), *Rachel amoureuse* (dans « Univers 1989 », J'ai lu) ou *De l'amour et du sexe chez les invertébrés* (dans *Etoiles vives n°4*).

## livraisons

### ● MAGIE DE LA TERREUR, de Peter Straub

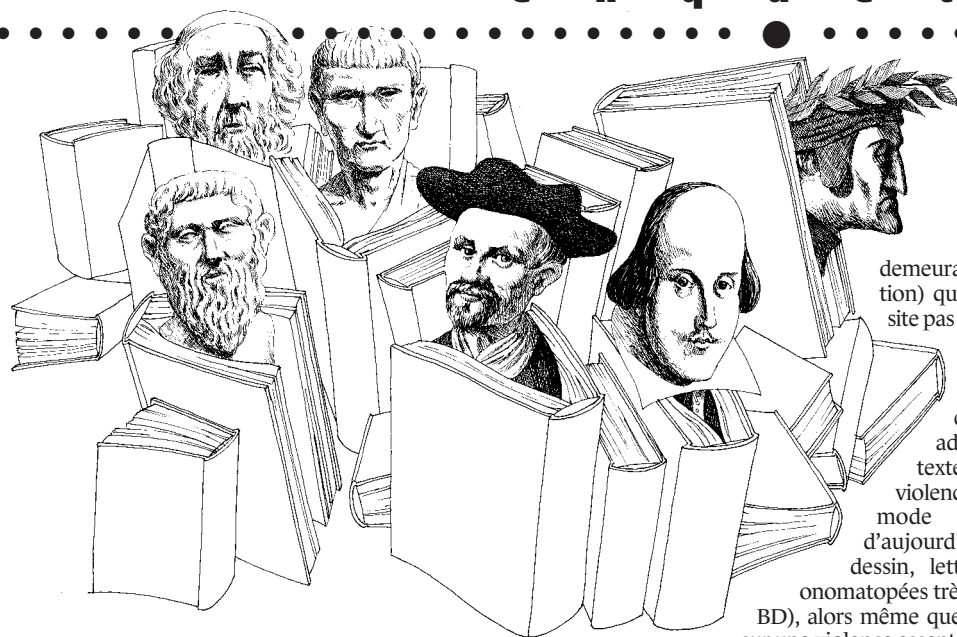
Après avoir été l'un des auteurs les plus importants du roman d'horreur américain, Peter Straub a exploré, dans sa fameuse trilogie de la « Blue Rose », un territoire neuf empiétant très largement sur le roman policier et mettant en scène des monstres ne relevant ni du fantastique ni du surnaturel. Des monstres appartenant à cette espèce humaine dont ils sont pourtant de féroces prédateurs et à cette catégorie de criminels terrifiants qu'on appelle les « serial killers ». Il a entamé depuis une nouvelle phase de son œuvre qui n'appartient plus à cette veine mêlant horreur et thriller. Mais ce recueil, d'ailleurs dédié à Lawrence Block, le père de Matt Scudder, se situe très nettement dans l'orbite de la trilogie. L'un des textes qui le compose – « Au bon pain », dédié, lui, à Stephen King – parle d'un jardin de roses bleues et de la mort de celui qui a fait pousser ces fleurs étonnantes dans un environnement terrible. Un autre, « Le village fantôme », a la guerre du Vietnam pour décor et rappelle tout aussi bien *Koko qu'Apocalypse Now*. Ici aussi, il est question de monstres humains – tueurs psychopathes, violeurs d'enfants, tortionnaires –, et de ce qui les « fabrique ». Peter Straub nous propose dans la plupart des récits une plongée dans les profondeurs les plus glauques de la psyché humaine dont le lecteur ne sort pas indemne, ni sans avoir éprouvé cette terreur insidieuse qui naît d'avoir côtoyé des abîmes vertigineux. Deux nouvelles détonnent. L'une, « Isn't it romantic ? », conte la dernière mission d'un tueur professionnel des services secrets, avec un petit arrière-goût graham-greenien. L'autre, « Mr Clubb and Mr Cuff », est un parfait chef-d'œuvre d'humour noirissime. L'ensemble, remarquable, est à déconseiller aux âmes sensibles : c'est du brutal ! (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Michel Pagel. Pocket, « Terreur », 436 p., 41 F [6,25 €].)

### ● LES VAGABONDS DU RÊVE n° 1

Sous ce beau titre poétique, les jeunes éditions Oxalis lancent une revue consacrée aux littératures de l'imaginaire qui présente une double particularité. La première est de n'avoir fait appel qu'à des écrivains francophones et d'ouvrir très largement le sommaire à des auteurs débutants. Pas de noms connus ici, pas de « vedettes » : *Les Vagabonds du rêve* ont pris le parti et le risque de la découverte avec tout ce que cela implique, les bonnes surprises (comme *L'Été indien* d'Eric Trigrance, *Le Manuscrit* de Philippe Heurtel ou *Le Masque de Méduse* de Pierre-Luc Lafrance, trois intéressantes nouvelles fantastiques) comme les textes médiocres ou inaccomplis. La seconde est de centrer la plus grande partie de son sommaire sur un thème. Ce premier numéro décline en huit nouvelles et un article celui de la confrontation entre « Femme et imaginaire » et c'est justement un auteur femme, Lea Silhol, qui débute l'ensemble des fictions et qui signe le texte le plus brillant, le mieux écrit, le plus achevé. L'expérience des *Vagabonds du rêve* mérite d'être encouragée, mais il faudra, pour qu'elle perdure, que la rédaction se montre plus exigeante, plus rigoureuse. Rendez-vous donc au deuxième numéro qui aura « Le temps » pour thème. (Ed. Oxalis, 3, rue de Paris, 06000 Nice ; 146 p., 59 F [8,99 €].)

### ● FÉES, NAÏADES ET NYMPHES, anthologie de Dominique Besançon

Après le volume dédié aux « Morts, fantômes et revenants », c'est aux peuples féminins du légendaire populaire que Dominique Besançon a consacré cette nouvelle anthologie, en suivant la même formule : contes puisés dans *La Revue des traditions populaires*, qu'ils soient d'origine corse, hindoue, malgache ou suisse, ou bien tirés des recueils collectés par les grands folkloristes comme Jean-François Blade, Paul Sebillot et Henry Carnoy, ou encore textes d'auteurs littéraires comme Gérard de Nerval et Charles Deulin. Et en déclinant aussi la même répartition entre « Contes des pays de France » et « Contes des pays du monde », afin de bien montrer que ces créatures étranges, « parées de leur éternelle jeunesse » et de leur beauté miraculeuse, ont fasciné les hommes de tous les pays, ont hanté nombre de traditions orales de leurs pouvoirs enchanteurs, au point même parfois d'être devenues, comme Mélusine ou Morgane, de véritables personnages mythologiques. L'anthologiste proclame haut et fort que les fées « se portent bien » et le prouve avec cette kyrielle qui nous entraîne du côté de la reine des poissons, de la dame de la verte forêt ou des femmes-cygnés de la mer en une ronde... magique. (Ed. Terre de Brume, « Les Contes du monde entier », 192 p., 49 F [7,47 €].)



# Le poche,

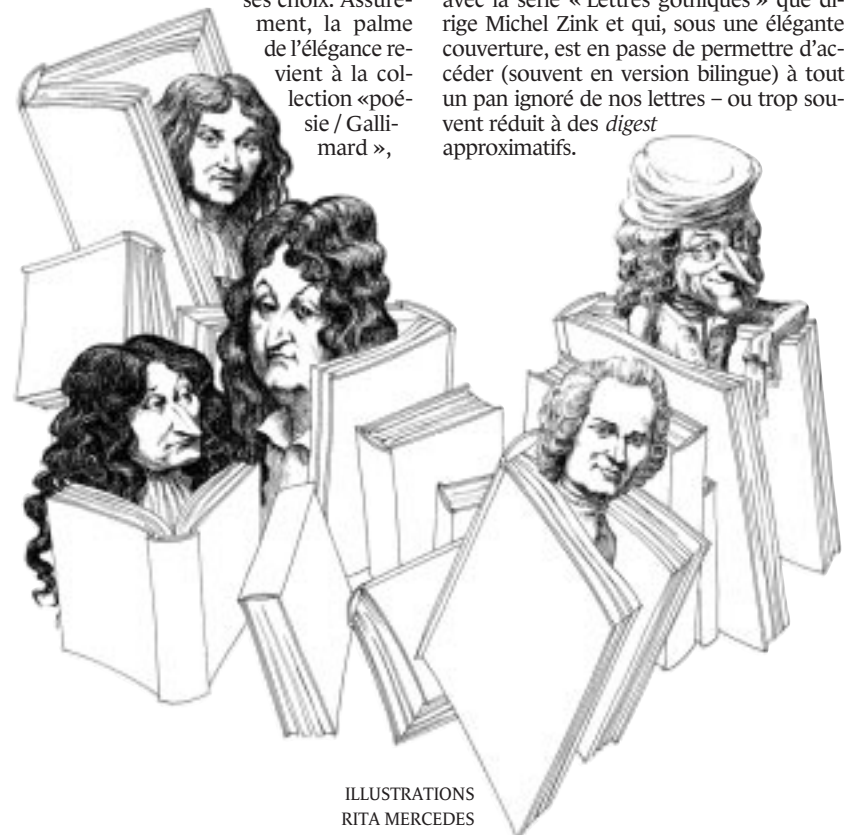
demeurant modèle d'édition) que « Folio » n'hésite pas à illustrer d'un tableau de Roy Lichtenstein : on fait ainsi croire à un public adolescent que le texte donne à lire une violence visuelle très à la mode dans l'image d'aujourd'hui (couleurs, dessin, lettres éclatant en

qui offre un portrait sur fond de couleur tramé au milieu d'une page et d'un dos blanc immaculé. Il en va de même de « La Cosmopolite » chez Stock, qui, dans sa nouvelle édition, conjugue le rose à un document excentré à la marge qui fait contrepoint. Quant à l'amateur de couleurs plein champ, qu'il aille consulter la très sympathique « Petite Bibliothèque » de Rivages poche : il y trouvera de quoi satisfaire ses yeux autant que ses goûts originaux et éclectiques en matière de lecture.

## AU BONHEUR DES TEXTES

Car l'objet premier du poche classique n'est pas de plaire par son aspect mais de séduire par le texte proposé, la qualité de son édition et de son accompagnement (préface, notes, dossier, index...). Et, dans ce domaine, force est de constater que les éditeurs ont pris conscience qu'il y avait un patrimoine à sauvegarder et à diffuser : d'où le travail de très bonne qualité générale effectué pour rendre accessibles à un très large public les textes dans une impeccable présentation éditoriale. Travail qui s'est effectué selon trois grands axes.

Au premier chef, la couverture du patrimoine littéraire national, des origines à l'époque contemporaine. Pour celles-là, les efforts remarquables de Jean Dufournet ont porté leurs fruits chez GF ; « Folio », adaptant les réalisations des « Pléiade » de la série animée par Daniel Poirion ou publiant des titres réservés aux spécialistes (ainsi la *Passion* d'Arboul Gréban), a aussi contribué à nous rendre proches de ces textes encore réservés, il y a peu, aux seuls médiévistes ; mais, incontestablement, il convient de saluer le travail effectué par Le Livre de poche avec la série « Lettres gothiques » que dirige Michel Zink et qui, sous une élégante couverture, est en passe de permettre d'accéder (souvent en version bilingue) à tout un pan ignoré de nos lettres – ou trop souvent réduit à des *digest* approximatifs.



ILLUSTRATIONS  
RITA MERCEDES

**L**ongtemps les textes classiques furent le domaine réservé des « petits classiques » destinés aux scolaires (que de *Cid* en Larousse, d'*Avare* en Vaubourdolle ou d'*Andromaque* en Bordas ont dû être vendus au fil de générations de culottes – encore – courtes ou de tabliers pour jeunes filles – à peine – en fleur !) ou des éditions savantes (Droz, Champion, Didier et, mieux distribués mais non moins exigeants, ces Garnier déclinés en broché sous jaquette jaune, en relié de toile ou en « Prestige » avec dos, mors, coins et nerfs de cuir fauve, plats et gardes en papier marbré, et que concurrencèrent à partir de 1931 les « Pléiade » reliés par Babouot...). Longtemps les classiques furent donc l'objet de deux domaines éditoriaux aux publics radicalement séparés par l'âge ou l'argent : les cours d'école et les rayons des amateurs, les étudiants faisant le lien entre les deux. L'apparition des formats de poche ne modifia pas immédiatement les choses : quelques maigrichonnes pages extirpées d'un livre à la signature prestigieuse en guise de préface ne pouvaient ni concurrencer les « Petits classiques » ni satisfaire amateurs et étudiants. Il en va désormais tout autrement avec la multiplication des séries consacrées aux textes classiques dans les diverses collections de poche. Aussi, devant les piles qui se dressent sur les tables ou les rayonnages qui s'allongent chez les libraires, le client-lecteur ne peut que demeurer dubitatif. Quel *Goriot* choisir ? Quelle *Recherche du temps perdu* privilégier ? Préférer *Henry V* traduit par Déprats ou le même dans la version de Sylvère Monod, aguichés que nous sommes par le visage en gros plan de Kenneth Branagh ?

*De l'Antiquité à l'époque contemporaine, français ou étrangers, les classiques ont trouvé avec le poche un territoire privilégié. Où le pire côtoie le meilleur, mais où la qualité et le sérieux des éditions domine – présentations élégantes, préfaces, commentaires et dossiers de haut niveau. Comment s'y retrouver ?*

*Panorama critique*

## STRATÉGIES EN TOUT GENRE

Une adaptation télévisée ou cinématographique fait immédiatement réparaître le titre-support, et nul doute que l'acteur-vedette – le même sous les traits d'Edmond Dantès ou de Jean Valjean – projeté sur la couverture ne dicte le choix. Mais est-ce bien raisonnable de confier le plaisir de lire des textes à la seule « gueule » d'un « barillesque » saltimbanque ? Il est vrai que les couvertures jouent un rôle de marketing allant parfois jusqu'à des comportements racoleurs, comme ce *Britannicus* (au

# gardien du patrimoine

Le lecteur curieux y retrouvera, dans leur jus, Roland et Tristan, Lancelot et Pathelin, mais y découvrira aussi tous ces héros des gestes épiques, ces truculents personnages de fabliaux, ces poésies de Marie de France ou de Rutebeuf moins connues que celles de Villon. Côté contemporains, outre Proust, chéri de tous les éditeurs, Barrès, Radiguet, Morand, Reverdy, Sarraute ou Ionesco (ces deux derniers assez mal servis par leurs commentateurs en « Folio/théâtre ») ouvrent une voie qui promet d'être féconde dans les prochaines années. Suggérons à la collection « Poésie/Gallimard » de proposer enfin une édition critique d'*Alcools* d'Apollinaire (et qu'elle ne soit pas la reprise de l'indigent texte de « La Pléiade »...).

Littérature médiévale et littérature contemporaine n'ont pas pour autant écrasé l'entre-deux : les auteurs-phares ont vu leur catalogue s'étoffer (à titre d'exemples, *Lourdes* et *Rome* ont rejoint chez « Folio » *Les Rougon-Mac-*

« Poésie/Gallimard »), Büchner (GF) ou Kafka (revisité par Bernard Lortholary chez GF). Sans oublier les Espagnols, Portugais, Russes et, cerise sur le gâteau, les Scandinaves ou les exotiques (auxquels GF consacre courageusement une part de son catalogue : Strindberg, Averroès, Confucius, le *Mahabharata*, tous impeccablement présentés).

Mais les collections de poche ne se contentent pas de gérer les certitudes : elles jouent le jeu de l'ouverture en pariant sur l'intelligence du lecteur, conscientes de combler un espace pédagogique aujourd'hui vacant. Un bref retour en

*iade*, Sophocle en « Folio », Pontalis (Rousseau en « Folio ») ou Gattégno (Carroll, Wilde en « Folio ») qui veut ! Si certains se contentent du minimum syndical, d'autres fournissent un véritable travail (on pense aux très documentés « GF/dossiers » qui balisent le texte dans toutes ses dimensions, contextuelles et intertextuelles, tels le *Salomé* de Wilde ou le *Saint-Genest* de Rotrou), digne de ce que l'Université peut produire de meilleur. On a ainsi d'admirables Platon traduits et introduits par Monique Canto (GF), un *Henry V* de Shakespeare que Gisèle Venet éclaire dans tous ses aspects, y compris à travers un copieux « historique de la mise en scène » (trop souvent bâclé dans nombre de volumes de la même collection « Folio/théâtre »), des Mallarmé minutieusement et aériennement élucidés par Bertrand Marchal (« Poésie/Gallimard »), des *Fleurs du mal* renouvelées par la lecture de John Jackson (Livre de poche), pour ne citer que quelques-unes des plus éclatantes réussites.

Dans ces deux derniers cas, les éditeurs ont eu la bonne idée de demander à Yves Bonnefoy de préfacier les volumes : peut-on rêver meilleure plume pour initier à la lecture de Mallarmé et de Baudelaire que l'auteur de *L'Improbable* (« Folio/essais ») ? Et un *Discours* de Rousseau longuement analysé par Starobinski (« Folio/essais ») ou un *Double dostoïevskien* éclairé par le docteur André Green (« Folio ») ? De même, lorsque Maurice Agulhon nous guide dans *La Conquête de Plas-* sans de Zola (édition Henri Mitterand, « Folio »), peut-on espérer meilleur éclairage que cet amoureux de cet amoureux de la Provence, de la République et de l'enseignement ? Il y a dans ces lectures « décalées » tout cet (ces) arrière-texte(s) qu'un lecteur, aussi perspicace soit-il, ne saurait spontanément imaginer. Telle n'est pas la moindre réussite des poches classiques que d'avoir tenté et gagné ce pari.

Daniel Couty



Les collections ne se contentent pas de gérer les certitudes : elles jouent le jeu de l'ouverture en pariant sur l'intelligence du lecteur

quart, de même que les *Trois Discours* de Corneille sont venus – dans une remarquable édition critique – compléter par la théorie, chez GF, le corpus des œuvres dramatiques), et des textes peu distribués jusqu'à présent sont venus rejoindre les grands classiques (ainsi du roman du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à il y a peu réduit à la seule *Princesse de Clèves* et désormais complété par les productions de Rosset [Livre de poche], Furetière, Scarron, Saint-Réal [« Folio »], Sorel ou autres Cyrano et Saint-Amant [*Le Page disgracié*, « Folio »]).

## OUVERTURE ET DÉCOUVERTE

Loin de s'enfermer dans une francité d'hier, les poches ont aussi joué à plein le jeu des éditions – souvent bilingues – des grands textes du patrimoine mondial. Si la part belle revient au monde anglo-saxon (de Shakespeare, servi par des traductions d'Yves Bonnefoy ou de Jean-Michel Déprats, à Wilde, en passant par Thackeray, Fielding, Poe, Hawthorne), les autres territoires ne sont pas ignorés, et l'on peut aujourd'hui, pour quelques dizaines de francs, lire *La Divine Comédie* de Dante (GF), *Les Fiancés* d'Alessandro Manzoni (« Folio ») ou Moravia (GF); Hölderlin

montrera le rôle qu'elles ont joué dans la réacclimation des écrivains. Qui pouvait lire Huysmans il y a une trentaine d'années ? 10/18 commença de publier les romans de la période naturaliste (aujourd'hui introuvables) ; puis *A rebours* (très belle édition de Marc Fumaroli en « Folio ») fut découvert et apprécié et, dans la foulée, le cycle de Durtal fut réédité (« Folio », GF). Barbey d'Aureville, de même, hormis ses *Diaboliques* au titre sulfureux, était presque introuvable : aujourd'hui, tous ses romans sont disponibles – en particulier l'envoûtante *Ensorcelée* – tant en « Folio » qu'en GF. Et que dire de ces textes qui hantaient notre inconscient collectif – *La Dame aux camélias* (exemplaire édition en GF avec les trois versions : le roman, le drame, l'opéra) ou les *Scènes de la vie de bohème* de Henry Murger (« Folio ») – sans qu'il fût possible de s'y reporter aisément ? De même, GF s'est attaché à publier des ouvrages partout cités et bien peu souvent lus : le *Contr'Un* de La Boétie, les *Sermons* de Maître Eckhart, *L'Esquisse d'un tableau historique de l'esprit humain* de Condillac...

## DE L'APPORT DU COMMENTAIRE

Souvent confiés à des universitaires spécialistes de l'auteur ou de l'œuvre, préfaces et commentaires en tout genre se ressentent parfois d'une écriture laborieuse et répétitive. N'est pas Fumaroli, Vidal-Naquet (*L'Il-*

**l i t t é r a t u r e s**

● **LE RÉEL EST UN CRIME PARFAIT, MONSIEUR BLACK,**

de Jacques Bellefroid

Jacques Bellefroid est un écrivain rare, ne serait-ce qu'à deux titres : il publie peu et écrit de manière si belle et virevoltante qu'on en reste ébaubi. Double raison pour lire ou relire ce roman qui tire sur le noir et joue à se faire passer pour un polar. Monsieur Black est un héros à géométrie variable, tantôt « joueur d'échec(s), auteur de romans policiers, voyageur, ouvrier de portes, détective imaginaire, père adoptif, champion de bridge, veilleur de nuit », et qui s'égare de jour en jour et de chapitre en chapitre. Il a « moins l'impression de vivre que d'être vécu », allant jusqu'à se sentir « conduit » par un rendez-vous, doutant de la réalité de ce qui l'entoure et qui vire au décor. Le lecteur se perd en conjectures mais a la chance parfois d'assister aux réflexions de ce détective qui joue les Nero Wolfe ou les Hercule Poirot, récapitulant les épisodes précédents pour mieux décrire les faits aux personnages rassemblés non pour un épilogue mais pour tâcher de s'y retrouver un peu dans ce jeu à facettes où la boule roule à l'infini. (Gallimard, « Folio », 296 p., 40 F [6,10 €]). **M. Si.**

● **L'AMOUR DE PIERRE NEUHART,** d'Emmanuel Bove

On redécouvrit Emmanuel Bove il y a une vingtaine d'années. Au cours de son existence assez courte (1898-1945), il publia beaucoup. Jean-Luc Bitton avait, en 1999, présenté un choix de ses romans dans la collection « Mille & une pages » (Flammarion). L'univers de Bove est généralement triste et gris. Les personnages sont enfermés dans des prisons invisibles. La joie est rare, et toujours à l'état d'espoir déçu. Ainsi de ce Pierre Neuhart, quadragénaire tombant amoureux d'une toute jeune fille. Cela se terminera mal, le héros marchant résolument vers sa perte (Seuil, « Points », 122 p., 35 F [5,34 €]). Dans la même collection, du même Emmanuel Bove, *Le Pressentiment*, histoire d'un homme rompant avec son milieu (aisé) pour retrouver dans un autre (plus pauvre) exactement les mêmes travers. (Seuil, « Points », 130 p., 39 F [5,95 €]). **P. K.**

● **UNE MÈRE ET SA HONTE,** de Robert Dessaix

Descendant d'une famille savoyarde émigrée en Australie au XIX<sup>e</sup> siècle, Robert Dessaix a été adopté à la fin de la deuxième guerre mondiale et n'a fait la connaissance de sa mère qu'à quarante-cinq ans. Onze ans après, il se souvient : « Elle a été un peu déçue. J'étais homosexuel. Elle aurait voulu que je sois plus normal. Elle a eu de l'affection pour moi, mais elle a tout de même été déçue. Jusqu'à la fin. » Le narrateur, qui s'appelle Robert Dessaix, fait intervenir dans cette autobiographie fictive ses deux mères, l'adoptive et la naturelle, et dévoile sa passion pour les langues, sa fascination pour la Russie, son mariage, son homosexualité, au fil de la plume et des réflexions, sans suivre d'ordre établi. (Traduit de l'anglais - Australie - par Ninette Noothroyd. Le Livre de poche, 224 p., 30 F [4,57 €]). **M. Si.**

● **LE PORTRAIT DE JENNIE,** de Robert Nathan

Un peintre méconnu rencontre une petite fille dans un parc, modèle idéal qui l'initie à la pureté. Sans se douter qu'il a affaire à un fantôme, celui d'une jeune femme morte des années plus tôt, et qui lui réapparaît épisodiquement, d'étrange façon, vieillissant chaque fois un peu plus jusqu'à devenir telle qu'elle fut lorsqu'elle disparut. Ce texte, ici préfacé par Robin Cook, qui en souligne le charme secret, fut encensé jadis par les surréalistes (ils virent dans cette cascade de métamorphoses une rêverie sur l'amour fou) et fit l'objet d'une adaptation cinématographique de William Dieterle (en 1948), avec Jennifer Jones et Joseph Cotten. (Traduit de l'anglais par Germaine Delamain. Ed. Joëlle Losfeld, « Arcanes », 138 p., 55 F [8,38 €]). **J.-L. D.**

● **FORTUNE DE GUERRE,** de Patrick O'Brian

Mort le 2 décembre 2000 à Dublin, Patrick O'Brian est l'auteur de cette épopée mythique, cette saga des guerres napoléoniennes en vingt volumes, véritable phénomène éditorial qui a débuté avec *Maître à bord* et dont *Fortune de guerre* est le sixième épisode. Les héros de ces romans d'aventures pour adultes, le lieutenant de la Royal Navy Jack Aubrey et son ami, le chirurgien Stephen Maturin, sont aussi mal assemblés qu'on peut l'être : le premier est romantique, optimiste, volubile, généreux, le deuxième est cynique, désespéré, morose. Mais ils aiment tous deux la musique et la même femme, et sont liés par une amitié qui les mènera sur les sept mers. *Fortune de guerre* a pour cadre historique la guerre d'indépendance des colonies américaines contre l'Angleterre, et le lecteur, emporté par un ton alerte et sympathique, y trouvera aussi un vrai souci de vérité historique. (Traduit de l'anglais par Florence Herbulot, Pocket, 374 p., 41 F [6,25 €]). **M. Si.**

● **L'ANNULAIRE,** de Yôko Ogawa

Yôko Ogawa aime les piscines, les salles de bains, la pluie, les plantes, les insectes, les glaces qui coulent et les gâteaux qui dégoulinent. Yôko Ogawa a l'art du détail qui tue. Après *La Piscine*, *Les Abeilles* et *La Grossesse* (Actes Sud, « Babel », 196 p., 45 F [6,86 €]), on retrouve dans *L'Annuaire* la douceur avec laquelle la romancière japonaise installe, par petites touches, une atmosphère étrange et inquiétante. Son goût pour la cruauté et la morbidité, cachées sous

l'apparente banalité des vies. Dans *L'Annuaire*, une jeune fille est engagée dans un mystérieux laboratoire dirigé par un non moins mystérieux professeur qui naturalise des « spécimens ». Pas des papillons étalés dans des cartons ou des grenouilles dans des bocaux de formol, non, les spécimens, ici, peuvent être des champignons microscopiques, une mélodie, une cicatrice, des cheveux... Bref, des bribes de souvenirs, conservées et... oubliées comme dans un cimetière. Happée par l'atmosphère de cet étrange endroit, la jeune fille deviendra à son tour un des spécimens du professeur... (Traduit du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle. Actes Sud, « Babel », 96 p., 33 F [5,03 €]). **F. Da.**

● **QUASI OBJETS,** de José Saramago

Un homme prisonnier de sa voiture, un royaume organisé autour d'un cimetière, des objets qui se révoltent... Les nouvelles du recueil - écrites avant les grandes œuvres romanesques du Prix Nobel de littérature - mettent en scène des personnages aux prises avec un changement progressif, d'abord presque imperceptible, de leur environnement. Le fantastique a toujours des allures réalistes chez Saramago. « Le Centaure » est l'une des plus belles nouvelles : « Il ne rêvait jamais comme rêve un homme. Il ne rêvait jamais non plus comme aurait rêvé un cheval. Durant les heures où ils étaient éveillés, les occasions de paix ou de simple conciliation n'étaient pas nombreuses. Mais le rêve de l'un et le rêve de l'autre composaient le rêve du centaure. » (Traduit du portugais par Claude Fages. Seuil, « Points », 190 p., 39 F [5,95 €]). **A. S.**

● **APRÈS TOUT,** d'Edward St Aubyn

Le dernier tome de la trilogie de Patrick Melrose confronte son héros au choc des trente ans. Le jeune homme est toujours aussi cynique, aussi hautain, aussi dédaigneux, il s'est désintoxiqué des années passées pendu à une seringue mais oublie encore, quand il se rend aux toilettes, qu'il n'y est entré que pour pisser. Il ne se gêne pas pour débiter les NA (Narcotics Anonymous), mais on sent que c'est la fin, le réel le guette. Il ne lui reste plus qu'à se réconcilier avec l'image de son père (dont la mort faisait l'objet du précédent ouvrage, *Mauvaise nouvelle*). Le voici convié avec toute l'aristocratie branchée londonienne à une soirée à laquelle doit assister la princesse Margaret, qui ne va pas s'enuyer. Lui, oui, sûrement. (Traduit de l'anglais par Sophie Brunet. 10/18, 160 p., 41 F [6,25 €]). **M. Si.**

● **DES MOTS POUR LA VIE**

Quarante écrivains ont écrit un texte pour aider le Secours populaire à développer des projets culturels en faveur des personnes défavorisées. Un éditeur, Pocket, publie ces textes en trois recueils (*Contes*, *Nouvelles*, *Pièces Courtes*), regroupés en coffret. Les libraires jouent le jeu en ce début d'année en le mettant sur leurs tables : il ne manque plus que des lecteurs... Il est bien évident qu'étant donné la diversité des auteurs qui se sont prêtés au jeu, choisissant d'ailleurs pour la plupart de se situer dans le contexte des personnes en difficulté, le résultat est surprenant : il faut dire qu'on ne passe pas tous les jours d'Anna Galvalda à Christian Jacq, de Fred Vargas à Jean-Christophe Ruffin, d'Eric-Emmanuel Schmitt à Olivier Py, de Susie Morgenstern à Gudule. Mais la surprise est plutôt bonne et le contenu d'excellente qualité. Voilà une bonne opération pour de bonnes résolutions. (Pocket, respectivement 182 p., 216 p. et 252 p., en coffret : 90 F [13,72 €]). **M. Si.**

**j e u n e s s e**

● **SI MÊME LES ARBRES MEURENT,** de Jeanne Benameur

Grand Aigle est seul, muré dans un silence blanc, immobilisé sur un lit d'hôpital, lui dont l'énergie indomptable se jouait des ascensions... Céline et Mathieu tentent de l'accompagner dans cette bulle inhumaine, hors la ville, pour pouvoir nouer avec le monde. Un livre magnifique et bouleversant de Jeanne Benameur dont *Le Petit Etre*, paru à l'automne 2000, délivrait, sur le ton de la fable, un message aussi juste. (Ed. Thierry Magnier, 112 p., 43 F [6,55 €]). **A partir de 11 ans.** **Ph.-J. C.**

● **LE FEU AU LAC,** de Jean-Hugues Oppel

Quatre nouvelles aventures de l'intrépide Yannick Le Ruffet, dit « le Furê ». Avec quelques mois d'avance, une célébration du centenaire du père de l'Aéropostale avec *Le Vol du Mermoz*, où Guillaume d'Arnand se joue à fond des conventions de la collection, brûlant le camion Mercedes de la famille ou attirant la fidèle Loubia, d'ordinaire fixée à Malakoff, jusqu'à Toulouse. Mais c'est l'escapade d'Oppel qui retient l'attention. Sa Suisse lisse et glacée, vue de Neuchâtel, couvre les criminels nazis avec autant de discrétion que les secrets bancaires. Terrible parce que potentiellement actuel. (Albin Michel, « Le Furê en quête », 140 p., 35 F [5,34 €]). **A partir de 12 ans.** **Ph.-J. C.**

● **FESSES**

Nouvelles noces de l'art et du livre Jeunesse avec « Form'art » qui propose, en une douzaine de tableaux, une approche anatomique de la facture picturale. Sans commentaire mais avec de strictes références. Ici Gauguin, Vélazquez, Cézanne ou Klimt ; d'autres pour *Nez*, *Lèvres* et *Regard* (Mango, « Form'art », 24 p., 59 F [8,99 €]). **A partir de 5 ans.** **Ph.-J. C.**

● **HORRIBLE BABY-SITTING**, de Gudule et Fañch

Une bonne affaire, deux cents francs, pour garder l'adorable petit Timothée dans la villa de ses parents, Léa n'hésite pas ; mais elle se programme une soirée TV d'épouvante dont l'atmosphère funeste la rattrape... Un court récit très bien ficelé, superbement illustré par Fañch en congé de « Bonté Divine ». (Magnard, « Les P'tits Fantastics », 48 p., 38 F [5,76 €].) **A partir de 7 ans.**

Ph.-J. C.

● **JE VEUX GRANDIR ! et WOUAH ! QUELLE VOIX**, de Ricardo Alcantara et Emilio Urberuaga

Deux premières aventures de Roméo, le petit lion, parues à Barcelone en 2000, qu'Autrement propose déjà au public français. Les difficiles apprentissages d'un lionceau craquant, servis ici par un dessin tendre et élégant d'une persistante séduction. (Autrement, 28 p., 49 F [7,47 €].) **A partir de 3 ans.** Ph.-J. C.

e s s a i s

● **PLANS DE PHILOSOPHIE GÉNÉRALE**, de Ferdinand Alquié

Il était de ces grands professeurs qui peuvent subjuguier quelques générations de lycéens et d'étudiants. Ferdinand Alquié (1906-1985), qui a enseigné au lycée Louis-le-Grand à Paris et à la Sorbonne, avait proposé, dès 1934, aux éditions Chantiers de Carcassonne, sa ville natale, ces *Plans de philosophie générale* où il exposait, de manière très pédagogique, les objets essentiels de la philosophie tels qu'ils les concevait : la connaissance, la nature, Dieu, la liberté, la philosophie elle-même. Rappelant comment chaque grand philosophe modifie l'approche de chaque problème, Alquié n'hésitait pas à conclure, à « prendre parti de son mieux ». Une manière de montrer que par la philosophie – ce qui n'est pas le cas, jugeait-il, avec la religion ou la science – « l'esprit (...) se pense, il se recueille, il trouve sa propre paix, il parvient à la conscience de soi ». Un panorama qui ne manque pas d'utilité, et une profession de foi. (La Table ronde, « La Petite Vermillon », 128 p., 45 F [6,86 €].) **A. My**

● **L'ÉDUCATION DES ENFANTS**, d'Alfred Adler

Publié à New York en 1930 et rédigé en anglais, *The Education of Children* précéda de peu l'installation définitive d'Alfred Adler (1870-1937) à New York. Le médecin autrichien, disciple dissident de Freud, avait trouvé aux Etats-Unis un écho à ses soucis pédagogiques qui lui avait été refusé dans son pays. Convaincu que c'est en développant le sens de la communauté chez un enfant que l'éducation l'amène à épanouir ses facultés, à prendre confiance en lui et à surmonter, seul, ses difficultés, Adler propose, ici, à l'adresse des parents et des éducateurs, un mélange subtil de théorie et de conseils pratiques. A partir de nombreux cas concrets, il analyse les dynamismes psychiques qui peuvent amener un individu à se défaire du sentiment d'infériorité qui l'accompagne depuis la petite enfance pour en arriver à valoriser sa personnalité. Où il est question de l'oppression liée à un lourd cursus scolaire, d'éducation à l'égalité des sexes, de parents et de professeurs découragés. L'ouvrage n'a pas pris une ride. Traduit de l'anglais par D. de Lannoy, Petite Bibliothèque Payot, 254 p., 64 F [9,76 €].) **A. My**

● **LA FATIGUE D'ÊTRE SOI, Dépression et société**, d'Alain Ehrenberg

Admise dès les années 70 comme le trouble mental le plus répandu dans le monde, la dépression s'est imposée comme « notre principal malheur intime ». Dans quelle mesure cette suprématie reconnue de la dépression sur les autres troubles mentaux est-elle révélatrice des mutations de l'individualité à la fin du XX<sup>e</sup> siècle ? Après *Le Culte de la performance* et *L'Individu incertain*, Alain Ehrenberg, qui dirige au CNRS le groupement de recherches « Psychotropes, politique et société », poursuit sa tentative de cerner les figures de l'individu contemporain. L'histoire de la notion de dépression qu'il propose veut expliquer le « succès » tant médical que sociologique de cette pathologie mentale à laquelle aucun grand nom de la psychiatrie n'a, véritablement, attaché son nom. « *Pathologie du temps* » (le déprimé est sans avenir) et « *pathologie de la motivation* » (le déprimé est sans énergie), la dépression apparaît comme l'envers exact des normes actuelles de socialisation. Si l'intention critique d'Ehrenberg est délibérément politique, elle s'appuie sur un examen rigoureux des littératures psychiatriques française mais aussi américaine, des années 30 jusqu'à aujourd'hui. Cela donne à son travail une puissance d'autant plus saisissante qu'il est question ici d'une modification de la subjectivité à l'œuvre chez l'homme moderne. Une modification dont la dépression, comme, par ailleurs, l'addiction, pourrait constituer la « face sombre ». (Odile Jacob/Poches, 418 p., 55 F [8,38 €].) **A. My**

● **FANSHEN, La révolution communiste dans un village chinois**, de William H. Hinton

Quand, en octobre 1947, le comité central du Parti communiste chinois promulgue la loi agraire qui va donner corps à la révolution anti-impérialiste, les mille habitants du village de la Grande-Courbe, à 600 kilomètres au sud-ouest de Pékin, dans la province du Shan-hsi, vivent encore, à peu près, comme vivaient leurs ancêtres, depuis plusieurs centaines d'années. Quelques mois plus tard, William Hinton, technicien agricole américain, intègre une équipe de travail en-

voyée par le gouvernement populaire et le Parti communiste pour observer à la loupe les bouleversements provoqués dans le village par une subite distribution des terres et une nouvelle répartition des rôles de pouvoir. Hinton fait parler des centaines de paysans sur le passé de leur village, quand un système de sanctions et de faveurs, de prêts et d'usure mais aussi le recours permanent à la force brutale assuraient le pouvoir des propriétaires fonciers ; il observe en sociologue et raconte en journaliste la brusque abrogation des pouvoirs de l'aristocratie locale et plus encore ce *fanshen*, véritable renversement des valeurs dans les faits et les esprits, qui ne se fit pas sans excès de violence, sans terreur et sans injustice. Un document exceptionnel, dont la mise en page désastreuse ne doit pas décourager le lecteur. (Pocket, « Terre humaine Poche », 770 p., 50 F [7,62 €].) **A. My**

● **ENCYCLOPÉDIE DES RELIGIONS**, de Gerhard J. Bellinger

Signe des temps ? Les encyclopédies consacrées aux religions foisonnent en édition de poche. Celle-ci, soigneusement illustrée, fait la part belle aux grandes religions (religions du Livre, bouddhisme, hindouisme...) et aux hérésies multiples qui n'ont cessé de les vivifier après les avoir menacées. Mais elle rend compte des religions disparues ou devenues fossiles : religions cananéennes dont on retrouve certains thèmes dans les récits bibliques, religions élamites, orphisme, ancienne religion des Basques qui ne cédera la place au christianisme qu'au VII<sup>e</sup> siècle... L'encyclopédie – le lui reprochera-t-on ? – ouvre ses pages aux sectes, le plus souvent pour quelques lignes (26 pour la Scientologie) et à nombre de petits mouvements religieux qui se multiplient, aujourd'hui, en Afrique (amicalisme), au Japon (Ananaikyō), aux Etats-Unis (Black Muslims), comme partout ailleurs. Une prolifération qui peut inquiéter les uns si elle rassure les autres. Mais la présentation de « tant de terreur cachées et d'indicibles espérances », comme les désigne Pierre Chaunu, qui préface l'œuvre, est impeccable. (Le Livre de poche, « La Pochothèque », 808 p., 158 F [24,09 €].) **A. My**

● **LE DICTIONNAIRE DES SYMBOLES MUSULMANS**, de Malek Chebel

Les lecteurs des *Mille et Une Nuits*, les amoureux des dictionnaires, les curieux avertis ou ignorants de l'univers islamique plongeront dans ce dictionnaire par l'une ou l'autre de ses 1 600 entrées. Il pénétrera alors tout un imaginaire profond, provenant en grande partie de la tradition soufie mais où l'actualité a aussi laissé sa trace. Des nombres à la flore, du bestiaire aux couleurs, des noms d'Allah aux définitions plus attendues, c'est un univers qui s'ouvre pour faire autant réfléchir que rêver. (Albin Michel, « Spiritualités vivantes », 502 p., 59 F [8,99 €].) **M. Si.**

● **L'ÉCOLE DE PARIS, L'Atelier cosmopolite**, de Jean-Louis Andral et Sophie Krebs

L'école de Paris s'expose au Musée d'art moderne de la Ville de Paris jusqu'au 11 mars (*Le Monde* du 4 décembre 2000). Sous cette appellation, utilisée pour la première fois en 1925 par un critique de la revue *Cœmedia*, on a pris l'habitude de regrouper quelques dizaines d'artistes étrangers, peintres mais aussi sculpteurs et photographes, venus travailler à Paris dans les trente premières années du XX<sup>e</sup> siècle. Ils ont constitué une communauté d'artistes partageant les mêmes ateliers, fréquentant les mêmes cabarets, échangeant idées et modèles mais sachant préserver une grande disparité d'expression plastique. Parmi eux, pour ne citer que les plus connus : Picasso, Pascin, Foujita, Chagall, Zadkine, Brancusi, Modigliani, Van Dongen, Gris, Soutine... Pour accompagner l'exposition, la collection « Découvertes/Gallimard » propose un hors-série de conception ingénieuse, sur papier cartonné, dont les pages pliées ou dépliées permettent de découvrir quelques œuvres en grand format (21,5 x 26,5 cm), d'observer d'un même regard les différences d'inspiration sur un même thème, de retrouver les lieux et les groupes où s'exprimèrent tant de « *prodigieuses forces vives* ». Le procédé, déjà utilisé à plusieurs reprises depuis 1999 pour présenter une œuvre (*Le Baiser* de Rodin, la *Vénus de Milo*) ou un aspect du travail d'un artiste (les natures mortes de Manet, Matisse et le Maroc) le sera une nouvelle fois en février avec un volume consacré à l'œuvre érotique de Picasso. (« Découvertes/Gallimard »/Paris-Musées, 48 p., 45 F [6,86 €].) **A. My**

● **L'ODYSSÉE BLANCHE**, de Nicolas Vanier

On connaît l'amour de la nature en blanc qui a lancé Nicolas Vanier dans plus d'une vingtaine de grandes expéditions en Sibérie, Laponie, Alaska ou dans les montagnes Rocheuses. Cette fois, il entraîne ses lecteurs dans une course contre la montre : parcourir en moins de cent jours en traîneau à chiens, par moins 55°, les 8 600 kilomètres du Grand Nord canadien qui séparent les océans Pacifique et Atlantique. A lire au coin du feu, avec une boisson chaude, en caressant son chat. (Pocket, 318 p., 32 F [4,88 €].) **M. Si.**

● **MÉDOR, PUPUCE, MIRZA, RINTINTIN ET LES AUTRES, Le Dictionnaire des noms de chien**, de Pierre Enckell

Le titre n'incite pas à la lecture, mais « les gens à chien », ceux qui font partie de ces « petites entités familiales dont l'un des membres au moins est un chien », s'intéresseront peut-être à ces noms reflétant tradition et phénomènes de mode, et s'amuseront certainement en découvrant qu'*Aston* était impliqué dans l'affaire Elf, qu'*Emile* qui jouait Dragon dans *Le Chien de Montargis* mourut sur scène empoisonné, que *Raton* fut offert par M<sup>me</sup> de Maintenon à Ninon de Lenclos, ou qu'un certain *Ulysse* fut surnommé « Lulu ». (Mots & Cie, 122 p., 59 F [8,99 €].) **M. Si.**



# Walter Benjamin, la pensée à vif

## ŒUVRES

(Textes extraits  
des *Gesammelte Schriften*)

de Walter Benjamin.

Traduit de l'allemand  
par Maurice de Gandillac,  
Rainer Rochlitz  
et Pierre Rusch.

Présentation de Rainer Rochlitz.

Gallimard, « Folio Essais »,  
3 vol., 400 p., 458 p. et 482 p.,  
49 F (7,47 €) chacun.

(Inédit sous cette forme.)

**P**ourquoi, désormais, faudra-t-il avoir ces trois volumes toujours à portée de main ? Parce qu'ils sont nécessaires à quiconque veut essayer de comprendre quelque chose au XX<sup>e</sup> siècle. Benjamin appartient au très petit nombre de ceux dont la pensée reçoit sans cesse de nouvelles confirmations en provenance de la réalité. Il s'est tué en 1940 ; mais la seconde moitié du siècle est inscrite dans ses textes, irréfutablement, dans le détail de ses pires métamorphoses. De quels autres peut-on en dire autant ? D'Adorno, un ami de Benjamin et l'un de ses correspondants. De Bataille, qui, en les abritant à la Bibliothèque nationale durant l'Occupation, sauva une partie des manuscrits de Benjamin. Ceux-ci ne se laissent pas prendre en flagrant délit de candeur ou d'illusion. Qu'ils considèrent des systèmes idéologiques, des comportements personnels, des œuvres littéraires ou artistiques, c'est chaque fois avec une certaine retenue. Non qu'ils refusent d'approuver et d'admirer. Mais qu'il leur faille pour cela de bonnes raisons, des raisons philosophiques.

Les dictionnaires disent d'Adorno qu'il était philosophe, négligeant qu'il était musicologue. Ils disent de Bataille qu'il était écrivain, comme s'il n'était pas philosophe. Ils font de même de Benjamin, qui fut essayiste, romancier, journaliste, critique et philosophe. Et dont on pourrait tenir *Sens unique* pour un recueil de poèmes en prose (1). Une telle diversité de pratiques est en elle-même remarquable. Elle définit Benjamin : un esprit sans cesse en mouvement, indifférent aux catégories professionnelles, prenant indices et preuves partout, ennemi de l'immobilité, trop inquiet pour s'arrêter à aucune supposée certitude, trop actif pour ne pas expérimenter le plus grand nombre possible d'écritures – des plus pressées aux plus lentes, des plus dialectiques aux plus elliptiques.

De là vient la seule réserve que suscite la publication de ces *Œuvres*. Elles réunissent les articles, essais et études qui touchent à l'histoire et à l'actualité des idées, de la littérature, des arts visuels et – nécessairement donc – de la politique. Donc le Benjamin le plus philosophe. Les autres, le narrateur et fabuliste de *Rastelli raconte*, l'autobiographe d'*Enfance berlinoise* et du *Journal de Moscou*, ne figurent pas dans cet ensemble. Il faut aller les chercher dans des éditions séparées, parfois anciennes, parfois rares (2). On le re-

*Il fut un esprit  
sans cesse  
en mouvement,  
à la fois essayiste,  
romancier,  
journaliste,  
critique  
et philosophe.  
« Folio » réunit  
en trois volumes  
l'ensemble de  
ses écrits critiques  
et philosophiques :  
il n'y a pas d'achat  
plus urgent,  
de lecture  
plus nécessaire.  
Parce que le lire,  
c'est mieux  
comprendre  
le XX<sup>e</sup> siècle*

grette parce que de telles séparations empêchent de mesurer la cohérence de l'homme. Entre *Sens unique* et *L'Œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique*, des passerelles peuvent être tendues, des passages creusés, comme entre *Enfance berlinoise* et *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*. Autrement dit, il manque une édition française des œuvres complètes de Benjamin. Deux volumes de la « Pléiade » seraient parfaits.

**En attendant, relisons** ces textes où la réflexion avance étrangement, selon des rythmes irréguliers. Elle est tantôt lente et comme louvoyante, tantôt ultrarapide et comme foudroyante. Il arrive que, écrivant, Benjamin rencontre une objection, une réfutation, une hypothèse à laquelle, semble-t-il, il ne s'attendait pas. Dans ce cas, la plupart des auteurs, qui ont été formés à composer de beaux plans logiques, soit recommencent tout, soit négligent cette apparition incongrue. Lui agit à l'inverse : il fait place à la nouvelle venue, si dérangeante soit-elle, l'examine, la discute le temps qu'il faut, interrompant le cours prévu de son argumentation. Eventuellement, il ne la reprendra pas et il suivra la voie qui s'est ouverte jusqu'à son terme. Pour caractériser cette manière d'écrire, le mot « honnêteté » vient à l'esprit. Benjamin est d'une scrupuleuse honnêteté avec les idées : pas de tricheries, pas de subterfuges, pas d'assertions péremptoires.

Il se conduit de la même manière avec aïeux et contemporains, proches ou lointains. Il donne le sentiment de se glisser le long de leurs pensées les plus profondes, les plus secrètes, jusqu'à atteindre le foyer central, l'origine de la chaleur et de la lumière. Ainsi procède-t-il avec Goethe, Hölderlin, Baudelaire, Mallarmé, Dostoïevski, Kafka, Krauss, Valéry, Proust, Gide, les sur-

réalistes ; et avec Picasso, Klee, Atget, Sander, Chaplin, Eisenstein. Rien de ce qui se passe en Europe et aux États-Unis ne lui demeure indifférent, ni la photographie – dont Gisele Freud lui révèle des éléments d'histoire – ni le cinéma – qu'il regarde avec méfiance, soupçonnant quelle industrie du loisir populaire croît et se perfectionne, d'autant plus sûre de faire des bénéfices qu'elle visera plus bas.

Benjamin n'a en effet qu'un ennemi – mais polymorphe, éternel, invincible et qui finit par le pousser à la mort. Cet ennemi se nomme barbarie, inhumanité, fascisme. Il est le groupe contre l'individu, la norme contre la singularité, l'industrie contre l'art, l'image contre l'œuvre, le slogan contre le raisonnement. Quand il le reconnaît, quand il le dénonce, Benjamin se fait féroce – féroce juste. Bien avant Warhol, il formule la maxime essentielle du monde devenu film : « *Chacun aujourd'hui peut légitimement revendiquer d'être filmé.* » Ce qui donne, appliqué à l'écriture : « *Avec la spécialisation croissante du travail, chacun a dû devenir, tant bien que mal, un expert en sa matière – fût-ce une matière de peu d'importance – et cette qualification lui permet d'accéder au statut d'auteur.* » Par anticipation, il règle son compte au culte béat du patri-moine : « *Car il n'est pas un témoignage de culture qui ne soit en même temps un témoignage de barbarie.* » Et, d'une formule, il se présente, il est celui qui « *se donne pour tâche de brosser l'histoire à rebrousse-poil* ». Jusqu'à ce que les chairs soient à vif.

**Philippe Dagen**

(1) « Le Monde des livres de poche » du 6 octobre 2000.

(2) Sauf pour *Enfance berlinoise*, réédité avec *Sens unique*, 10/18, « Domaine étranger », 192 p., 44 F (6,71 €).

## extrait

Le caractère monumental de l'art fasciste vient de ce qu'il s'adresse aux foules. Mais entre ces deux traits, le lien n'a rien d'immédiat. Tout art de masses n'est pas pour autant monumental : les récits de Hebel pour les almanachs paysans ne le sont pas davantage que les opérettes de Lehar. Si l'art fasciste est monumental – et il l'est jusque dans son style littéraire –, il faut attribuer à ce fait une signification particulière.

L'art fasciste est un art de propagande. Il est donc exécuté pour des masses. La propagande fasciste doit, en outre, pénétrer la vie sociale tout entière. L'art fasciste, de ce fait, n'est pas seulement exécuté pour des masses, mais aussi par des masses. C'est pourquoi l'on serait tenté de croire que la masse, dans cette forme d'art, a affaire à elle-même, qu'elle s'y explique avec elle-même, qu'elle y est maîtresse chez elle : maîtresse dans ses théâtres et ses stades, maîtresse dans ses studios de cinéma et ses maisons d'édition. Chacun sait que ce n'est pas le cas. C'est au contraire l'« élite » qui règne en ces lieux. Et l'élite ne souhaite pas que la masse, dans l'art, parvienne à s'expliquer avec elle-même. Car un tel art serait un art prolétarien, un art de classe par lequel la réalité du travail salarié et de l'exploitation serait recon-nue comme telle, ce qui serait le premier pas vers son abolition. Mais cela ne ferait pas l'affaire de l'élite.

Le fascisme est donc intéressé à limiter le caractère fonctionnel de l'art de manière qu'il n'ait à craindre de sa part aucune remise en cause de la situation de classe du prolétariat – lequel constitue la majeure partie des groupes touchés par cet art, et une moindre partie de ceux qui l'exécutent. C'est à cette politique de l'art que sert la « création monumentale ». Et cela de deux manières. Elle flatte d'une part l'ordre existant dans sa soumission docile aux exigences de l'économie, en le représentant sous ses « traits éternels », c'est-à-dire comme une réalité immuable. Le III<sup>e</sup> Reich prétend durer des millénaires. D'autre part, elle exerce sur les exécutants et les spectateurs une fascination sous l'effet de laquelle ils ne peuvent que s'apparaître à eux-mêmes comme monumentaux, c'est-à-dire incapables d'actes réfléchis et autonomes. Ainsi l'art augmente son pouvoir de suggestion au détriment de son influence intellectuelle et émancipatrice. L'art fasciste éternise les rapports existants en frappant de paralysie les individus (exécutants ou spectateurs) qui pourraient changer ces rapports. Le fascisme enseigne que le comportement qui leur est imposé dans cet état de fascination permet seul aux masses de s'exprimer.

*Œuvres*, pages 160 et 161.

# Lire dans les « Pensées »

L'édition de Gérard Ferreyrolles rend les fragments de Pascal intelligibles au lecteur contemporain

## PENSÉES

de Pascal.  
Présentation et notes  
de Gérard Ferreyrolles,  
Livre de Poche, 736 p.  
(tables de concordances,  
index, glossaire), 35 F (5,34 €).

L'édification pascalienne a le vent en poupe : le printemps 2000 a vu l'achèvement des *Œuvres complètes* dans la « Pléiade » ; deux biographies lui ont été consacrées cet automne (1) ; enfin, Gérard Ferreyrolles propose une remarquable édition des *Pensées*. En plus de sept cents pages, le nouveau maître des études pascaliennes offre non son édition – il reprend en effet le texte proposé par Philippe Sellier –, mais son interprétation de l'ultime « ouvrage » projeté par Pascal.

Car ces *Pensées* ont d'abord une histoire éditoriale, histoire qui fait l'objet d'un rappel d'une remarquable précision qui concourt à la compréhension du profane. Et ce rappel des aventures des quelque huit cents fragments disparates par leur support (de la feuille à la paperole), par leur forme (de la page rédigée et élaborée à la noteursive) et, plus encore, par leur destination (pour le projet apologétique avoué ou d'autres fins), est une autre interprétation. Car s'il choisit une voie plutôt qu'une autre, l'éditeur pascalien indique déjà une lecture qui, elle-même, oriente le lecteur. Au classement thématique des premiers éditeurs, puis au reclassement que l'on qualifiera de virtuel des éditeurs du XIX<sup>e</sup> siècle, s'est subs-

titué un principe d'édition des « liasses » – que l'on intitule *Pensées* – dont Ferreyrolles justifie qu'il « respecte à la fois leur texte et, autant qu'elle puisse être appréhendée, leur structure ».

Texte imparfait, sans doute, mais pascaliennement très plausible. Reste que le profane, auquel Pascal s'impose comme un monument de notre panorama culturel, peut se demander : pourquoi éditer un tel « texte » ? Et quel plaisir y trouver ? Car, si l'on excepte quelques admirables pages d'une coulée toute classique, comment s'attacher à ces centaines de fragments obscurs ?

Et c'est là que Ferreyrolles a, sinon le génie de l'efficacité, du moins celui du prosélyte. Adoptant le point de vue pascalien, il met le lecteur que nous sommes dans la situation même de l'interlocuteur postulé par l'homme de Port-Royal : « *Pascal, qui s'adresse à l'incroyant, ne peut d'emblée lui parler le langage de la foi et de la Révélation que son interlocuteur ne recevrait pas. Il recourra donc à l'expérience qui leur est commune. Que recherche l'homme ? La réponse de l'apologiste est celle de l'homme : le bonheur.* » Mais la réponse est biaisée – logiquement en raison des présupposés de Pascal –, qui n'admet, dès lors que tout ce qui ressortit à la « concupiscence » est évincé, pour seules solutions que « *le vrai et le bien* ». Question et réponse circulent à l'intérieur d'un même cercle, sans qu'il soit possible d'en sortir. « *Chercher Dieu, c'est donc l'avoir trouvé, comme le désirer c'est le posséder déjà* », conclut Ferreyrolles : il y a dans

ce *donc* et dans ce *comme* toute la distance du (pré)convaincu à celui qu'il s'agit de convaincre. Car comment le discours pascalien peut-il convaincre le sceptique, qui affirme « *Dieu sensible au cœur, non à la raison* » (fr. 680) mais ne cesse d'user de la raison pour persuader qu'il faut « *s'engager* », « *parier* » ?

Le travail de Ferreyrolles n'a pas pour objet de substituer la chaire à la page : il excelle à rendre intelligible ce qui est obscur à qui n'est pas un habitué de la démarche pascalienne. Car le propre de Pascal est de ne pas séparer logique (au sens mathématique du terme) et apologétique. Dès lors, deux nouvelles questions se posent : qui peut éditer de *bonne foi* Pascal, sauf à maîtriser parfaitement la logique et son histoire, la théologie et ses débats en ce XVII<sup>e</sup> siècle de controverses, la rhétorique... ? Or Pascal est confisqué par les littéraires. Au nom de quelle justification scientifique ? S'ensuit la seconde question : quel lecteur peut être convaincu *cordialement* et non *rationnellement*, voire *esthétiquement* par l'argumentation pascalienne ? Est-ce à dire que le travail de Ferreyrolles est superflu ? Que nenni, puisqu'il nous restitue, *lisible et compréhensible* grâce à son magistral travail paratextuel, ce que Pierre Lepape, dans son « feuilletton » du « Monde des livres » (1), appelait « *le plaisir de voir briller la langue* ».

D. Cy

(1) « Le Monde des livres » du 17 novembre 2000.

# Instinct situ

## LIPSTICK TRACES Une histoire secrète du vingtième siècle

de Greil Marcus.  
Traduit de l'anglais  
(Etats-Unis)  
par Guillaume Godard.  
Gallimard, « Folio-actuel »,  
604 p., 78 F (11,89 €).  
(Première édition :  
Allia, 1998.)

Publié en 1989, puis remarquablement traduit en 1998, *Lipstick Traces* n'est pas un récit historique (comme l'indiquerait son sous-titre), mais une thèse universitaire. Un lien secret relierait les punks et Johnny Rotten, le chanteur des Sex Pistols, à Guy Debord et aux situationnistes, Isidore Isou et l'Internationale lettriste, Dada, Saint-Just (?), les hérétiques du Moyen Age et, pour finir, la secte des Hachichiyins. Tous ont brandi l'étendard de la subversion, manié le blasphème et l'outrage, tenté de dépasser le nihilisme, en restant ignorés de l'histoire officielle, du moins aux Etats-Unis.

Ancien critique de *Rolling Stone* et de *Creem*, intellectuel revendiqué de la critique rock, passionné de culture populaire, Greil Marcus délaie cette idée aussi originale que contestable sur près de six cents pages grâce à une érudition immense (et parfois assommante), puisée dans une masse de livres, revues, disques. Sa démonstration fonctionne essentiellement sur des associations libres, des rapprochements forcés et anecdotiques, assénés avec la force de l'évidence. Ainsi de la filiation, assez risible, entre Jean de Leyde, roi de la ville libre de Münster, et John Lydon (le vrai nom de Johnny Rotten) – qui ne repose que sur l'homonymie. Evidemment, ce n'est pas parce que Rotten a vraisemblablement lu *Leaving the 20<sup>th</sup> Century : The Incomplete Work of the Situationist International*, de Christopher Gray, qu'il est l'héritier de Debord, même s'il déclarait récemment : « *Ce que les situationnistes ont réalisé de manière intellectuelle, nous l'avons fait à notre manière, à l'instinct.* »

André Meury

Bruno Lesprit

# L'Etat, moral et souverain

Nouvelle traduction du « Léviathan » de Hobbes, texte fondateur de la tradition politique moderne

## LÉVIATHAN

de Thomas Hobbes.  
Traduction inédite de l'anglais  
de Gérard Mairet.  
Gallimard, « Folio/Essais »,  
1027 p., 85 F (12,96 €).

Quand, au printemps 1651, Thomas Hobbes fait paraître ce *Leviathan, or The Matter, Forme & Power of a Commonwealth Ecclesiastical and Civil* (« Matière, forme et puissance de l'Etat chrétien et civil »), l'Angleterre, qui sort d'une guerre civile et d'une révolution, connaît le chaos et subit le despotisme de Cromwell. Elle est au cœur d'un bouleversement qui va s'étendre à l'Europe. Un monde nouveau apparaît où s'affirme la puissance civile au détriment du pouvoir des Eglises. Mais une puissance civile qu'il reste à fonder philosophiquement si l'on veut sortir des « ténèbres », où, note Hobbes, les passions tiennent si bien les hommes. Il s'agit désormais de penser la finitude humaine pour mieux extraire le champ de la moralité de l'état de nature où la scolastique le maintient, à

grand renfort de mots que le philosophe anglais juge irrémédiablement dépourvus de signification.

Loin d'être une œuvre de circonstance, *Léviathan* a ainsi pour objet, dès l'origine, d'exposer les fondements métaphysiques des Etats historiques en commençant par fonder théorèmes et axiomes de la moralité. Quatorze ans après le *Discours de la méthode* de Descartes, Hobbes s'en prend donc, à son tour, aux vérités d'autorité, aux « *définitions des anciens auteurs* », à cette « *glu* » d'où on ne s'extrait plus, si on ne traite le langage avec des soins de géomètre. Hobbes définit et définit encore : la sensation, l'imagination, la parole, mais aussi Dieu au terme de centaines de pages d'exégèse biblique, mais aussi l'Etat et ce concept de souveraineté, inventé, près d'un siècle plus tôt, par Jean Bodin et qui attendait toujours une véritable élaboration philosophique, celle qui à peu de choses près inspire, aujourd'hui encore, la pensée politique européenne.

Quand le poids des mots soutient à ce point l'architecture d'une œuvre, les choix du traducteur prennent sens à leur tour. Gé-

rard Mairet, qui s'est déjà inquiété de l'extinction possible du principe de souveraineté en Europe (*Le Principe de souveraineté*, « Folio/Essais », 1997), a choisi de traduire *Léviathan* en se référant à l'édition anglaise la plus récente, celle établie, en 1991, par Richard Tuck dans la collection « Cambridge Texts in the History of Political Thought » (Cambridge University Press). A l'édition Head en format courant (1651) sur laquelle ont été fondées jusqu'à aujourd'hui toutes les éditions françaises, y compris – avec ses variantes latines – celle, novatrice, de Tricaud (Sirey, 1971), Richard Tuck a préféré l'édition Head en grand format (1651). Et il ne s'agit pas là, bien sûr, de confort de lecture. Hobbes, exilé en France, n'a pas eu le loisir d'apporter les corrections définitives au *Léviathan* que plusieurs imprimeurs ne cessaient de mettre en vente. Seules furent ainsi corrigées de la main de l'auteur les épreuves d'une édition grand format que les éditeurs du temps réservaient aux œuvres destinées à « faire sensation » (« *to make a splash* »). Curieusement, on l'avait oublié.

# Israël, la crise au pouvoir

## L'islam des paradigmes

Sabrina Mervin dresse un tableau général de l'évolution des idées dans le monde musulman

### LE SYSTÈME POLITIQUE ISRAËLIEN

de Julien Bauer.  
PUF, « Que sais-je ? »,  
128 p., 42 F (5,40 €).  
(Inédit.)

Qui peut gouverner Israël ? L'imbroglio électoral provoqué par la démission, le 9 décembre 2000, du premier ministre Ehoud Barak a mis en lumière la fragilité du système politique israélien. Julien Bauer décrit ce que la complexité du système doit à l'Histoire et à l'extrême sensibilité d'une société, dans un pays sans Constitution écrite où les institutions publiques ont été créées sans plan d'ensemble. Les onze lois fondamentales qui encadrent la vie politique israélienne ont, tour à tour, été adoptées (entre 1950 et 1992) sur fond de crise. Une manière qui s'est longtemps accordée avec le dynamisme d'une société et sa volonté de renverser, au jour le jour, tous les obstacles à sa survie.

De plus en plus empêtrée dans une tradition de bureaucratie « lourde et tatonnée », empruntée à l'Empire ottoman, la démocratie israélienne souffre, par-dessus tout, de son souci de faire représenter au Parlement le moindre courant idéologique. Si une telle volonté de représentation démocratique s'imposait lorsque l'Organisation sioniste mondiale, et ses membres éparpillés dans le monde jetaient les bases du futur Etat, l'« hyperreprésentativité » qu'elle entraîne se réalise, aujourd'hui, note Bauer, au détriment de la gestion des affaires du pays. L'élection du premier ministre au suffrage universel direct (depuis 1996) a été décidée (en 1992) pour renforcer le pouvoir des grands partis. Elle ne fait que favoriser la personnalisation du pouvoir, les alliances occasionnelles et, comme on l'a vu, le recours aux artifices juridiques dans un pays où l'individualisme le dispute, de plus en plus, au rêve partagé.

A. My

### HISTOIRE DE L'ISLAM Doctrines et fondements

de Sabrina Mervin.  
Flammarion, « Champs Universités »,  
312 p. (dont 70 p. de glossaires),  
56 F (8,55€).  
(Inédit.)

D'entrée de jeu, Sabrina Mervin prévient le lecteur qu'*Histoire de l'islam* traite des doctrines, et non de « *l'islam comme civilisation* ». On n'y trouvera donc point présentes les sociétés musulmanes, mais on y lira un tableau général de la genèse et de l'évolution des idées, dans le cadre du dogme. En proposant une mise en perspective de l'islam aujourd'hui par rapport à hier, l'auteur veut privilégier la longue durée face aux « analyses conjoncturelles » des « politologues », que la médiatisation des mouvements islamistes contemporains a projetées dans les devantures des librairies, au détriment des « études de fond » des historiens. Il est vrai que les études islamologiques classiques ont eu du mal à trouver un lectorat en dehors du cénacle des spécialistes, et il est louable qu'un jeune auteur ait fait l'effort de mettre à la disposition du public, dans un format de poche, un ouvrage de synthèse à la fois clair, facile d'accès et bien documenté, qui manquait indéniablement et qui rendra de grands services.

Sabrina Mervin – elle-même spécialiste du chiisme – a pour souci de décrypter les « pluralismes dans l'islam », à la suite du maître regretté de l'orientalisme français,

Henri Laoust. Elle présente le large spectre des diverses façons que les musulmans ont eues de penser leur doctrine depuis l'époque du Prophète jusqu'à aujourd'hui. En tenant compte des contraintes de cette collection, l'essentiel y est : Révélation, Coran, Prophète, droit et théologie, sunnisme, chiisme et diverses sectes dites schismatiques, mystique et soufisme.

En revanche, le parti pris d'ignorance délibérée des sciences sociales – qui pouvait se justifier pour une approche du dogme dans les temps anciens – atteint ses limites dans la dizaine de pages décevantes consacrées aux courants de pensée dans l'islam contemporain. Outre que l'auteur doit se résoudre à utiliser, faute de mieux (?), les travaux des « politistes » si décriés, on n'y trouve pas vraiment de traitement original des productions dogmatiques des mouvements islamistes ou de leurs adversaires, et on regrettera qu'un spécialiste du corpus chiite soit si peu prolixe sur le substrat doctrinal de la révolution iranienne, et que l'œuvre d'Ali Chariati, par exemple, ne soit pas même citée. C'est que les idées d'aujourd'hui ne se comprennent pas seulement par référence aux dogmes du passé, même quand elles s'en inspirent explicitement, mais aussi par les conditions sociales, intellectuelles, politiques, etc., de leur environnement contemporain – auquel elles réagissent en adaptant les moyens hérités dont elles disposent, et qui ne sont pas seulement transmis par une tradition savante figée, mais par les aléas de l'accès à l'éducation et au savoir des nouvelles géné-

rations.

C'est ce que démontre justement, avec brio et érudition, l'autre ouvrage que publie simultanément Sabrina Mervin sur le réformisme chiite au Sud Liban entre 1880 et 1943, et qui s'adresse à un public plus averti (1). Au cœur de sa réflexion figurent en effet les modes de modernisation et d'adaptation des pratiques religieuses, du rapport au sacré, de l'instruction et de la formation, qui virent le jour dans les montagnes chiïtes du Jabal Amil. Ce travail pionnier, qui relate, à travers les biographies des oulémas, le rapport de ceux-ci aux changements du monde environnant, permet de se représenter comment fut élaborée la doctrine qui construisit les représentations religieuses de l'univers au sein d'une population qui se constitua en communauté politique et qui fut marginalisée, et généralement méprisée, lorsque se créa le Liban moderne. Aujourd'hui, alors que les chiïtes représentent la première composante confessionnelle du Liban, qu'ils sont appelés à jouer un rôle essentiel dans la reconstitution de ce pays, ce livre est une contribution majeure à l'étude de la formation intellectuelle de leur communauté, une clé d'interprétation pour la genèse et les développements ultérieurs qu'illustreront aussi bien le mouvement Amal que le Hizballah.

Gilles Kepel

(1) *Un réformisme chiite. Oulémas et lettrés du Jabal Amil de la fin de l'Empire ottoman à l'indépendance du Liban*, éd. Karthala, 520 p., 195 F (29,73 €).

## La Vierge, mère de Dieu et des hommes

De Myriam à Marie, Sylvie Barnay retrace deux mille ans de construction d'une figure religieuse

### LA VIERGE, Femme au visage divin

de Sylvie Barnay.  
Gallimard/Découvertes, 146 p.,  
75 F (11,43 €).  
(Inédit.)

Elle se nommait, sans doute, Myriam ; les Grecs diront Mariam qui donnera Marie. Comme toutes les jeunes filles juives de son temps, elle a pu rêver, entre deux préparations de shabbat, qu'elle allait donner naissance à ce messie qui, selon les prophètes, inaugurerait, pour le peuple de Dieu, une ère de salut et de paix. Pour elle, et pour elle seule, le rêve se réalisera vers l'an -6 ou -5, avec la naissance du Christ. Mais à la figure historique de Myriam s'en est substituée une autre, figure de croyance celle-là, qui, depuis deux mille ans, se mêle étroitement à l'histoire des hommes. C'est l'histoire de cette substitution, engagée dès les récits évangéliques et poursuivie aujourd'hui encore, que retrace ici, et de bien belle manière, Sylvie Barnay.

Dans le contexte d'une Eglise naissante, Marie se situe d'emblée à la char-

nière de l'ancienne et de la nouvelle alliance entre Dieu et son peuple. En obéissant à l'invitation divine, la Vierge, comme on la nomme depuis Justin, philosophe et martyr, mort vers 165, prend une place prépondérante dans l'histoire du salut, que les théologiens n'en finissent plus de définir. Quand, au début du V<sup>e</sup> siècle, les querelles sur l'unité des deux natures du Christ (divine et humaine) embrasent l'Orient chrétien, la pureté et la sainteté réaffirmées de Marie permettent à Cyrille, patriarche d'Alexandrie, de l'emporter sur Nestorius, patriarche de Constantinople. Le concile d'Ephèse (431) établit comme un dogme que la Vierge est bien la mère de Dieu. Cette vénération orientale gagnera progressivement l'Occident. Les Carolingiens, soucieux de définir leur souveraineté comme une royauté sacrée, associeront Marie à l'exercice du pouvoir. Et, après eux, bien d'autres jusqu'à Louis XIII, plaçant le royaume de France sous la protection de la Vierge (1637), jusqu'aux Etats-Unis, proclamant son patronnage patriotique... en 1919.

Cette capacité de protection accordée à la Vierge, son pouvoir d'intercession auprès de Dieu, affirmé dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, tout comme la nature de sa conception (avec ou sans péché originel) ont alimenté d'incessants débats doctrinaux dans la chrétienté. Des débats qui ne sont pas étrangers au Grand Schisme d'Orient (1378-1417) ou au succès de la Réforme. On lui aura donné tous les noms (Reine des cieux, Mère de miséricorde, Dame de chaque peuple, Mère douloureuse...). On aura donné d'elle toutes les représentations (Vierges à l'enfant, Vierges au manteau protecteur, *Piétas*...) ici remarquablement présentées dans leur infinie diversité. On aura multiplié pour elle les lieux et les modes de dévotion à travers le monde. La Vierge est toujours présente quand, dans la chrétienté, se développe une opposition entre tradition et modernité, entre intellectuels et dévots. Sylvie Barnay ne se contente pas de restituer, en quelques dizaines de pages, deux mille ans d'histoire. Elle dit ce que la rencontre entre le ciel et la terre doit à un visage de femme.

A. My

## ● LITTÉRATURE FRANÇAISE

### BROSSARD LE GRAND Monique

*Elise des montagnes*  
Le Livre de poche, n° 14972, 288 p., 33 F (5,03 €).

### HANIN Roger

*L'Hôtel de la Vieille-Lune*  
Le Livre de poche, n° 14972, 224 p., 26 F (3,96 €).

### HAYDAR Christine *Simone*

J'ai lu, n° 5636, 384 p., 41 F (6,25 €).

### LAPEYRE Patrick

*Sissy, c'est moi*  
Gallimard, Folio, n° 3450, 160 p., 29 F (4,42 €).

### MOSES Emmanuel

*Papemik*  
Gallimard, Folio, n° 3451, 304 p., 40 F (6,10 €).

### STERNBERG Jacques

*Le Cœur froid*  
Gallimard, Folio, n° 3452, 208 p., 32 F (4,88 €).

## ● LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

### APPLEGATE Katherine

*Prénom Zoé 5 : Langue de vipère*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Valérie Dariot. J'ai lu, n° 5744, 224 p., 28 F (4,27 €).

### DICK Philip K.

*L'Œil dans le ciel*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gérard Klein. 10/18, Domaine étranger, n° 3248, 256 p., 47 F (7,16 €).

### ELLIS Carol

*Portrait-robot*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Patricia Ramoïsé. J'ai lu, n° 5708, 160 p., 25 F (3,81 €).

### HOWATCH Susan

*Le Pardon et la Grâce*  
Traduit de l'anglais par Sabine Boulongne. Le Livre de poche, n° 14968, 736 p., 48 F (7,32 €).

### JONG Erica

*De mémoire de filles*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Richard Crevier. Le Livre de poche, n° 14971, 320 p., 36 F (5,49 €).

### KENT Jacquie

*Hartley, cœurs à vif 4 : Règlement de compte*  
Traduit de l'anglais par Isabelle Tolila. J'ai lu, n° 5746, 128 p., 21 F (3,20 €).

### KORCZAK Janusz

*Journal du ghetto*  
Traduit du polonais par Zofia Bobowicz. 10/18, Bibliothèques, n° 3201, 336 p., 55 F (8,38 €).

### McGUANE Thomas

*Outsider*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Brice Matthieussent. 10/18, Domaine étranger, n° 3249, 368 p., 50 F (7,62 €).

### MARKIS Petros

*Le Quai de Wigan*  
Traduit de l'anglais par Michel Pétris. 10/18, Domaine étranger, n° 3250, 272 p., 47 F (7,16 €).

### RIEL Jorn

*La Fête du premier de tout*  
Traduit du danois par Inès Jørgensen. 10/18, Domaine étranger, n° 3247, 176 p., 38 F (5,79 €).

### TEXIER Catherine

*Les Draps neufs*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Elisabeth Peellaert. J'ai lu, n° 5635, 192 p., 28 F (4,27 €).

### VANDENBERG Philipp

*La Malédiction d'Imhotep*  
Traduit de l'allemand par Michel et Susi Breïtman. Le Livre de poche, n° 14967, 512 p., 46 F (7,01 €).

## ● THÉÂTRE

### RACINE Jean

*Andromaque*  
PUF, Etudes littéraires, 128 p., 48 F (7,32 €).

## ● ROMANS

### POLICIERS

#### BANNISTER Jo

*Au nom du feu*  
Traduit de l'anglais par Alain Tronchot. Le Masque, 288 p., 42 F (6,40 €).

#### BRUSSOLO Serge

*Baignade accompagnée*  
Le Livre de poche, n° 17158, 224 p., 26 F (3,96 €).

#### CHAPSAL Madeleine

*Meurtre en thalasso*  
Le Livre de poche, n° 14966, 192 p., 26 F (3,96 €).

#### CHAREST Danielle

*L'Etouffoir*  
Le Masque, 288 p., 42 F (6,40 €).

#### CUSSLER Clive

*Vixen 03*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Robert Bré. Le Livre de poche, n° 17159, 480 p., 39 F (5,95 €).

#### DUCHÂTEAU André Paul

*Le Voleur d'âmes*  
Masque, Labyrinthes, 256 p., 45 F (6,86 €).

#### GATTEGNO Jean-Pierre

*Mortel transfert*  
Le Livre de poche, n° 14976, 256 p., 33 F (5,03 €).

#### GRANOTIER Sylvie

*Sueurs chaudes*  
Gallimard, Folio policier, n° 187, 272 p., 29 F (4,42 €).

#### HILL Reginald

*Une passion dévorante*  
Traduit de l'anglais par Laurence Delage. Masque, Le Masque, 320 p., 45 F (6,86 €).

#### KRISTEVA Julia

*Possessions*  
Le Livre de poche, n° 14973, 256 p., 33 F (5,03 €).

### MARKIS Petros

*Journal de la nuit*  
Traduit du grec par Pierre Comberousse. Le Livre de poche, n° 17161, 352 p., 33 F (5,03 €).

### NICODÈME Béatrice

*La Conspiration de l'hermine*  
Masque, Labyrinthes, 256 p., 40 F (6,10 €).

### REICH Christopher

*Compte numéroté*  
Traduit de l'anglais par Bernard Cohen. Le Livre de poche, n° 17160, 704 p., 48 F (7,32 €).

### ROBB Candace

*La Rose de l'apothicaire*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laure du Breuil. Masque, Labyrinthes, 480 p., 63 F (9,60 €).

### ROSE Malcolm

*Les Enquêtes de Lawless et Tilley (4)*  
Traduit de l'anglais par Elisabeth Lear. J'ai lu, n° 5688, 192 p., 28 F (4,27 €).

### SIMENON Georges

*Maigret tend un piège*  
Le Livre de poche, n° 14231, 160 p., 30 F (4,57 €).

### SINIAC Pierre

*Les monte-en-l'air sont là*  
Gallimard, Folio, n° 185, 304 p., 29 F (4,42 €).

### STINE R. L.

*La Maison du diable*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Maud Godoc. J'ai lu, n° 5709, 160 p., 25 F (3,81 €).

### WEBER Patrick

*Les Diners de Cléopâtre*  
Masque, Labyrinthes, 192 p., 45 F (6,86 €).

### WENTWORTH Patricia

*La Collection Brading*  
Traduit de l'anglais par Bernard Guccchi. 10/18, Grands détectives, n° 3229, 352 p., 47 F (7,16 €).

### WHELAN Hilary

*Mort d'une peau de vache*  
Traduit de l'anglais par Soula Aghion. Le Livre de poche, n° 14975, 288 p., 33 F (5,03 €).

## ● SCIENCE-FICTION

#### GARTON Rey

*La Mort au bout du fil*  
Traduit de l'anglais par Valérie Dariot. J'ai lu, n° 5711, 192 p., 28 F (4,27 €).

#### HOUSSIN Joël

*Le Temps du twist*  
Gallimard, Folio science-fiction, n° 36, 304 p., 25 F (3,81 €).

#### LOVECRAFT H. P.

*Dans l'abîme du temps*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jacques Papy et Simone Lambun. Gallimard, Folio science-fiction, n° 37, 400 p., 32 F (4,88 €).

#### ZELAZNY Roger

*Le Signe de la Licorne*  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bruno Martin. Gallimard, Folio science-fiction, n° 38, 304 p., 36 F (5,49 €).

### MARKIS Petros

*FEDIDA Pierre et LECOURT Dominique*  
*Peut-on être vivant en Afrique ?*  
PUF, Forum Diderot, 96 p., 49 F (7,47 €).

### HAYOUN Maurice-Ruben

*L'Exégèse juive - Exégèse et philosophie dans le judaïsme*  
PUF, Que sais-je ?, n° 3579, 128 p., 42 F (6,40 €).

### MOUILLE Jean-Marc

*Sartre, conscience, ego et psyché*  
PUF, Philosophies, 128 p., 49 F (7,47 €).

### NEF Frédéric

*Leibnitz et le langage*  
PUF, Philosophies, 128 p., 49 F (7,47 €).

### PEZZILLO Lélia

*Rousseau et le contrat social*  
PUF, Philosophies, 128 p., 49 F (7,47 €).

## ● HISTOIRE

### BOUQUET Jean-Jacques

*Histoire de la Suisse*  
PUF, Que sais-je ?, n° 140, 128 p., 42 F (6,40 €).

### CHEDEVILLE André

*La France au Moyen Age*  
PUF, Que sais-je ?, n° 69, 128 p., 42 F (6,40 €).

## ● SCIENCES

### HUMAINES

#### FEDIDA Pierre et LECOURT Dominique

*De la différence des sexes entre les femmes*  
PUF, Forum Diderot, 96 p., 49 F (7,47 €).

## ● ENSEIGNEMENT

#### ALIBERT Daniel

*Arithmétique et algèbre commutative : entiers, polynômes à une indéterminée, idéal. N° 7*  
Ellipses, Deug-Exos, 160 p., 59 F (8,99 €).

#### ALIBERT Daniel

*Espaces vectoriels. Applications linéaires. Matrices. Diagonalisation et trigonalisation. N° 6*  
Ellipses, Deug-Exos, 176 p., 59 F (8,99 €).

#### BLATTER - LE FLOCH

*Martine*  
*Le Blâme et l'Eloge*  
Ellipses, Réseau, 96 p., 32 F (4,88 €).

#### CHAMBIOT-PONCET Christine et GUILLAUME Isabelle

*L'Épique*  
Ellipses, Réseau, 144 p., 32 F (4,88 €).

#### CLAUDON Michel

*Premières notions de sciences physiques. Lycée*  
Ellipses, 176 p., 59 F (8,99 €).

#### Collectif

*Anglais, trois cent soixante-cinq fautes à éviter*  
PUF, Major bac, 128 p., 42 F (6,40 €).

#### DURVY Catherine

*Béroul, Tristan et Yseut*  
Ellipses, Résonances, 96 p., 36 F (5,49 €).

#### FAUCONNIER Denis

*A la découverte de la poésie*  
Ellipses, Réseau, 144 p., 32 F (4,88 €).

### MARKIS Petros

*FEDIDA Pierre et LECOURT Dominique*  
*Peut-on être vivant en Afrique ?*  
PUF, Forum Diderot, 96 p., 49 F (7,47 €).

### GEPNER Corinna

*Béroul, Tristan et Yseut*  
Ellipses, 40/4, 96 p., 36 F (5,49 €).

### GUERY François

*Karl Marx, Critique du droit hégélien de l'Etat*  
Ellipses, Philo-textes, 80 p., 36 F (5,49 €).

### JACOB André

*Aliénation et déchéance. Post-scriptum à une théorie du mal*  
Ellipses, Philo, 128 p., 60 F (9,15 €).

### KOVELAKIS Eustache

*Marx, L'Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel*  
Ellipses, Philo-textes, 64 p., 32 F (4,88 €).

### NARVAEZ Michèle

*et RICARD Florence*  
*Baudelaire. Spleen de Paris, Petits poèmes en prose*  
Ellipses, Résonances, 128 p., 40 F (6,10 €).

### PARIENTE-BUTTERLIN

*Isabelle*  
*Fondements de la métaphysique des mœurs. Section I : Kant*  
Ellipses, Philo-textes, 64 p., 32 F (4,88 €).

### TICHTIT Michel

*Apollinaire. Alcools*  
Ellipses, 40/4, 96 p., 36 F (5,49 €).

### VINCENTI Luc

*Rousseau.*  
*Du contrat social*  
Ellipses, œuvres, 64 p., 32 F (4,88 €).

## ● INFORMATIQUE

#### ABOU Olivier

*Acheter et vendre sur Internet*  
Micro Application, 300 p., 52 F (7,93 €).

#### DECLERCQ Stéphane

*Flash 5*  
Micro Application, 300 p., 52 F (7,93 €).

#### THIBAUT Franck

*La Bourse en ligne de A à Z*  
Micro Application, 350 p., 52 F (7,93 €).

## ● SANTÉ,

### VIE PRATIQUE

#### Collectif

*L'Acupuncture*  
PUF, Que sais-je ?, n° 705, 128 p., 42 F (6,40 €).

#### HEILBRUNN Benoît

*Le Logo*  
PUF, Que sais-je ?, n° 3586, 128 p., 42 F (6,40 €).

#### HERVÉ Christian

*Ethique, politique et santé*  
PUF, Médecine et société, 128 p., 59 F (8,99 €).

#### ROUGER Philippe

*La Transfusion sanguine*  
PUF, Que sais-je ?, n° 3136, 128 p., 42 F (6,40 €).

Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du mois de décembre 2000. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

Le Monde